

Paule Baltzinger Laffont



Ardèche Dauphiné Alsace
Je voulais vous dire...

« *Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingts* »

Victor Hugo

« Booz endormi » - La Légende des Siècles

A mes enfants
A mes petits-enfants

Je dédie ces pages.

Puissent-elles vous faire connaître ceux dont vous êtes les descendants.

Puissent-elles vous faire découvrir vos racines.

Celui qui ne connaît pas ses racines ne sait pas d'où il vient. Il ignore où il va.

Découvrez au fil de vos lectures ceux qui étaient :

- du côté de l'Ardèche
- du côté du Dauphiné
- du côté de l'Alsace

Grenoble, octobre 2005 – février 2007
Paule Baltzinger Laffont

Du côté de l'Ardèche : famille Laffont

Marie-Achille Laffont, mon grand-père, est né en 1862 à Ucel, petit village au bord de l'Ardèche, près de Vals les Bains et d'Aubenas. J'ai vu une fois dans mon enfance la maison natale qui était habitée par un de ses frères, sans doute l'aîné, car le droit d'aînesse le voulait ainsi.

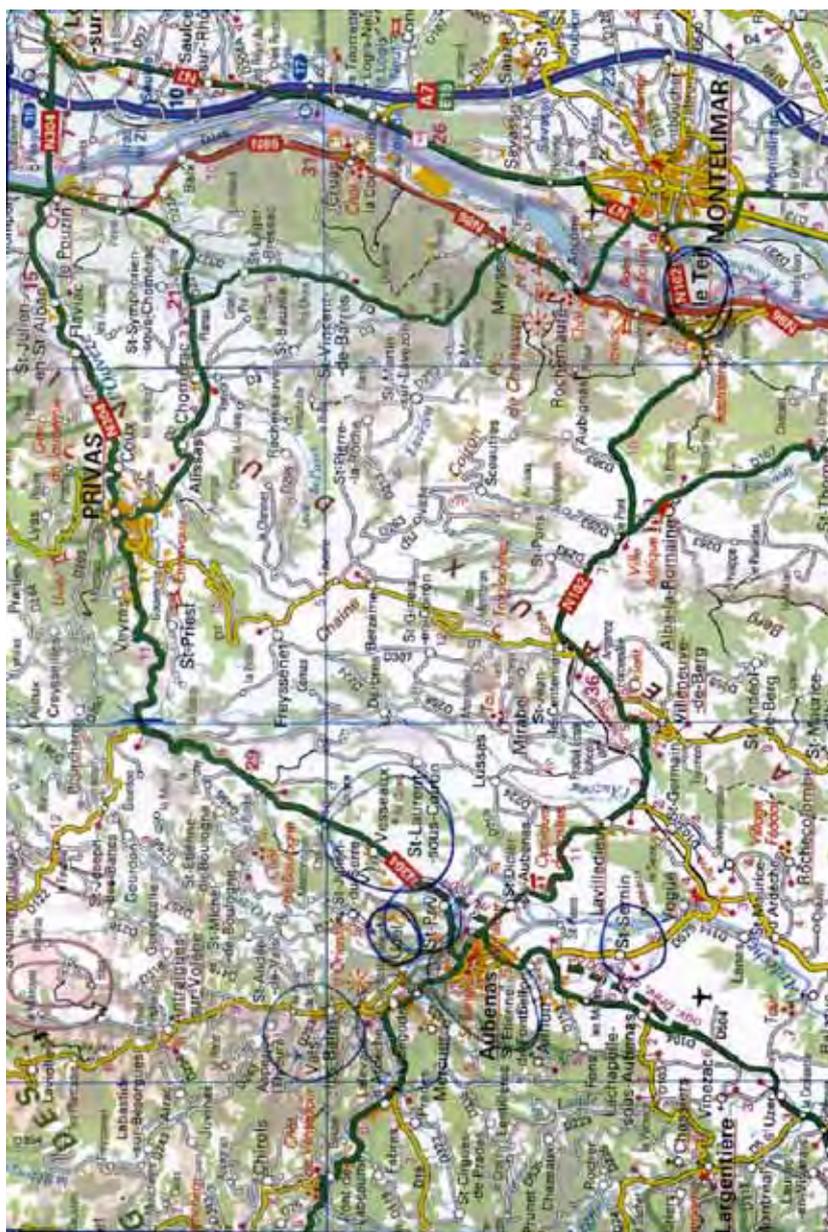
Marie-Achille, appelé couramment Achille, n'était donc pas l'aîné de la nombreuse fratrie de cette famille de paysans très modestes. J'ai connu quelques-uns des frères et une sœur d'Achille.

Je ne me souviens pas avoir connu celui qui avait hérité de la maison d'Ucel. A Labégude - où Achille vécut toute sa vie après son mariage - vivait un de ses frères, Henri, qui habitait à quelques maisons de la sienne. Marié avec celle que nous appelions Tante Henri, il avait eu trois enfants, Marcel, puis Henri, jeune père de famille qui était mort à la guerre de 14-18 en laissant une petite fille, Madeleine. Sa fille Maria avait eu trois enfants que j'ai bien connus.

Un autre frère d'Achille, Casimir, habitait Lyon. Marié sans enfant, il travaillait comme préparateur en pharmacie. Je l'ai connu quand il était retraité ; il vivait avec son épouse dans un minuscule appartement obscur d'une rue du vieux quartier de la Part Dieu, aujourd'hui totalement modifié. On racontait souvent que cet oncle avait été ruiné, car il avait donné toutes ses économies (des Francs Or) pour participer à « l'Emprunt Russe » : le Tsar construisait le Transsibérien. Après 1917, il était clair qu'il ne reverrait jamais son or.

Enfants, mon frère Gilbert et moi nous avons des relations fréquentes avec Oncle Casimir. Nos parents habitaient Lyon. L'oncle et la tante venaient souvent à la maison. Le jeudi, ils nous emmenaient en promenade au parc de la Tête d'Or, et nous régalaient d'une brioche. Je revois l'oncle, tiré à quatre épingles, sévère avec son costume sombre, son chapeau melon, et la tante avec un grand col de fourrure sur son manteau noir.

Achille avait un autre frère, un peu mythique, car je crois l'avoir vu une seule fois. On ne parlait jamais de lui, si ce n'est pour dire qu'il s'appelait Auguste, qu'il était divorcé, qu'il avait « une bonne position » à Villefranche-sur-Saône où il habitait ; il travaillait au PLM, (ancêtre de la SNCF) ; il n'avait pas d'enfant. La famille parlait aussi d'une sœur, qui avait épousé un boulanger, et qui habitait Saint-Affrique.



Les lieux de l'Ardèche

Il y avait surtout la plus jeune, Emilie, qui avait épousé Cyprien Chabert. Ils vivaient, sans enfant, à Marseille. Cette « tante de Marseille » était la marraine de mon père Paul, qui avait pour elle une grande affection. Enfant, adolescent, mon père avait souvent passé des vacances à Marseille, ville qu'il avait appris à aimer. J'ai plusieurs fois eu l'impression que Emilie aurait bien gardé mon père auprès d'elle. Quand nous l'avons connue, elle souffrait d'un diabète sévère. Mais elle était accueillante, gaie ; pour que nous puissions profiter des plages de Marseille, elle nous avait prêté un été son appartement tout en haut d'un immeuble sis Boulevard Boisson, le dit Boulevard n'étant qu'une toute petite rue.

Reste un frère dont je ne sais rien, sinon que son fils s'appelait Frédéric. Frédéric habitait tout près de Labégude, à l'entrée de Vals les Bains, de l'autre côté du pont qui enjambe l'Ardèche. Il vivait là avec Henria, son épouse, petite femme rieuse et excellente pâtissière et leurs deux enfants, Henriette et Hervé, de notre âge, à Gilbert et à moi, avec qui nous nous entendions bien. J'avais beaucoup d'affection pour ma cousine Henriette, et j'ai eu de la peine quand elle nous a quittés, jeune encore. Mariée sur le tard, elle n'avait pas eu d'enfant. Théo, son mari, et elle travaillaient à Aubenas dans une imprimerie qui existe sans doute encore. Henria et Frédéric venaient souvent rendre visite à nos grands-parents à Labégude. Frédéric travaillait à la source d'eau minérale, « la Vivaraise ».

L'été, nous nous retrouvions tous, les parents et les enfants, dans les parcs de Vals, autour de la « Source Intermittente » qui jaillissait si haut qu'elle nous impressionnait et nous dégustions l'eau minérale des sources : Saint Jean, Favorite, Perle...

Voilà quelles étaient les personnes de la famille d'Achille que nous connaissions. Il me faut maintenant vous parler d'Achille, notre grand-père paternel.

Vals Les Bains : l'Intermittente



Labégude : la rue principale



Vogüé : un beau château sur les rives de l'Ardèche



Achille

Il était donc né à Ucel en 1862. Je ne sais rien de ses parents, ni de son enfance : il n'était pas homme à faire des confidences et nous n'avions pas l'idée de l'interroger à ce sujet. Comme ses frères, il avait dû chercher du travail hors de la maison : l'exploitation des sources d'eau minérale, la verrerie, le chemin de fer, étaient les débouchés naturels pour cette main d'œuvre. Vals, Aubenas, Montélimar, Lyon, étaient les destinations les plus fréquentes avec quelques exceptions rares qui les conduisaient au-delà de Lyon, jusqu'à Paris, ou plus au Sud, vers Avignon.

Achille avait donc un emploi à la gare de Vals Les Bains-Labégude, sur la ligne aujourd'hui fermée qui allait du Teil à Lalevade d'Ardèche. Cette ligne aurait dû aller jusqu'au Puy en Velay, mais les travaux, bien avancés, n'avaient jamais été terminés. A cette époque, la station thermale de Vals était brillante et très fréquentée. Les curistes (appelés « baigneurs ») arrivaient de Paris, Lyon et Marseille par le train. Des omnibus à chevaux, plus tard des petits cars, les attendaient à la gare de Labégude pour les conduire à leur hôtel à Vals, à quelque quatre kilomètres de là.

Achille avait eu au PLM (future SNCF) un emploi modeste, sans doute manutentionnaire. Aussi loin que je me souviens de lui, il était retraité. Il avait dû être un employé sérieux et ponctuel. Il lui était resté cette ponctualité dans sa vie de tous les jours. La vie de la maison était rythmée par le passage des trains : la voie ferrée passait tout près du jardin, juste au-dessus. Midi, c'était l'heure du train et du repas. 19 heures, c'était l'heure du train et du repas. 22 heures, c'était l'heure du coucher, en été du moins, car lors des longues soirées estivales, on s'installait sur le trottoir, à cheval sur sa chaise, les bras appuyés sur le dossier placé devant soi, et on parlait avec les voisins. L'hiver, on se couchait à 21 heures précises. Ainsi se déroulaient les jours. Achille n'admettait pas le moindre retard, de personne.

Achille, qui est mort en 1944 à l'âge de 83 ans, était un homme de taille moyenne, mince, très droit ; ses yeux noirs très expressifs m'effrayaient parfois. Il avait gardé ses cheveux et ses sourcils noirs. Il était très soigné de sa personne, ses chaussures brillaient. Et il exigeait de ses petits -enfants en vacances chez lui qu'ils soient également bien vêtus : je l'ai vu refuser d'emmener avec lui, pour chercher l'eau minérale, l'un de nos cousins, qui à ses yeux, n'était pas assez correctement habillé et avait de vilains souliers. Je revois

ma grand-mère consoler le pauvre petit. Exigeant, sévère, il aimait qu'on vienne passer des vacances chez lui, mais il fallait qu'on soit bien élevés et obéissants. Il nous gâtait à sa manière: il nous emmenait « faire les commissions » avec lui; il nous achetait des petits pains chauds pour notre goûter, il nous cassait des amandes avec un petit marteau: nous les mangions dehors sur des chaises basses devant la maison et c'était un régal.



*Achille et Emilie Laffont, Labégude, 1906 ou 1907,
et les enfants (de g. à d.) Charles, Emile, et Paul*

Il soignait son jardin avec amour. Je n'ai jamais mangé d'aussi bons légumes que les siens : les salades, avec son vinaigre, les aubergines que Grand-mère préparait divinement bien, la bombine, pommes de terre à l'étouffée, et la fameuse « padelada » (pommes de terre sautées à la poêle). Et les figues bleues, que je voyais énormes, sucrées, et les fraises parfumées. Sa vie était strictement réglée. Le matin, il se levait le premier ; il ôtait son bonnet de nuit ; puis il descendait à la cuisine, et, sur un petit réchaud à alcool à brûler, faisait chauffer du café, dont il montait un petit bol à Grand-mère. Ensuite, il allumait la cuisinière avec des genêts, faisait chauffer le lait. Grand-mère et lui déjeunaient

de café au lait, dans des bols d'au moins un demi litre, dans lesquels ils faisaient tremper des morceaux de pain bien réguliers. Il lisait ensuite son journal, seule source d'information à l'époque, s'activait au jardin, donnait à manger à ses poules et à ses lapins.

Le soir, à la tombée de la nuit, rituellement, il allait à la fontaine chercher deux arrosoirs d'eau pour la nuit et le lendemain matin, car les maisons n'avaient pas l'eau courante. Cette petite maison où les grands-parents ont passé toute leur vie existe toujours, le long de la route d'Aubenas à Vals et au Puy en Velay (depuis peu, La Bégude est dévié). Elle se composait au rez de chaussée d'une grande pièce, qui servait de séjour, cuisine, salle à manger, et possédait deux étages de deux chambres chacun, avec côté jardin, une terrasse couverte, carrelée comme la cuisine de tomettes irrégulières (Grand-mère disait des « mavons »). Ces terrasses servaient d'abri pour toutes sortes de plantes que Grand-mère cultivait avec soin et utilisait pour faire ses tisanes. J'adorais cette maison, dont les escaliers et les planchers craquaient, et qui dégageait un parfum d'herbe séchée, de feux de genêts, de verveine, sans oublier la lavande qui embaumait les armoires.

La maison étant située sur le flanc d'une colline, il fallait emprunter un escalier de pierre inégal et usé pour monter au jardin. L'escalier était bordé d'œILLETS parfumés, que Grand-mère soignait. Je revois le jardin, net, propre, ordonné, à l'image de Grand-père. Il y avait une source d'eau bien fraîche : elle servait pour mettre au frais le vin, le pastis, et les melons, et bien sûr, elle servait à arroser le jardin.

Grand-mère et lui menaient une vie régulière, modeste : ni sorties, ni toilettes, ni bijoux, ni même voyages en train, alors qu'ils avaient la gratuité du transport. Par exemple, Grand-père avait seulement trois tenues : pour tous les jours, un pantalon de gros drap sombre ; pour certains jours fériés, un costume noir à veste rayée, et enfin, « le » beau costume noir.

Mais il se dégageait d'eux une sérénité à laquelle personnellement j'étais sensible, même tout enfant.

Pour vous montrer comment cette vie était réglée, un exemple. Pendant la guerre, en 1941, j'étais tombée malade. On ne mangeait pas à sa faim à Grenoble, et on m'avait envoyée à Labégude pour trois mois : « Au moins, là-bas, disaient les parents, tu mangeras des châtaignes, des pommes de terre, et peut-être des fromages. » Ce qui fut fait. Je me souviens de la stupeur de Grand-mère, quand je lui ai dit, un jour de semaine, que j'allais faire un petit tour à Vals. « Mais ce n'est pas dimanche ! Et tu mets ta robe du dimanche, et on est en semaine ! ». Même stupeur quand j'avais décidé de flâner un jour de semaine à Aubenas.

Les distractions étaient rares, ou plutôt il n'y en avait pas. Jugez plutôt.

Grand-père lisait à haute voix le journal à Grand -mère - et ce n'était pas une lecture fluide - ; il s'asseyait quand il faisait beau devant la maison pour parler avec les voisins M. et Mme Neyme, M. et Mme Filhol, avec les femmes descendues de « la montagne », panier au bras, pour vendre des fromages de chèvre ou des oeufs. Le soir, l'hiver, on jouait au loto ou aux dominos, en buvant une tisane de plantes qu'ils avaient cueillies, et à neuf heures, au lit ! Inutile de dire que brûlait une seule ampoule par pièce, et qu'il fallait l'éteindre quand on sortait. Pas de livres, bien sûr, sauf un vieil almanach, publicités de produits pharmaceutiques qui contenaient des conseils pour la santé, pour la vie de tous les jours. Lors de mon séjour prolongé, je me souviens qu'une vieille demoiselle, Lucienne, pieuse et dévote, m'apportait des livres de la bibliothèque de la paroisse. Ce n'était guère brillant, cette littérature bien pensante !

Quelques images encore pour vous évoquer la vie quotidienne à Labégude.



A Labégude, vers 1923-1924, devant la maison, de gauche à droite : Grand-Père et Grand-mère Laffont, Tante Juliette, Tonton Charles, Aimé (enfant), M.Felix Neyme

Il y avait la cérémonie de l'eau minérale. Achille prenait son vieux panier à bouteilles en fer ; il y plaçait les bouteilles vides, devenues au fil des ans de couleur rouille, couleur due aux divers sels de l'eau. L'été, les enfants qui étaient là l'accompagnaient ; c'était une vraie sortie. On se rendait au « fond » de Labégude, juste à l'entrée du pont qui enjambe l'Ardèche. Là, Monsieur Chaudouard, assis sur un petit tabouret, pompait l'eau à la main, à la demande des clients. Grand-père et lui devisaient en patois. Grand-père donnait quelques sous, et on rentrait à la maison. Les bouteilles étaient rangées au frais, à la cave, où on allait les chercher pour les repas, avec le « lume », lampe à huile comme jadis à Rome. Cette source s'appelait « Saint Laurent ». Dans la famille, on était persuadé que c'était la meilleure eau minérale gazeuse de Vals, et c'était peut-être vrai. Hélas ! Aujourd'hui la source n'est plus exploitée : qu'est-elle devenue ?

Une autre sortie, c'était « les commissions », chez Victorine Roux (prononcer : rousse). En face de la maison de la source, se trouvait l'épicerie-boulangerie de Victorine et Joseph Roux. On pénétrait dans une sorte d'antré obscur, éclairé par le four où cuisait le pain au feu de genêt. Tout était recouvert de farine : les articles d'épicerie sur les étagères, la longue banque en bois, la balance et ses poids en cuivre. Victorine coupait et pesait les gros pains, rajoutait un morceau pour « faire bon poids ». Les clientes n'étaient pas pressées, et bavardaient paisiblement en patois. Et là-dessus, régnait une odeur délicieuse de pain chaud. Joseph, l'après-midi, attelait son cheval à la carriole, et livrait le pain à domicile. Notre grand bonheur, c'était quand Grand-père lui achetait pour nous ses jolies petites miches à cinq sous, bien craquantes ; Grand-mère nous donnait à chacun une barre de chocolat, chocolat Meunier, je crois. Que c'était bon, ce goûter-là !

Si j'évoque pour vous le souvenir de ces petits commerces, et il y en aurait bien d'autres à mentionner : la bouchère, la pâtissière, le réparateur de bicyclette, le cordonnier, le marchand ambulant de glaces et d'oublies, c'est que tous ont disparu, sauf la pâtisserie. Le pâtissier s'appelait alors joliment « Le Pastissou ». Sa vitrine était attirante. Chose que je n'avais vue qu'à Labégude, « le Pastissou » confectionnait pour la fête des Rameaux des branches en sucre blanc, vrais rameaux, auxquelles il suspendait des décorations, également en sucre blanc. Le dimanche des Rameaux, les enfants allaient à la grand'messe, avec leurs rameaux, qui étaient bénis. Je me souviens que certains enfants regardaient avec envie leurs voisins qui avaient de plus belles branches que les leurs. Ensuite, ils avaient le droit de déguster cette confiserie, qui, à vrai dire, était d'une douceur écoeurante. De temps à autre, on entendait la trompette (ou le sifflet, je ne sais plus) du « Planteur de Caïffa » qui passait dans le village. On voyait arriver une sorte de tricycle à pédales, dont l'avant était constitué d'une caisse en bois noir. Les ménagères sortaient alors pour acheter leur café auprès du livreur. Le café était, disait-on, meilleur que celui de l'épicier.

Par ces exemples, j'ai essayé de vous montrer le monde dans lequel vivaient nos aïeux.

Qu'il est loin du vôtre !

Pensez par exemple qu'Achille avait fait son service militaire à l'époque où ce service durait sept ans. Il avait été incorporé à Privas, chef-lieu du département de l'Ardèche, ville située à environ 30 kilomètres d'Ucel, et dans laquelle il n'était jamais allé auparavant. Il me semble me rappeler qu'il y était allé à pied. Je suppose qu'il n'est pas resté sept ans à Privas ; j'ignore où il est allé ensuite, je sais qu'il n'a pas été mobilisé en temps de guerre. Là encore, je regrette de ne l'avoir pas interrogé à ce sujet.

Grand-mère Emilie Laffont, née Fargier

Elle était née en 1867 à Vesseaux, village au pied du col de l'Escrinet, sur la route de Privas à Aubenas. Paysage superbe, que cette vue du col de l'Escrinet, avec le grand bassin fertile qui va jusqu'aux collines d'Aubenas, et avec sur la gauche la ligne des Coirons, hauteurs basaltiques qui tombent à pic sur la vallée du Rhône. Après les forêts, viennent les cultures, les vignes ; le village, aujourd'hui à l'écart de la route, était réputé pour la qualité de ses châtaignes, destinées à faire les beaux marrons glacés.

Emilie était née dans une famille de paysans plus que modestes. Elle avait des frères et des sœurs. Je n'ai connu que l'un de ses frères, qui habitait à Saint Sernin, à quelques kilomètres au sud d'Aubenas. Nous l'appelions le Parrain ; il était en fait, le parrain de Charles, l'aîné des fils d'Achille et d'Emilie. Il vivait avec son épouse, sans enfant, dans cette région typique de l'Ardèche du sud. Les pièces d'habitation étaient au premier étage, et donnaient sur le « courradou », terrasse pavée de « mavons », avec une barrière en pierres à claire-voie. Cette terrasse était intelligemment orientée vers le sud : on y mettait à mûrir à l'automne les derniers légumes, les derniers fruits.

Ce qui nous impressionnait beaucoup, nous, les enfants, c'était la grande chambre où la tante élevait ses vers à soie. C'était son travail à elle : elle cueillait les feuilles des mûriers pour nourrir ses vers. Quand on entrait dans cette pièce, on était suffoqué par la chaleur : il ne fallait pas laisser la porte ouverte. On était frappé par le bruit que faisaient ces milliers de bouches qui croquaient les feuilles. L'odeur était épouvantable. Un jour que nous y étions en visite, un violent orage avait éclaté. Je me souviens du désespoir de la tante : tout son travail allait être perdu, car le bruit du tonnerre fait mourir les vers.

Quand on allait à Saint Sernin par le train avec les grands-parents, c'était une vraie expédition. Il fallait préparer les « permis » qui offraient la gratuité du voyage. On montait à la gare de Labégude à environ un kilomètre ; on attendait patiemment sur le quai, car nous arrivions en avance (un Laffont n'a jamais manqué le train). Puis on s'installait dans le compartiment des 3^{ème} classes, le train s'arrêtait à Aubenas, à Pont d'Aubenas ; le trajet de guère plus de 15 Km durait une demi-heure environ. Quand c'était l'époque où on « tuait le cochon », Grand-père emportait une panier en osier pour rapporter saucissons et

jambonnettes offerts par l'oncle. Les relations entre cet oncle et sa sœur Emilie étaient affectueuses. Je ne me souviens pas d'autres sœurs ou frères de ma grand-mère, simplement de quelques neveux et nièces rencontrés épisodiquement.

Emilie avait donc passé sa petite enfance à Vesseaux. Elle était allée à l'école, l'école des Sœurs, il n'y en n'avait pas d'autre. Cette école était payante. « Tu comprends, me disait-elle, mes parents n'étaient pas riches, ils ne payaient pas beaucoup, alors j'étais toujours au fond de la classe avec celles qui étaient comme moi. Les riches étaient devant, et les sœurs les interrogeaient souvent. Nous, on nous oubliait au fond de la classe ; de temps en temps on m'appelait, on me disait de poser au tableau une multiplication ou une addition. Je posais toujours la même, je ne savais faire que celle-là. ». Une des punitions infligées par les sœurs, c'était de trier les lentilles avec une épingle pour enlever les petites pierres. La pauvre petite était myope : toute sa vie, elle a souffert de sa vue, mais elle ne s'est jamais soignée (jamais de lunettes correctes). Dans ces conditions, l'apprentissage de la lecture a été un échec. Quand elle a quitté l'école vers 11 ans pour aller travailler à l'usine, elle ne savait pas lire. Elle a appris avec Achille quelques rudiments de lecture en 1914, afin de lire les lettres de ses deux fils aînés partis à la guerre. Il va sans dire qu'elle ne savait pas écrire. Achille, lui, se faisait comprendre avec une écriture phonétique, mais ses lettres étaient bien rédigées, on en a encore quelques unes.

Très jeune, elle était allée travailler en usine.



*Industrie de la soie en Ardèche au XIXe siècle:
intérieur d'un moulinage*

Je vous donne ici quelques explications qui serviront à vous faire comprendre comment, où, et pourquoi les jeunes filles pauvres de cette époque travaillaient si jeunes dans les usines de textiles, surtout dans les soieries. Tout le Sud-Est de la France produisait de la soie et travaillait pour Lyon. Dans les premières

années du 19^e siècle, la situation des ouvriers du textile était si misérable qu'il y eut des grèves très durement réprimées par l'armée avec de nombreuses victimes ; il y eut aussi des soulèvements, dont quelques-uns sont restés célèbres : ceux des « Canuts » de Lyon (ouvriers de la soie), en avril 1834. Pour éviter que ces rebellions se multiplient, les patrons soyeux avaient eu l'idée de transporter dans les campagnes du Dauphiné et de l'Ardèche en particulier, de petites unités de fabrication de la soie. Toute une série d'avantages motivaient ce choix. D'abord, on utilisait la force de l'eau au fil des rivières pour activer les moulins. Ensuite, on embauchait des femmes de la campagne pauvres, ignorantes, qui apportaient un salaire supplémentaire à leur foyer. Main d'œuvre docile, sans qualification : essentiellement travail du moulinage. Ces petites unités étaient faciles à surveiller. Les ouvrières ne songeaient nullement à la révolte. La dernière partie du travail de la soie, le tissage, restait seule à Lyon.

Les conditions de vie de ces jeunes ouvrières étaient effroyables. Emilie aimait me raconter cette période de son existence et moi, j'aimais l'écouter. J'étais une oreille attentive. J'ai l'impression qu'elle n'a jamais parlé à ses fils ni aux autres petits-enfants comme elle me parlait à moi. Et puis, j'étais la fille qu'elle aurait aimé avoir, elle qui avait eu trois garçons.

Je ne sais pas où était exactement l'usine dans laquelle elle travaillait. Mais avec les autres filles de son village, elles vivaient en internat, ne se rendant à pied dans leurs familles que le samedi soir pour revenir le dimanche soir à l'usine. Elles dormaient dans des dortoirs sans aucun confort. Je l'entends encore me dire : « Quand on nous appelait le matin, on avait l'impression qu'on venait de se coucher : nos sabots étaient encore tout chauds. ». Dures conditions de vie pour ces adolescentes..... Aucune protection sociale, des semaines de qui sait combien d'heures (14h par jour en 1870, 10h en 1904), et pour quel misérable salaire !



Usine Bouttet Frères

Je ne sais ni où ni comment elle avait rencontré Achille son futur mari : on était discret sur ces choses-là à cette époque, mais ces deux villages (Vesseaux et Ucel) ne sont pas loin de l'autre et les possibilités de rencontre étaient faciles.

Après leur mariage, Achille et Emilie s'étaient installés à Labégude où Achille travaillait. A partir de ce moment-là, je crois que sa vie a été heureuse. Ils s'entendaient bien, même si Achille avait parfois un tempérament emporté. Sans être riches, loin de là, ils étaient à l'abri de la misère. Et ils ont correctement élevé leurs fils qui leur ont toujours manifesté de la tendresse.

Emilie était une femme de petite taille (je l'appelais ma petite Grand-mère), assez rondelette sans être grosse. Ses pauvres yeux fatigués qui pleuraient beaucoup étaient d'une couleur d'or indéfinissable. Et elle avait de superbes cheveux blancs coiffés en chignon au sommet de la tête. Quand elle venait de les laver, ses cheveux avaient des reflets d'argent.

Active, soigneuse, ordonnée, propre, elle régnait sereinement sur son petit royaume. Elle tricotait très bien : que de pulls, de chaussettes pour ses petits-enfants ! Son linge de maison était parfaitement en ordre, d'un blanc éblouissant, car elle utilisait le « Bleu Guimet ». Tout le linge était rangé dans une immense armoire à la porte grinçante qui embaumait la lavande. Elle était très douce avec nous, ses petits-enfants. Elle nous demandait ce que nous voulions pour nos repas ; elle nous confectionnait de succulentes confitures de marrons, et des flans que nous trouvions exquis. Elle tricotait aussi pour nos poupées, à ma cousine Lili et à moi. Je ne l'ai jamais vue en colère contre nous ; je l'ai vue consoler tendrement ceux qui avaient du chagrin. Elle cuisinait à la perfection les légumes qu'Achille cultivait dans son jardin. En prévision de l'hiver, elle achetait des châtaignes (Comballe, Bonne-bouche), des pommes de terre, et de grands morceaux de morue séchée que Grand-père suspendait dans une des deux caves. Chaque vendredi, le repas était réglé d'avance : un vendredi, morue frite, le suivant morue bouillie avec mayonnaise, et des pommes de terre à l'eau, c'était immuable.

Les autres jours, même les fêtes et les dimanches, régulièrement, c'était en entrée les pommes de terre à la poêle. Je garde un souvenir inoubliable de cette préparation, pourtant simple et pas chère, mais qui avait une saveur inégalée.

Pieuse, Emilie allait à la messe le dimanche, celle de 10 heures en général, sauf si elle avait ses enfants en vacances, auquel cas elle allait à la première messe à 7 heures. Dès son retour, elle ôtait ses habits du dimanche, pour vaquer à son travail. Si l'après-midi on sortait, à Vals (et à pied) elle remettait les fameux habits du dimanche. Quelquefois, elle préparait une « daube » : dans un pot en terre, appelé « toupin », elle coupait en rondelles des pommes de terre, y ajoutait du lard, de la couenne, du laurier, du thym. Grand-père portait le pot chez Roux le boulanger, qui le faisait cuire dans son four : c'était le repas de midi de certains dimanches.

Quand j'étais à Labégude, elle m'emmenait à la messe avec elle ; elle me donnait un joli chapelet blanc que j'aurais bien dû garder, et un missel qui ne me servait pas à grand-chose. J'écoutais chanter les enfants, accompagnés par un guide-chant poussif. Quelquefois, il y avait des processions dans l'église ; des petites filles lançaient des pétales de rose ; j'étais au 7^{ème} ciel, j'aurais voulu moi aussi faire partie de ce cortège. Une ou deux fois, je l'ai entendue à mi-voix, regretter que je ne reçoive pas d'instruction religieuse : je crois que cela la peinait beaucoup, de même que le mariage civil de nos parents, et le fait que nous n'ayons pas été baptisés, Gil et moi. La petite église de Labégude que j'ai voulu revoir récemment et qui m'a paru bien laide, était placée sous la protection de Saint François Régis, celui qu'on appelait « l'apôtre du Vivarais » : il avait ramené à l'église catholique les membres de la RPR (Religion Prétendue Réformée) par la douceur de sa prédication, disait-on. Toujours est-il qu'il a été canonisé, que La Louvesc, le village où il a vécu et où il est mort, est devenu un lieu de pèlerinage.

Mon père Paul, bien que « mécréant et athée », y avait emmené sa mère deux fois en pèlerinage, la taquinant parce que l'eau de la source n'avait pas guéri ses yeux, comme elle aurait dû. Paul l'avait emmenée aussi au Puy en Velay, vénérer la Vierge Noire. Son grand regret, c'était de ne pas être allée à Lourdes, malgré la gratuité des transports. Pourquoi n'y était-elle pas allée, je l'ignore, peut-être que Grand-père ne voulait pas l'accompagner. Des amies pieuses lui avaient rapporté de Lourdes des statuette de la Vierge, avec sa robe blanche et son écharpe bleue. Et elle avait mis à l'intérieur de la porte de l'armoire à linge une grande image d'Epinal de cette Vierge, qu'elle voyait chaque fois qu'elle ouvrait l'armoire. C'est peut-être à cause de cela que j'aime moi aussi mettre des images dans mes portes de placards, mais ce ne sont pas des images pieuses.

Elle aimait ses trois fils de manière identique. Elle disait souvent : « J'ai trois fils. Si j'ai trois torchons, c'est un torchon pour chaque fils. » Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle avait une secrète préférence pour Paul, mon père. C'était le plus doué de ses enfants ; il avait passé le « Certificat » avec un an d'avance. Dommage qu'il ne soit allé que deux ou trois ans à l'école supérieure à Aubenas avant d'entrer en apprentissage (mécanique). Le curé de la paroisse l'avait repéré - il était enfant de chœur - et avait proposé aux parents de l'envoyer au Séminaire afin qu'il accède à la prêtrise. Flattée, sans doute, Emilie lui avait cependant répondu non : « Tu comprends, m'expliquait-elle, je n'ai pas voulu que l'un de mes enfants (Paul) soit un Monsieur et les deux autres des bergers ». Quelle réponse !

Paul, il est vrai, avait avec elle une relation forte. Chaleureux, parleur, il la taquinait gentiment avec beaucoup d'affection. Elle gardait soigneusement son unique richesse, douze cuillers à café en argent, qu'il lui avait offertes ; elle a voulu me les transmettre après sa mort : je les ai toujours gardées. Je n'ai que cela d'elle, plus une modeste bague en or, qu'elle m'avait donnée pendant la

guerre. Je l'ai beaucoup portée, je l'avais le jour de mon mariage. C'est Anne qui l'a reçue et qui la conserve.

Grand-père et elle s'exprimaient entre eux, avec leurs voisins, en patois. Leurs fils retrouvaient, pour leur faire plaisir, des mots de cette langue quand ils venaient les voir. Et moi, cela me plaisait de les entendre, car il y avait des expressions savoureuses qui n'ont pas la même richesse en français.

Achille et Emilie sont morts à six mois d'écart en 1944 (Emilie, le jour du débarquement en Normandie). Ils sont enterrés à Labégude.

Vous avez vu quelle fut leur existence : enfance pauvre, vie d'adulte modeste, maison sans aucun confort : pas d'eau courante, pas de gaz de ville, pas de cuisinière électrique. Il fallait pour cuire les aliments que le fourneau soit en activité, même en été ; on brûlait des genêts, du bois, et un peu de charbon. Pas de radio, naturellement ; la seule source d'information était le journal ; pas de revues, pas de livres.

Pour mener sa barque, il fallait économiser, ne rien gaspiller ; par exemple, on vendait les peaux des lapins qu'on avait élevés et tués. Les vêtements, les chaussures, peu nombreux, duraient longtemps. On ressemelait, on raccommodait, on reprisait.

Les lessives ? Grand-mère dégrassait son linge au savon de Marseille, à l'Ardèche ; on s'y rendait avec la brouette, et la lessiveuse sur la brouette. Comme toutes les autres lavandières, elle utilisait une espèce de caisse en bois, que Grand-père lui avait fabriquée, qui lui permettait de se mettre à genoux. Sur sa partie inclinée, elle frottait et avec un battoir, elle battait le linge au fil de l'eau. Après quoi, Grand-père remettait la lessiveuse pleine de linge sur la brouette ; on l'emportait à la maison ; la lessiveuse était installée sur le fourneau ; on la remplissait d'eau, on activait le feu. L'eau bouillante montait dans le champignon central et retombait sur le linge. L'opération durait au moins une heure. Ensuite, le lendemain, retour à la rivière avec la brouette, on rinçait le linge à l'eau claire de la rivière. Puis on revenait à la maison pour l'étendre au jardin. Opération longue avec des draps en toile très lourde ; vous comprenez qu'on économisait aussi le nombre de lessives dans l'année. Et que les gens avaient du mérite à être propres.

Si je vous raconte tout cela, c'est bien sûr pour vous faire connaître vos arrière grands-parents, mais c'est surtout pour vous faire comprendre ce qu'était la vie quotidienne dans les dernières décennies du 19^e siècle, et jusqu'à la guerre de 39-45. Après quoi, les choses ont beaucoup changé. Je vous ai dit par exemple qu'Achille allait à la cave chercher les morceaux de morue, les pommes de terre, les châtaignes, en s'éclairant avec un « lume », qui est exactement la lampe à huile qu'utilisaient les Romains, et qu'on trouve dans les tombes de Pompéi ! Je pourrais vous citer bien d'autres exemples de la modicité de ces existences. Emilie me racontait qu'elle avait eu besoin d'une couverture pour un de ses lits. Le représentant du magasin « La Grande Porte », qui venait

régulièrement de Valence, lui avait vendu 20 Francs une couverture dont elle n'avait que le premier Franc. Mais, la connaissant, ayant confiance en elle, il lui avait fait crédit.

C'étaient pour eux, comme pour leurs amis, leurs voisins, des vies modestes, mais empreintes de la plus grande dignité.

Les trois fils de Grand-mère Emilie et Grand-père Achille

L'aîné, Charles, né en 1891, que certains d'entre vous ont connu, ressemblait à son père. Il avait fait son apprentissage sans doute au PLM. En 1914, il avait été mobilisé comme fantassin, sur le front d'Orient (Grèce, Macédoine). Je vous ai raconté, car vous avez la photo, comment par le plus grand des hasards il a trouvé son frère cadet Paul à Salonique en 1917, après plus de trois années de séparation. Démobilisé, il est entré au PLM comme chauffeur d'abord, puis comme mécanicien, c'est-à-dire qu'il conduisait une locomotive à charbon, avec l'aide du chauffeur qui enfournait le charbon dans la chaudière. Il travaillait sur la ligne Lyon-Nîmes, et conduisait surtout de très longs convois de marchandises. Il s'était installé au Teil (Ardèche), très importante gare de triage. Sa maison était tout près de la voie ferrée. Et toute sa vie, il a entendu passer des trains, comme jadis dans son enfance à Labégude !

Les mécaniciens étaient l'aristocratie des cheminots. Ils étaient fiers de leur fonction ; Charles parlait de « sa » machine – il avait toujours la même – comme d'une personne. Son épouse, Juliette Cardinal, de Saint Sernin (Ardèche), est morte jeune, à la fin de la guerre 39-45. Elle avait eu deux fils, Aimé, qui a travaillé à la SNCF, et Jacques, qui a fait une formation technique, hors SNCF. Jacques habite la maison que son père Charles avait fait construire.

Quelques années après son veuvage, Charles a épousé la sœur de notre mère, Augustine Veyet, veuve Magnat, de Pont-Evêque. Et cette union a été heureuse. Charles est enterré à Pont-Evêque auprès de son épouse Augustine.

Je vous parlerai maintenant du troisième des enfants d'Emilie et d'Achille, Emile. Né en 1900, il n'avait pas été mobilisé avant 1918, mais en 1920 il avait été appelé pour servir en Syrie, à l'époque du mandat français sur ce pays.

Revenu à la vie civile, il était aussi entré au PLM en qualité de mécanicien, et affecté à Badan-Grigny, près de Givors (Rhône) ; c'est là qu'il vivait, dans un quartier très laid et triste, avec son épouse Jeannette, originaire de Vals, et leurs trois enfants : Jean, de l'âge de Gilbert, Emilienne (Lili), et Louis (Loulou). Enfants, nous aimions beaucoup cet oncle et cette tante, nous nous entendions bien avec leurs enfants. Plusieurs fois, nous avons séjourné chez eux : c'était très gai et chaleureux.

Malheureusement, une série d'évènements ont fait que les relations ont été rompues, entre Charles et Paul d'une part, Emile de l'autre. Cela a commencé avec la mort de notre grand-mère Emilie. Après la mort d'Achille, Emile et Jeannette l'avaient emmenée chez eux, à Badan. Pour quelles raisons inavouables aux yeux des autres ? Grand-mère est tombée gravement malade : une occlusion intestinale qu'il aurait fallu opérer aussitôt. Mais on était en 1944, c'était le jour du débarquement allié en Normandie. Badan, important nœud de communications ferroviaires avait subi des bombardements allemands : impossible de trouver un médecin. Si bien que Emilie est décédée. Pour finir, au moment de partager quelques pièces d'or, du linge, quelques meubles, héritage des parents, il semblerait qu'il y ait eu des tentatives de « captation d'héritage » de la part d'Emile.... Charles a brutalement rompu, Paul l'a suivi. Nous n'avons plus jamais revu nos cousins, ni eu de leurs nouvelles. Nous avons appris que Jeannette est morte peu après la fin de la guerre, Emile quelques années plus tard. Leur fils Jean (électricien SNCF à Dijon) est mort il y a deux ou trois ans ; il reste Lili et Loulou, tous les deux célibataires ; par d'autres cousins, nous savons qu'ils sont toujours à Dijon.

C'est une histoire stupide. Nos cousins n'étaient pas responsables. Mais aucun de nous, malheureusement, n'a fait le premier pas pour une réconciliation.

Reste Paul, mon père. Certains d'entre vous l'ont bien connu. Vous avez beaucoup de photos de lui, dans les albums que je vous ai confectionnés.

Il était né le 13 juin 1894, à Labégude. Il a fréquenté l'école communale, ancienne « école des Frères ». Cette école existe toujours aujourd'hui. Après le Certificat d'Etudes, il est allé à Aubenas, à « l'école supérieure ». On y faisait d'abord une année préparatoire, puis la 1^{ère}, la 2^{ème}, et la 3^{ème} année avec le Brevet élémentaire. Après quoi, on pouvait continuer encore trois ans jusqu'au Brevet supérieur. Le Brevet élémentaire était alors suffisant pour être instituteur, mais la voie la meilleure était le Brevet supérieur, ou l'entrée à l'école normale d'instituteurs (aujourd'hui, partie de l'IUFM).

Paul a donc fait son année de préparatoire, puis la 1^{ère} et la 2^{ème} année, mais il n'est pas allé au-delà. J'ai conservé un cahier de préparatoire : cahier dans lequel il y avait des dictées, des exercices de mathématiques, des interrogations d'histoire, des notions de morale, d'un bon niveau et bien rédigés.

Il nous a souvent raconté sa vie d'élève à Aubenas. Il prenait à Labégude le fameux train de 5h13. Il fallait d'abord monter à la gare ; le train arrivait de La Levade avec d'autres garçons partis encore plus tôt que lui. On arrivait à Aubenas vers 5h30. Puis c'était la longue et raide montée jusqu'au centre d'Aubenas et à l'école. Souvent, le froid raidissait les doigts et le verglas rendait les chemins difficiles. A leur arrivée à l'école vers 6 heures, le concierge les faisait entrer. Chacun déposait le bidon que sa mère avait préparé pour le repas de midi. Pas de demi-pension. Etude de 6 heures du matin à 8 heures, cours de 8 heures à midi, et l'après-midi. Le soir, retour à la maison. Emilie m'a souvent dit que Paul était au lit avant huit heures, je veux bien le croire ! Jamais il n'a manqué le train de 5h13, devenu une légende dans la famille. Il avait 11 ans.... On était encore loin du ramassage scolaire, de la cantine....

Enfants, nous ne nous lassions pas de l'entendre raconter cette histoire. Lui et notre mère évoquaient beaucoup leurs souvenirs d'écoliers au cours des repas. Je n'ai pas l'impression qu'il en soit ainsi aujourd'hui dans les familles.

Toute sa vie, Paul a gardé de ses années d'école supérieure le goût de l'étude et des livres ; il nous lisait le soir, quand nous étions enfants, des histoires dont nous attendions la suite avec impatience ; il nous lisait des poèmes de Victor Hugo: Victor Hugo était mort depuis peu, pourtant ses œuvres étaient déjà des classiques. « *Mon père, ce héros....* » nous le récitons à sept ou huit ans.

Puis il a quitté l'école pour l'apprentissage. J'ai toujours pensé que c'était dommage, qu'il aurait pu continuer ses études. Ses parents n'avaient pas beaucoup d'argent, ils ne comprenaient pas l'importance des études. Apprendre un métier leur paraissait le summum.

Il a fait une formation de mécanicien auto, et a passé très tôt son permis de conduire.

Mobilisé en 1914, Paul a servi toute la guerre dans la marine. Toulon d'abord, ville pour laquelle il a toujours gardé une certaine tendresse; embarquement sur le République, puis plus tard sur le Henri IV. Il a fait toute la guerre en Méditerranée, dans la région des Dardanelles.

Cette guerre des Dardanelles est un épisode mal connu de la Grande Guerre. Pourtant, elle a mobilisé beaucoup de troupes et vu mourir beaucoup de soldats.

Elle fut longue et meurtrière. Mal préparée et mal conduite par des généraux qui ne connaissaient pas le pays, elle a souffert du manque d'effectifs, tant sur mer que sur terre. Les gouvernements des alliés franco-britanniques privilégiaient le front de l'Est de la France, et ne voulaient pas le dégarnir pour envoyer des hommes sur le front d'Orient. Ce front d'Orient, qui était très vaste, enveloppait toute la Grèce, la Macédoine, la Serbie, et l'actuelle Albanie, et était aussi un front maritime : guerre sur mer et sur terre.

Pourquoi les Dardanelles ? La Turquie, alliée de la Prusse, tenait le passage vers la mer Noire par ce détroit, et empêchait les Franco-Britanniques, auxquels

s'étaient joints les Australiens et les Néo-Zélandais, de ravitailler la Russie, qui était leur alliée.



Paul Laffont, Second Maître à bord du Henri IV, Méditerranée, Dardanelles, guerre 1914-1918.





Débarquement aux Dardanelles



Artillerie française au Cap Helles en 1915

Le 15 avril 1915, la tentative de débarquement allié sur l'étroite presqu'île de Gallipoli, en vue de conquérir Constantinople, fut un échec. Il s'en suivit une guerre de tranchées très meurtrière. Les Alliés avaient sous-estimé la résistance des soldats turcs, bien préparés par des officiers allemands. De plus, l'été, la chaleur, la maladie, décimaient les troupes. Les rescapés se sont souvenus longtemps de cet enfer.

Les pertes sur terre furent considérables : 150 000 soldats britanniques, 30 000 français, et 60 000 turcs. Sans oublier les pertes en mer : ainsi le *Maine* avait coulé, faisant 600 morts d'un coup, de même que le *Bouvet* avec plus de 600 morts sur un équipage de 700 marins.



Nauffrage du Bouvet, 18 mai 1915

Le repli des assaillants vers Salonique, transportés par bateau, fut très difficile (fin janvier 1916).

Quant aux Turcs, cette victoire, leur seule victoire, ils en célèbrent régulièrement le souvenir sur la presqu'île de Gallipoli, qui est aujourd'hui une vaste nécropole, où se retrouvent des tombes turques, australiennes, néo-zélandaises.

Les descendants des soldats néo-zélandais et australiens, qui viennent aujourd'hui nombreux sur les tombes de leurs pères, y rencontrent les Turcs....

Il est bien évident que les jeunes marins de 1914 à bord de leur navire ne comprenaient pas grand-chose à la guerre qui se déroulait. Ils ne savaient pas que la flotte française n'était pas aussi brillante qu'auparavant, que le gouvernement français n'avait pas expédié sur ce front assez de navires récents. Certains dataient de 1893 ; cependant certains autres avaient été lancés en 1916. Si le Henri IV datait de 1899, le République était une classe de navire lancé vers 1910. Le France, le Courbet, le Jeanne d'Arc, le Paris, le Provence, le Bretagne, le Lorraine, dataient de 1915.

Plusieurs furent coulés par la flotte turque, d'autres par les sous-marins allemands. Ainsi le Suffren (de 1899), qui avait participé aux opérations des Dardanelles comme navire amiral de l'amiral Guépratte, fut coulé en novembre 1916 au large du Portugal par le sous-marin allemand U2.

Ce n'est évidemment pas notre père qui a pu nous donner tous ces détails ; nous les avons cherchés, Sylvie par Internet, moi essentiellement dans le livre de John Keegan « La Première Guerre Mondiale » (éditions Perrin). Peu de chose. On peut presque parler d'une guerre oubliée, dont il n'est guère question dans les célébrations nationales.

Je regrette de n'avoir pas davantage interrogé mon père sur cette période de sa vie. Heureusement, il nous en parlait quelquefois. Il évoquait surtout la vie à bord : la mauvaise nourriture à base de haricots secs, les fayots, jusqu'à l'arrivée des lapins congelés d'Australie, qu'on leur servait jusqu'à l'overdose ; la fatigue, les conditions de travail, la chaleur dans la salle des machines - et encore, il n'était pas dans la soute à charbon – les hamacs en guise de lit. Je ne me souviens pas nettement de souvenirs de batailles de sa part, dans cette région où pourtant tant de bateaux ont coulé. Il mentionnait cependant l'île de Milo, où son bateau s'abrita dans la rade pendant un certain temps. Il mentionnait aussi deux forts turcs, le Seddul-Bahr et le Koum-Kaleh, placés à l'entrée des détroits et qui furent détruits en février 1915. S'il connut l'histoire de la guerre des Dardanelles – et il la connut sûrement, du moins en partie, ce fut bien après la fin de la guerre.

Il n'est venu qu'une seule fois en permission pendant ces quatre ans de guerre.

En février 1917 à Salonique, il avait retrouvé par le plus grand des hasards son frère aîné qu'il n'avait pas vu depuis plus de trois ans. Charles était dans l'infanterie sur ce front d'Orient. Des photos datées de fin juillet 1918 montrent qu'il resta dans cette région jusqu'à la fin de la guerre. Charles nous parlait de Monastir. Cette ville, aujourd'hui appelée Bitola, se trouve en Yougoslavie. Elle fut l'enjeu de très violents combats entre Français et Bulgares de 1915 à 1918. Charles aussi, il aurait fallu l'interroger. On disait dans la famille que la surdité légère dont il souffrait était due à l'éclatement des bombes et des obus. Cette

rencontre des deux frères à Salonique a été émouvante, ils en parlaient encore longtemps après : ils se sont fait photographier ensemble, et vous avez la photo avec les quelques lignes qu'ils y ont tracées de leurs mains.

Paul était allé à Athènes et il avait été ébloui ; il en avait rapporté de belles photos, qu'on a longtemps admirées et conservées ; il avait été frappé par la beauté des monuments et des statues. C'est à Athènes qu'il avait acheté « l'Iliade », en version française, livre dans lequel nous avons pratiquement appris à lire Gil et moi. Son bateau avait un certain temps mouillé dans le port de Bizerte, mais je ne sais pas quand.



Février 1917, à Salonique, les deux frères Charles (à gauche) dans l'Infanterie, et Paul, dans la Marine, se retrouvent par hasard à Salonique.

La photo prise par un photographe a été annotée par eux, au dos.

Après 3 ans et demi de séparation
première rencontre à bord du Melbourne
le 8 février 1917 dans la rade de Nicosie

Souvenir d'une poignante émotion de cette grande que
essentielle par la joie de revoir mon frère Charles, après une longue
séparation, alors qu'il se rendait à Salonique à bord du "Melbourne"
que ce dernier fit escale dans l'île de Nicosie, où j'étais, le 8 février 1917,
à V. La Titub, le 28 Mars 1917

à V. La Titub, le 28 Mars 1917
Salonique, Bénédict Henry
31 Mars 1917
C. B. Daffort

Il nous parlait aussi d'un drame qu'il avait vu de loin, mais je ne me souviens pas comment il l'évoquait réellement, Gilbert non plus : c'est le génocide des Arméniens en 1915. Les Turcs accusaient les Arméniens, peuple chrétien qui faisait partie de l'empire ottoman, c'est-à-dire turc, d'être les complices de leurs ennemis les Russes, chrétiens eux aussi. Les Arméniens furent massacrés, déportés, et disait-on, poussés à la mer... Vous savez que le problème du massacre des Arméniens empoisonne aujourd'hui les relations des Européens avec la Turquie et met un frein à l'entrée de ce pays dans l'Europe Unie. Des bateaux français recueillirent beaucoup de ces malheureux et les amenèrent en France. L'Arménie est restée reconnaissante à la France d'avoir accueilli tant des siens. Marseille, où débarquèrent les premiers réfugiés est une ville à forte population arménienne. Comme les industriels français avaient besoin de main-d'œuvre, les arrivants trouvèrent bien vite du travail. Beaucoup remontèrent la vallée du Rhône : Valence, Vienne, Lyon, en reçurent un grand nombre. Leurs descendants sont toujours là.

J'ai suivi récemment à la télévision une émission relative à l'histoire de l'Arménie. L'historien qui la présentait a précisé que 5000 Arméniens ont été sauvés par les bateaux des Alliés et débarqués à Alexandrie. Si Paul n'avait pas vu ces événements de ses yeux, il en a entendu parler. Une infime partie est retournée en Arménie à la fin de la 2^{ème} Guerre Mondiale, à une époque où l'Arménie faisait partie de l'URSS, avant d'acquiescer son indépendance.

A la fin de la guerre, Paul était second maître mécanicien (sergent), grade dont il était fier. Au moment de sa démobilisation en 1918, son destin aurait pu être différent de ce qu'il a été par la suite. Il avait un ami, Jaïn, à qui il avait dit qu'il aimerait rester dans la Marine, ce qui était possible. Son ami l'en avait dissuadé, en lui disant que lui, il retournait à la vie civile. En fait, l'ami en question est resté dans la « Royale » et a fini contre-amiral, mais Paul avait quitté la Marine.

Il nous racontait combien il avait été surpris à son retour en France, par les changements survenus chez les civils. En particulier, les femmes avaient coupé leurs cheveux, raccourci leurs robes, et beaucoup exerçaient des métiers, jusque-là réservés aux hommes.

Il avait travaillé à Lyon, je crois chez Berliet. Puis il a rencontré Jeanne Veyet, et ils se sont mariés en 1922. Pourquoi était-il venu à Vienne et à Pont-Evêque ? Ils se sont installés à Vienne. Paul avait un petit garage près du Champ de Mars. Peu après, ils se sont installés place Saint Maurice, près de la cathédrale. La maison, près du quai du Rhône, existe toujours. A l'époque, il y avait au rez-de-chaussée un très grand garage, et au premier étage, l'appartement. J'ai des souvenirs assez nets de ma petite enfance à Vienne. Je me souviens qu'il y avait un grand nombre de voitures dans le garage, plusieurs ouvriers travaillaient dans l'affaire. Cela a été une période heureuse dans la vie de nos parents. Ils étaient jeunes, avaient beaucoup d'amis, sortaient beaucoup, et leurs deux enfants (moi, née en 1923, et Gilbert en 1926) allaient plutôt bien. Paul était le concessionnaire de la marque d'automobiles Donnet Zedel.

Malheureusement, survint la récession de 1929 (le Crash boursier de Wall Street). Les affaires marchaient mal. On a dû quitter Vienne pour aller à Lyon, à Villeurbanne d'abord, puis à Caluire, où Paul gérait une petite entreprise qui broyait des matières chimiques. Enfin, on s'installa à Lyon, Avenue de Saxe, dans un immeuble qui existe toujours. Je pense que mes parents ont traversé des années noires. Et les coups du sort s'acharnaient sur eux.

En janvier 1933, la mort de Joseph Veyet, père de Jeanne, les a beaucoup atteints. Joseph avait une forte influence sur les siens. Je me souviens des crises de larmes de ma mère. Il y eut aussi des problèmes douloureux de succession. Puis au Lycée Ampère où j'étais élève en 7^{ème} (CM2), j'ai été victime d'un grave accident. Long séjour en clinique ; après quoi je suis allée à Pont-Evêque chez ma grand-mère Léonie, qui m'a gardée jusqu'à la fin de l'année scolaire, plus les grandes vacances. Je ne voulais plus la quitter !

En 1935, Paul trouva un emploi de chef d'atelier à la SACER (Société Anonyme Construction Entretien des Routes), à Grenoble. A la fin de la guerre, en 1945, il fut nommé, dans la même entreprise chef du dépôt de Marseille, sis à Pas des Lanciers, commune de Saint Victoret, dans les Bouches du Rhône. Il y fut très heureux, se dépensant sans compter pour sa Société. Abusivement licencié, il obtint réparation : sa Société fut condamnée à le dédommager. Il reçut ainsi une somme assez considérable que, malheureusement, il perdit dans une entreprise de T.P. (travaux publics) qu'il avait montée. Sans doute victime des « requins » des T.P. à Marseille, cette société périclita. Cela hâta sûrement la fin de sa vie. Il espérait toujours s'en sortir, malheureusement il n'en fut rien. Et à sa mort, en octobre 1966, il ne restait pas grand-chose à notre mère.

Paul a été enterré à Pont-Evêque.

C'était un homme de taille moyenne, assez corpulent. Je l'ai toujours vu avec des cheveux blancs, les cheveux de sa mère, dont on a hérité dans la famille.

Il était chaleureux, parleur, gai, bon et patient avec nous, ses enfants. Sa patience.... je l'ai expérimentée quand il m'expliquait mes problèmes d'arithmétique. Elle était infinie ! Il s'occupait beaucoup de nos études, et il était heureux quand on réussissait. Je lui ai sans doute causé beaucoup de chagrin quand j'ai refusé (c'était absurde !) qu'il me fasse faire des cartes de visite à mon nom portant la mention « Licenciée es Lettres » : A l'époque, on pouvait enseigner avec la licence. Cela le rendait fier.



Paul Laffont joue aux coquillages avec ses petites filles, Anne, debout, et Sylvie. Pas des Lanciers, 1957

Il chantait beaucoup – faux.... Il chantait même des airs d'opéra, dont Gil et moi retrouvions malgré tout la justesse du ton. Un de ses airs favoris, c'était : « Ne parle pas, Rose.... » des « Dragons de Villard », opéra bien oublié aujourd'hui. Il aimait aussi l'opérette : le Casino de Vals, à l'époque, montait de très beaux spectacles : les « Mousquetaires au couvent », « La Veuve Joyeuse », « Rêve de Valse ». C'étaient des œuvres contemporaines qui avaient beaucoup de succès, et on se demande comment tant de personnes sans radio, ni télévision, ni tourne-disque, pouvaient les connaître. Il adorait « Cyrano de Bergerac », dont il connaissait par cœur de longs passages.

Quand nous étions petits, il nous parlait de toutes sortes de choses : d'histoire, de géographie, de sciences. Il aimait le soir nous faire la lecture, et pour nous, il s'arrêtait toujours trop tôt. Que de larmes j'ai versées aux

« Malheurs de Sophie », ou aux « Mémoires d'un âne » ! Il avait gardé de ses années d'école supérieure un livre de morceaux choisis, et il avait plaisir à nous lire des textes qu'il y trouvait. Il nous lisait aussi « l'Iliade », livre qu'il avait rapporté de Grèce dans une édition française. Nous dévorions ces histoires de héros et de dieux. Et j'ai toujours gardé chez moi son dictionnaire Larousse de 1910 (sans doute) qu'il conservait précieusement. Il écrivait un français parfait.

Tel était mon père. Je l'appelais souvent mon « Poupa », et je lui disais qu'il était un papa poule, ce qui l'amusait.

Il a adoré ses petits-enfants. Jean-Yves, Sylvie et Anne ont le souvenir d'heures entières passées à jouer aux coquillages dans la cour de la maison et à la plage de Marignane. Quand Marc et Philippe sont nés, il était déjà fatigué, et il est mort avant que les deux garçons aient vraiment pu le connaître.

Il est mort chez nous, à Grenoble, 13 rue Charles Péguy, en octobre 1966 ; il repose à Pont-Evêque.

J'écris ces lignes le 11 novembre 2005. Par delà les années, c'est un hommage que je rends à mon père. Pour lui, ce jour était sacré. Le matin, nous allions au monument des Diables Bleus, par où commençait la cérémonie. Les Diables Bleus, c'étaient les Chasseurs Alpains, fiers du nom que les soldats allemands, voyant leur bravoure, leur avaient donné en 14-18. Ensuite, nous allions place de Verdun, devant la préfecture de l'Isère. Défilaient alors tous les régiments stationnés à Grenoble : le 6^{ème} bataillon des Diables Bleus donc, avec leur cape et leur grand béret bleu, le 4^{ème} Génie- Ecole des Ponts, l'Artillerie de montagne, les Blindés. La foule, très dense, était recueillie et saluait les régiments au passage. Puis, en fin de matinée, on achetait un gâteau, un Saint Honoré à la crème, allez savoir pourquoi; c'est par la suite devenu une tradition dans la famille.

En juin 1940, je me souviens qu'après le désastre de nos armées, nous écoutions la radio, et, à la fin de la déclaration du Maréchal Pétain annonçant qu'il demandait l'armistice, Paul a dit : « Heureusement qu'il reste les Anglais ».....

En 1942, quand la flotte française s'est sabordée dans le port de Toulon, il avait les yeux pleins de larmes, et j'étais bouleversée.

Il était d'une nature sensible : j'ai une photo de mon mariage où je lui donne le bras, avant d'entrer au temple d'Ostheim. Il a un air si ému, si triste, que je lui disais en riant qu'il me faisait penser au sacrifice d'Iphigénie.

Du côté du Dauphiné : famille Veyet

Mathieu-Joseph Veyet, qui s'est toujours fait appeler Joseph, est né à Vienne, Isère, le 17 septembre 1863. Sa mère était originaire d'Usclade-Rieutort (Ardèche), et son père de Saint Didier de la Tour (Isère). Il semble que ses parents étaient des commerçants, morts assez jeunes. C'est ainsi qu'il a eu la charge d'un frère, Claude, que nous avons bien connu, décédé à la fin de la guerre en 44 ou 45. Il nous semble nous rappeler qu'il avait eu un frère mort tout jeune, et une sœur, qui vivait à Lyon, que nous aurions rencontrée, une fois. Mais nos souvenirs ne sont pas sûrs.

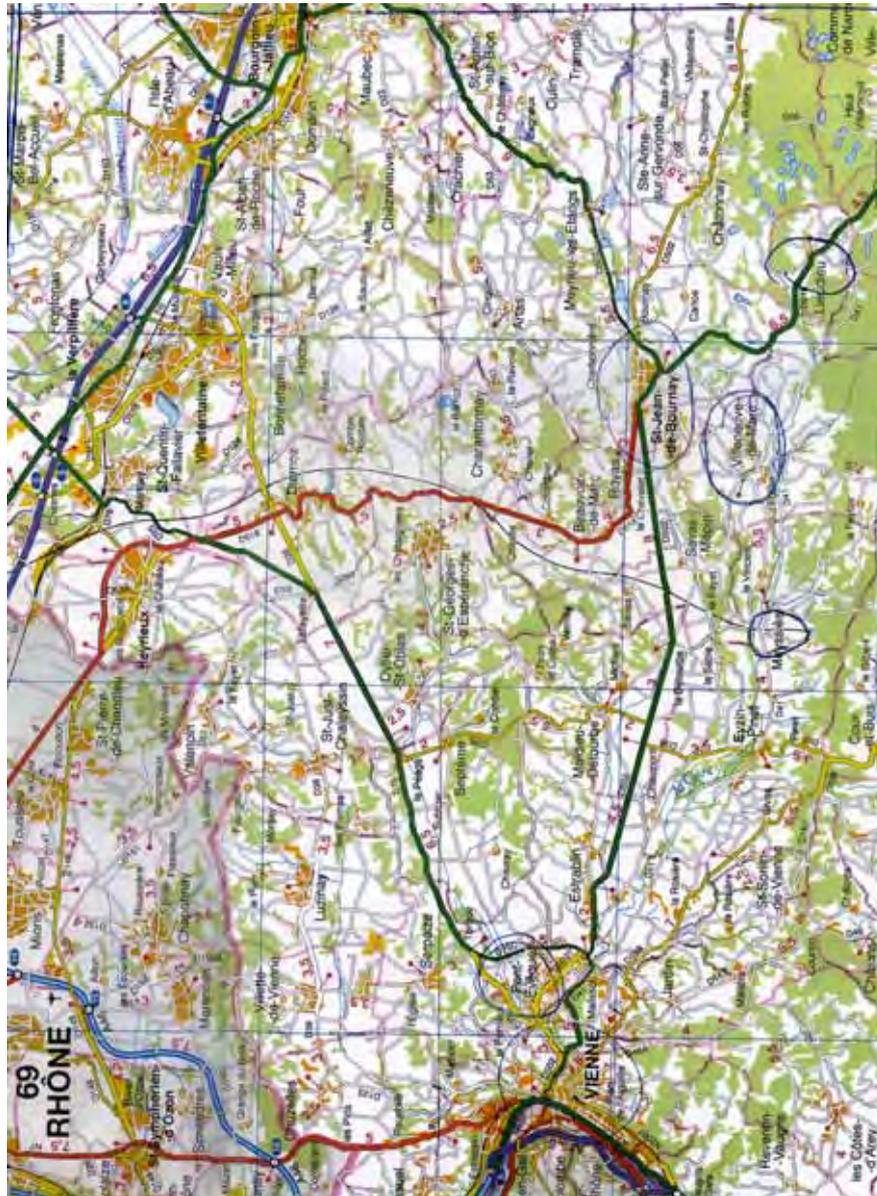
Combien de temps Joseph a-t-il fréquenté l'école, et quelle école ? Toujours est-il qu'il écrivait très bien la langue française : des lettres envoyées à son frère Claude pendant qu'il était mobilisé en Indochine sur le « Bien-Hoa » en sont la preuve. J'ai en ma possession quelques-unes de ses lettres. Il a donc servi dans la Marine Nationale. Notre cousine Josette Déodati conserve à Lyon des tableaux représentant les bateaux à vapeur, mais encore à voile, sur lesquels il a navigué. Marc garde chez lui son portrait en uniforme de la Marine.

C'était l'époque des « Guerres Coloniales ». Sous les ordres de l'Amiral Courbet, Joseph avait servi en Indochine, Siam, Cochinchine, comme on disait alors. Je l'ai peu entendu évoquer des souvenirs de cette époque. Il est vrai que je n'avais pas 10 ans quand il est mort. Il avait rapporté de magnifiques coquillages nacrés énormes, que je revois encore : ils étaient sur le buffet à Pont-Evêque, et étaient entourés de vénération ! Joseph évoquait parfois une région au nom poétique : la baie d'Ha Long.

A la fin de son service militaire, il était revenu à Vienne. Il avait initié un commerce de quincaillerie sur les marchés et les foires. Il avait épousé une certaine demoiselle Doré, ou Doray, qui semble avoir été d'une famille de commerçants aisés : du beau linge brodé, au chiffre de V.D., inclinerait à me le faire croire. C'est aussi ce que me laissait sous-entendre ma mère, Jeanne Veyet.

De ce mariage étaient nés deux enfants : Claude, dit Claudius, en 1891, et Joséphine, dite Nini, en 1893. La jeune mère mourut, laissant deux petits orphelins. Une sœur de leur mère, qui habitait Beaucaire, mariée à un boulanger, et sans enfant, s'occupa surtout de la fillette, qui vécut beaucoup avec elle. Joseph se remaria avec Léonie Vidon, ma Grand-mère, dont je parlerai plus loin.

De ce second mariage naquirent trois enfants : Jeanne-Marie, ma mère, née en 1900, Louise-Augustine en 1901, et Auguste-Louis en 1903 ou 1904.



Les lieux du Dauphiné

A ce moment-là, Joseph s'était installé à Pont-Evêque. Il avait acheté une grande maison avec d'importantes dépendances : vous en avez la photo. Une partie du rez-de-chaussée et le premier étage étaient réservés à l'habitation familiale. Le reste servait à entreposer du matériel, de l'outillage ; dans la grande cour, devant la maison « sous les platanes » et derrière la maison étaient exposées en permanence des machines agricoles. Joseph avait monté une entreprise importante.

Nous, ses petits-enfants, nous avons tous joué au milieu de ces machines : des moissonneuses, des batteuses, de grands râpeaux, des lieuses. Il y avait aussi

des barattes. Les enfants d'aujourd'hui savent-ils qu'on utilisait les barattes, cylindres qu'on tournait à la main avec une manivelle, pour faire le beurre ? Je me souviens aussi de l'ancêtre de la machine à laver le linge : un énorme cylindre en bois, dans lequel on mettait la lessive, l'eau, et qu'on tournait à la main, bien sûr, avec l'aide d'une manivelle. Cet appareil n'a pas dû avoir beaucoup de succès, car toutes les femmes autour de nous continuaient à aller au lavoir municipal, alimenté par les eaux de la rivière Véga.

Joseph avait une importante clientèle parmi les paysans des environs. Ils venaient pour acheter du matériel, et Joseph se rendait parfois chez eux quand une machine avait des problèmes. Il était concessionnaire d'une grande firme américaine appelée Adriance. Fonceur, entreprenant, il menait sa barque d'une façon moderne pour l'époque. Il avait, le premier au village, acheté une automobile en 1903. Un des tout premiers aussi, il avait fait installer le téléphone chez lui – téléphone que la famille fit supprimer aussitôt après sa mort !



*La maison, et les machines agricoles Adriance.
Au centre, Joseph Veyet*

Gros travailleur, il continuait à aller sur les marchés et les foires des environs, et Léonie, son épouse, allait avec lui. Il espérait que ses deux fils continueraient cette belle entreprise ; il n'en fut rien : Claudius, peut-être trop dispersé et plus ou moins en conflit avec son père, Auguste peut-être pas assez entreprenant ; je donne là une opinion personnelle, sans porter de jugement de valeur.

L'activité de l'entreprise cessa brutalement : en juillet 1932, le jour de la distribution des prix, présidée par Joseph, qui était le maire du village, un incendie se déclara, qui détruisit tous les hangars, les machines, et endommagea la maison. J'entends encore les sirènes des pompiers, et je revois l'épais nuage de fumée noire. Cette catastrophe, Joseph, sans doute déjà atteint d'un cancer,

ne le supporta pas. Il mourut quelques mois plus tard en janvier 1933. Ses obsèques civiles furent suivies par une foule énorme. J'ai retrouvé chez sa fille Jeanne, ma mère, des coupures de journaux de l'époque avec le nom de personnalités politiques, de négociants, d'industriels. Il repose dans le caveau qu'il avait fait installer au cimetière de Pont-Evêque à côté de ses amis les Magnat, les Barbier, les Alabe. Ce sont sans doute les seules tombes de Pont-Evêque qui n'ont pas de croix.

En 1924 ou 1925 il avait été élu maire de Pont-Evêque, maire socialiste.

C'est devenu par la suite une tradition dans la famille : après Joseph, ce fut Lucien Magnat, grand-père de Josette Déodati, qui fut élu maire, puis ce fut Claude Barbier, son beau-frère. Trois rues de Pont-Evêque portent leurs noms.

Sa fille Jeanne, ma mère, m'a souvent raconté comment il avait promis que s'il était élu, il y aurait toujours de l'eau aux fontaines (il n'y avait pas d'eau courante dans les maisons). Les fontaines étaient souvent à sec. Il avait observé et noté qu'à un endroit connu de lui seul il y avait dans la terre une fuite d'eau sur une conduite souterraine. Il tint promesse dès qu'il fut élu. Il était aussi conseiller d'arrondissement, président de la Société de Musique, de l'Amicale Laïque, du Sou des Ecoles, et de bien d'autres associations. Quand il s'installa à Pont-Evêque vers 1900 on était en plein dans la crise de la loi de 1901 complétée en 1905, dite « Séparation de l'Eglise et de l'Etat ». La bataille était féroce entre les socialistes, auteurs de ce projet de loi, et leurs adversaires de droite, en général catholiques. On n'était pas très loin non plus de l'affaire Dreyfus, qui avait divisé la France et bien des familles. Les gens de gauche, pour la plupart, avaient été Dreyfusards. C'est au sujet de l'Ecole que la bataille fut la plus âpre. L'enseignement était en grande partie entre les mains des congrégations religieuses. Pour les filles, il n'y avait que bien peu de lycées d'Etat, fréquentés d'ailleurs, ainsi que me l'avait rapporté Madame Buzenet, une voisine et amie qui avait passé l'agrégation de lettres en 1903, uniquement par des jeunes filles juives et protestantes.

A Pont-Evêque, la mairie était entre les mains d'industriels de droite, patrons de papeteries essentiellement. Il y avait une école publique de garçons. Mais, pour les filles, il n'y avait que l'école des Sœurs. En 1903, Joseph réussit à faire ouvrir une école publique de filles (on disait école laïque). Ses filles ont été les premières inscrites, suivies de beaucoup d'autres : l'école publique était gratuite, et les institutrices bien formées. Réaction furieuse des industriels : si les filles de leurs ouvriers n'allaient pas à l'école libre, le père perdait son travail. Combien de fois ai-je entendu ma mère évoquer cette époque ! Querelles implacables dont les enfants étaient les victimes. Par exemple, au cours de catéchisme, on ne mélangeait pas les enfants : à l'église, chaque école avait sa rangée de bancs. Le curé faisait sonner le début de la leçon avant l'heure, aux dires des instituteurs, qui faisaient exprès d'envoyer leurs élèves en retard.

De même, la clientèle de Joseph se composait de cultivateurs socialistes et anticléricaux comme lui, alors que les autres allaient chez le concurrent de droite dont l'affaire existe encore aujourd'hui.

Physiquement, je me souviens de mon grand-père comme d'un homme très grand, fort, aux cheveux blancs, et aux yeux clairs. Il portait une moustache blanche. Son portrait de marin montre un jeune homme au visage fin et aux yeux vifs. Il avait une allure imposante, et semblait bâti pour vivre longtemps : « on lui achèterait sa santé » disait à ma grand-mère Léonie ma grand-mère Emilie Laffont. En fait, il est mort jeune, à 69 ans.

Il aimait bien nous taquiner, nous les enfants, mais il ne fallait pas le déranger dans son travail. Il était sûrement d'une intelligence supérieure. Il avait un caractère bien trempé, directif, avec beaucoup d'influence – trop ? – sur ses filles, qui le vénéraient comme un chef de tribu. Ses trois filles avaient arrêté leurs études après leur « Certificat », par décision de leur père. Sans doute auraient-elles pu aller au collège ou à l'école supérieure : ce n'était pas une question d'argent, car il avait amassé des biens : sa grande maison d'abord, avec un vaste jardin, puis une seconde maison qui appartient aujourd'hui à notre cousine Josette Déodati, et qui contient six appartements, puis un bâtiment qui avait été transformé en Gendarmerie avec une brigade de cinq gendarmes. Enfin, toute la colline derrière la maison, plusieurs hectares avec des jardins et des arbres fruitiers : on allait « sous les abricotiers ». Il lui arrivait de vendre des fruits de ses arbres. Par contre, il ne s'occupait absolument pas du confort de la maison. On entrait de plain-pied dans la salle à manger, qui lui servait aussi de bureau ; son secrétaire Louis-Philippe, qui est aujourd'hui chez Gilbert, était son seul beau meuble. Une grande table ronde et un buffet, quelques chaises, un ou deux fauteuils en osier complétaient l'ameublement. Derrière cette pièce, la cuisine. Puis une autre pièce mystérieuse où on n'allait presque jamais : je crois que c'était une salle à manger « de gala ». C'est là que Léonie rangeait la modeste argenterie qu'elle possédait : quelques couverts que ma mère a reçus en héritage, que j'ai eus à mon tour, mais que j'ai dû faire réargenter, ce qui m'a coûté aussi cher que du neuf !

Pas d'eau courante, pas de WC à l'intérieur. On se chauffait avec la cuisinière à charbon, qui servait, même l'été, à préparer les repas. J'ai connu cependant, bien plus tard, le réchaud à gaz, et la cuisinière électrique. L'hiver, quand on rentrait dans la maison, la neige et le froid s'engouffraient avec nous. Mais le pire : il n'y avait pas d'escalier intérieur pour aller dans les chambres, à l'étage. Il fallait donc, le soir, sortir de la maison, fermer la porte à clef, et monter au premier étage par un escalier couvert, mais ouvert au vent et à la pluie. Il aurait été cependant facile de faire arriver l'escalier dans la salle à manger.

Le soir, le repas de Joseph se composait d'une soupe épaisse, un « mortier », disait-on, et d'un carré de chocolat. Il lisait souvent son journal pendant les

repas, tellement absorbé qu'il ne nous entendait pas. Il m'appelait « ma pipe » ou « ma pipe en bois », surnom affectueux dont je n'ai jamais connu l'origine.

Il y avait entre mon père Paul et lui, un lien particulier : c'étaient deux anciens marins ; ils participaient chaque année ensemble au « banquet des anciens marins ». C'était de joyeuses agapes, d'où, me semble-t-il, les épouses étaient exclues. Ce repas avait lieu rituellement à Pont-Evêque au restaurant Olivier, restaurant qui existe encore aujourd'hui.

Bien avant sa mort, Joseph avait prévu de partager ses biens entre ses cinq enfants et avait souscrit pour son épouse une rente d'Etat qui, malheureusement pas indexée, s'avéra bientôt très insuffisante avec l'inflation. Léonie, qui avait connu une certaine aisance, se trouva fort appauvrie : heureusement ses filles l'aidèrent beaucoup.

Des querelles d'héritage séparèrent un temps les enfants du premier mariage des trois autres héritiers. Mais les liens entre eux ne furent heureusement jamais brisés.



Joseph Veyet

Tel était notre grand père maternel : il jouissait dans la famille d'un grand prestige. On parlait de lui avec estime et admiration. Il était actif, tant sur le plan de son travail que sur la gestion de la commune. J'ai cependant l'idée que cette forte personnalité a écrasé celle de ses enfants, sauf celle de son fils aîné Claudius.

Pour parfaire ce portrait de Joseph Veyet, j'ajouterai qu'il avait des amis politiques importants, entre autres le sénateur Brenier, et Lucien Hussel qui fut député-maire de Vienne durant de longues années. L'un et l'autre travaillèrent avec efficacité au développement de leur département.

C'est ainsi que Lucien Hussel fit faire à Vienne des fouilles qui mirent à jour le théâtre romain, un des plus grands de la Gaule (environ 13000 places). Ce théâtre était totalement enfoui sous la terre, recouvert de jardins et de vergers. Bien des Viennois en ignoraient l'existence. Dans l'immédiat avant-guerre, vers 1937-38, des représentations y furent données : opéra, théâtre classique. Elles reprirent à la Libération. Ce cadre grandiose, avec vue sur les toits de la ville et sur le Rhône, est un décor exceptionnel. Aujourd'hui, depuis plus de vingt ans, on y célèbre le « Jazz à Vienne » en juillet, avec les noms des plus grands artistes, qui attirent des foules d'amateurs. Hussel fit effectuer d'autres fouilles, peut-être moins spectaculaires, et fit restaurer des monuments du moyen-âge. Il eut la sagesse et le courage de refuser de vendre aux Américains, avides de pièces d'archéologie, et qui en achetaient un peu partout en France, statues, mosaïques, colonnes, cloîtres, églises..... pour les installer en particulier à New-York (quartier des Cloîtres). Sa ville de Vienne était pourtant en plein marasme, frappée par la crise économique. Il eut la lucidité de sauvegarder son patrimoine. Il dota Vienne d'un hôpital qui porte son nom, hôpital très moderne pour l'époque, et bien situé sur les collines qui dominant la ville. Ce nouvel hôpital remplaça l'ancien Hôtel Dieu qui se trouvait exactement sur le champ de fouilles du forum de la ville..... Telle était la richesse de la ville antique.

Le sénateur Brenier et le député Hussel étaient francs-maçons. Joseph Veyet, ainsi que ses amis de Pont-Evêque, Barbier, Magnat, ne l'étaient pas. Mas ils étaient anti-cléricaux bon teint.

Léonie Veyet, née Vidon



Elle a été la deuxième épouse de Joseph Veyet.

Elle était née le 2 janvier 1874, à Villeneuve de Marc, dans une famille de paysans de ce petit village situé à environ 10 Km de Saint Jean de Bournay entre la Côte-Saint-André et Vienne.

Elle était la dernière d'une nombreuse famille ; sa mère, veuve en premières noces et remariée, avait eu des enfants de ses deux mariages. Les parents n'étaient pas riches. Les enfants devaient travailler très tôt à la ferme, et plus tard, au dehors. Léonie n'avait pas une très bonne opinion de son père, me semble-t-il, qui, d'après elle, passait beaucoup de temps au café. On était souvent obligé de vendre les récoltes de pommes de terre, disait-elle, et de se contenter d'oignons. Elle me racontait les veillées d'hiver, tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, dans le village. On économisait ainsi le chauffage et l'éclairage. On mangeait des châtaignes grillées dans la cheminée, en bavardant ; les femmes travaillaient de leurs dix doigts ; elles ne restaient pas sans rien faire.

On racontait des histoires terrifiantes de voleurs et d'assassins, et les enfants avaient peur en rentrant dans leur maison obscure. Elle me racontait que pour la

Saint Maurice, 22 septembre, les valets de ferme et les servantes qui cherchaient du travail ornaient leur chapeau de petits rameaux : cela signifiait qu'ils étaient libres, et les patrons pouvaient les embaucher.

Jamais elle ne m'a évoqué des souvenirs d'école : y était-elle allée ? En tout cas, elle lisait chaque matin son journal (le Progrès de Lyon, la Tribune de Saint Etienne, ou le Petit Dauphinois), ses lunettes cerclées de fer sur son nez. Sa fille Jeanne m'a raconté qu'elle savait fort bien compter : elle faisait de tête les problèmes de ses filles avec une déconcertante facilité.

Naturellement, tout enfant, elle avait d'abord travaillé chez ses parents : on envoyait les petites filles des journées entières « en champ les vaches ». Pour ne pas « perdre leur temps », ces fillettes cousaient ou tricotaient en surveillant les bêtes ; elles travaillaient ainsi à leur trousseau en vue de leur mariage. Bien entendu, ni dimanche, ni fêtes !

Comme Emilie Laffont, elle avait travaillé en usine à peine adolescente. C'était à Saint Jean de Bournay dans une fabrique de tulle. Elle aussi, elle allait à pied sur le lieu de son travail, vivait en internat avec des autres jeunes filles, et ne rentrait chez elle que le dimanche.

En fait, elle parlait peu de ses parents ; elle m'avait dit, cependant, que sa mère était « sage femme », on disait « matrone », c'est-à-dire qu'elle avait une certaine expérience, acquise comment ? Par transmission de mère à fille ?, pour aider les femmes qui allaient accoucher. Elle me racontait que sa mère était très souvent demandée. Plusieurs fois, elle l'avait accompagnée, en plein hiver, la nuit, dans la neige, à la ferme de la future maman. Je n'ai jamais eu l'idée de lui demander quel était le taux de mortalité des nouveau-nés et des mères....

Léonie m'avait raconté à plusieurs reprises que sa mère lui parlait de soldats autrichiens qui avaient stationné dans le village. Cela me laissait perplexe, et je n'arrivais pas à y croire. Et pourtant, 1815, la fin de l'empire de Napoléon 1^{er} n'était pas si loin en arrière et les armées austro-sardes avaient pénétré sur le sol français ; la frontière avec la Savoie (royaume de Piémont Sardaigne) n'était pas très éloignée. J'aurais bien dû la questionner davantage. Mais que pouvait-elle savoir ?

Elle avait des frères et des sœurs que je n'ai pas connus, sauf une sœur cultivatrice avec son mari aux Côtes d'Are, au sud de Vienne. C'était la tante Serve. Je me souviens, toute petite, y être allée quelques fois. Je n'ai pas l'impression qu'elle avait gardé des liens avec les autres membres de la famille, et ma mère Jeanne n'évoquait jamais ses grands-parents maternels, qu'elle n'avait sans doute pas connus. On évoquait parfois des familles Vittoz, Denolly, dont un cousin à Pont-Evêque portait le nom. Il y avait des cousins à Lieudieu, à Messiez, villages voisins de Villeneuve de Marc.

Quand Léonie épousa Joseph Veyet, celui-ci était veuf avec deux jeunes enfants. Ils habitaient à Pont-Evêque, village sans pittoresque le long de la route

de Grenoble à Vienne. Pont-Evêque est aujourd'hui banlieue de Vienne. Ils occupaient la maison que nous avons tous connue, Joseph jusqu'à sa mort ; Léonie malheureusement dut la quitter dans les années 40-42, je dirai plus tard pourquoi. Ce fut un cruel chagrin pour elle, que nous avons tous partagé.

Trois enfants naquirent de ce deuxième mariage, Jeanne, Louise-Augustine, et Auguste-Louis.

Léonie a toujours travaillé avec son mari ; elle m'a souvent raconté les départs à l'aube pour les marchés ou les foires, les premières années en voiture à cheval, plus tard en camion. Peu à peu Joseph espaça marchés et foires, il restait davantage à Pont-Evêque. Pendant la période où Léonie l'accompagnait, les enfants étaient gardés par la « Tatan », de son vrai nom Mme Touilleux.

Léonie, de taille moyenne, avait les yeux gris-vert, des cheveux blancs, qui, disait-elle, frisent quand il va pleuvoir. Peu intéressée par les travaux ménagers, elle adorait jardiner, et y réussissait bien. Elle aimait la compagnie des animaux ; il y en avait toujours eu à la maison, disait ma mère : chèvres, ânes, oies, etc... étaient ses préférés. Jusqu'à la fin de sa vie, elle a gardé sa poule, qui voyageait avec elle quand elle allait du Teil, de chez sa fille Augustine, à Pas Des Lanciers, chez mes parents. Elle cuisinait fort bien, avec beaucoup de beurre et de crème, comme on le fait en Dauphiné. Les légumes frais de son jardin, ses rattes (petites pommes de terre) étaient fameux.

Elle nous aimait beaucoup, nous ses petits-enfants, elle nous grondait parfois en riant ; elle nous confectionnait des gaufres et des « matefaim » (crêpes). Quand je dis nous, il s'agit de Gil, de Josette et de moi, et dans une moindre mesure, de Raymond et de Georgette, enfants de son fils Auguste.

Nous l'appelions Mère-Grand, comme dans les contes. Je l'aimais beaucoup, et j'aimais rester à Pont-Evêque chez elle. Il se trouve que j'ai dû y rester six mois, à la suite d'un accident survenu quand j'étais en 7^{ème} au Lycée Ampère à Lyon. J'ai fréquenté l'école de filles à Pont-Evêque, avec la terrible Melle Fert, dans une classe à trois divisions. J'en suivais deux d'un coup, et ma foi, au vu des bulletins de notes que nous avons retrouvés chez ma mère, je réussissais plutôt bien. Une histoire drôle me fait encore sourire : un jour la maîtresse nous avait dit que Monsieur l'Inspecteur devait venir dans la classe. En conséquence, il fallait que l'on soit propres et bien habillés ! Je ne sais pourquoi, Léonie avait voulu que j'endosse une veste en laine à elle (on disait un paletot) qui, bien sûr, était trop grande pour moi. Ce paletot était neuf et tout raide. Quand ma maîtresse m'a vue ainsi affublée, elle me l'a fait aussitôt enlever. Je ne sais pas si Léonie a été déçue quand je lui ai raconté ce qui s'était passé.

Je dormais dans la même chambre qu'elle. Le soir, elle parlait longtemps dans le noir, et me racontait les potins de Pont-Evêque. Elle connaissait bien sûr tout le monde. Le samedi, elle attendait les fermières qui allaient avec leurs voitures à cheval, vendre leurs produits au marché de Vienne. Elle discutait en

patois avec elles, et leur achetait du beurre, en vrac, ou formé dans des moules en bois sculpté, des fromages, des œufs.



Léonie avec Jean-Yves Laffont et sa poule ,au Pas des Lanciers, 1952

J'ai passé là une période agréable de convalescence. Il y avait notre cousine Josette, ses parents Clément et Augustine Magnat. J'étais souvent chez eux : les maisons sont voisines. Clément avait une patience infinie avec nous : il nous emmenait à la pêche aux écrevisses, jouait aux osselets, organisait des pique-niques « sous les abricotiers », et nous emmenait en promenade dans sa petite 5CV Peugeot.

Il y avait aussi, bien sûr, Auguste, Fernande son épouse, et leurs enfants. Avec eux, les rapports étaient un peu plus compliqués. Cependant, Gil, Josette, Georgette (Pépée), Raymond et moi nous nous entendions bien. Nous avons fait ensemble pas mal de bêtises, et Raymond, avant sa mort (2005), riait encore en les évoquant. Nous construisions des cabanes ; avec les enfants des gendarmes, nous organisions des tombolas, nous savions creuser les grosses citrouilles, puis mettre à l'intérieur une bougie qui éclairait les trous des yeux et de la bouche : Halloween n'a rien inventé !

Un soir de juillet, avant la mort de Joseph, tous en bande, nous chantions à travers le village :

*...Passons par la fenêtre
Cassons tous les carreaux
Faisons courir les maîtres
A grands coups de sabot
Les cahiers au feu
Et les maîtres au milieu
Bon bon bon, demain c'est les vacances,
Bon, bon bon, demain nous danserons...*

Le lendemain, un des instituteurs est venu se plaindre à M. le Maire : ses petits-enfants manquaient de respect !! On n'avait vraiment pas le sens de l'humour, l'Ecole, c'était sérieux.

Je m'aperçois qu'en parlant de Léonie, je me suis laissée entraîner à parler aussi de nos vacances de ces lointaines années. Elle nous disait parfois que nous étions insupportables, mais il est clair qu'il n'en était rien, qu'elle pardonnait tout, et nous aimions être chez elle.

J'ai passé beaucoup de temps à Pont-Evêque, Gilbert s'y plaisait moins. Son pays à lui, c'était Labégude. Il y avait séjourné plusieurs mois, et il y allait à l'école. Il s'était fait beaucoup d'amis, dont certains y habitent encore. Il faut dire que Labégude a beaucoup plus de charme que Pont-Evêque ; si le village n'a aussi qu'une grande rue, il y avait à l'époque une grande et belle place ombragée, aujourd'hui c'est hélas un parking ; il y avait les petits hameaux sur les collines, et surtout l'Ardèche. Les enfants passaient de bons moments au bord de l'eau, à pêcher ou à se baigner. Même enfants, nous sentions que la mentalité n'était pas la même. A Labégude on est en Vivarais, c'est déjà un peu le midi : ciel clair, parler chantant, coloré, gens souriants et aimables. Par contre, il faut bien dire qu'à Pont-Evêque on est en plein Dauphiné, et que le caractère est beaucoup plus renfermé, peu affable. Stendhal le dit, et ma mère citait souvent ce dicton :

*Fin, rusé, matois,
Comme un Dauphinois*

Elle disait aussi que si on lançait un Dauphinois au plafond, il y restait accroché, tant ses mains d'avare sont crochues.

Pourtant, j'aimais ce village, c'est à dire que j'adorais être chez ma grand-mère Léonie. J'allais faire « les commissions » avec elle : à l'épicerie de la mère Jars, où l'on achetait au détail des pâtes ou du riz emballés dans du gros papier de boucher, à l'« Eco », épicerie un peu plus raffinée, à la boulangerie, où la

boulangère pesait ses grosses couronnes de pain, et y ajoutait le petit morceau qui manquait pour avoir le bon poids. Et la boucherie, avec le boucher qui retirait de sa glacière (pas de réfrigérateur) les quartiers de viande dans lesquels il coupait sur son étal le beefsteak demandé, le mettait dans un papier sulfurisé, le pesait sur la première balance automatique que nous ayons vue, et l'emballait dans ce gros papier de boucher, qui ressemble à du papier d'emballage. C'étaient là des plaisirs bien modestes, mais il n'y avait rien d'autre, et on ne demandait rien non plus. De temps en temps, le glas sonnait à l'église. « Un mort, disait Grand-mère, c'est une femme [ou un homme] dans le village [ou dans les environs] ». Le glas était différent selon les cas. Rituellement, le jour qui suivait, on entendait Monsieur Lardière le menuisier faire ronfler sa scie : « Il fait le cercueil de M..... », disait Grand-mère. Quand j'ai eu vingt ans, en pleine guerre, elle m'a offert des tasses de café avec un plateau en bois. C'étaient des objets de qualité médiocre, vu les circonstances, mais je garde précieusement ces tasses. Elle m'avait donné aussi des assiettes à dessert très anciennes, en porcelaine fine. Je les ai données à Sylvie.

J'avais un lien très fort avec ma grand-mère Léonie. Quand elle est morte, j'étais mariée, nous habitons Strasbourg, Sylvie et Anne étaient nées. Sa mort m'a causé beaucoup de chagrin. L'été où Anne est née (1952), nous sommes restés avec elle, quelque temps, chez mes parents à Pas Des Lanciers. Sylvie avait à peine un an ; Anne, prématurée, était à Strasbourg dans sa couveuse. Léonie avait tricoté pour elle un petit gilet en laine blanche, que j'ai gardé longtemps. Ce sont les derniers mois où je l'ai vue, puisqu'elle est morte en novembre 1952. Pendant ces vacances nous étions en souci à cause de la santé de Anne, et je me souviens qu'elle m'avait dit : « Nane, je ne la connaîtrai jamais. » Ce qui était un pressentiment, elle ne l'a jamais vue. Elle a eu cependant le grand bonheur de connaître Jean-Yves et Sylvie.

Léonie est morte le 13 novembre 1952, et est enterrée à Pont-Evêque.

Les enfants Veyet

Les deux aînés étaient du premier mariage de Joseph, resté veuf.

L'aîné, Claude, dit Claudius (1891-1952), était, me racontait ma mère qui aimait beaucoup ce frère aîné, un garçon d'une intelligence brillante, mais de caractère fantasque. Elle évoquait un fait qui avait frappé tout le monde : Claudius faisait l'école buissonnière quand ses parents n'étaient pas à la maison ; il se cachait derrière les machines agricoles, n'obéissait pas aux ordres de la « Tatan », et ne réapparaissait que quand l'école était finie. Aussi, l'année du Certificat, le directeur de l'école a refusé de le présenter à l'examen. Claudius s'est présenté en candidat libre (ce qui devait être exceptionnel) et a été reçu le premier du canton.

Il avait fréquenté ensuite « l'Ecole Pratique », école technique créée par les industriels drapiers de Vienne : l'industrie de la laine était alors l'industrie la plus importante de la ville. Cette école avait été créée afin de former des jeunes capables de travailler dans cette branche. D'après sa sœur Jeanne, qu'il appelait sa petite sœur, je sais que juste avant 1914 il habitait Lyon. Il avait épousé une jeune fille charmante, d'un bon milieu, Pauline. Ils avaient un fils, Robert. En 1914, Claudius est parti à la guerre. Sa femme et son fils sont morts ensemble de la grippe espagnole, qui, vous le savez, a fait mourir des millions de personnes, autant sans doute que la guerre. On racontait dans la famille que ses supérieurs lui ayant refusé une permission pour aller aux obsèques, il était parti quand même.

Quelques années plus tard, en occupation en Allemagne, il avait rencontré Kathrine, qui devint sa seconde épouse. Ils habitèrent un temps Strasbourg. Puis avec leurs enfants Paulette et Robert, ils vinrent habiter à Pont-Evêque dans la maison familiale des Veyet. Dire que Kathrine fut bien accueillie par la famille, si peu de temps après la guerre, ce serait excessif. La pauvre a dû avaler bien des couleuvres, on ne lui faisait pas de cadeau. Sauf une tante, la belle-sœur de Joseph, épouse de Claude Veyet, qu'on appelait la tante Phiphi, et dont pourtant le fils unique était mort à la guerre : son bateau avait été torpillé en Méditerranée. Pendant quelque temps, Claudius travailla avec son père. Mais leurs caractères étaient trop différents pour qu'ils puissent s'entendre. Claudius et sa famille s'installèrent à Vienne, dans la sinistre vallée industrielle de la Gère. Ils partirent ensuite à Bandol, puis à Toulon. C'est là qu'ils eurent le malheur de voir Paulette contracter la tuberculose pulmonaire, dont elle mourut

à 18 ans. Claudius avait liquidé une entreprise de cars qu'il avait montée à Toulon, où la famine sévissait, pour s'installer dans le Limousin, où, espérait-il, Paulette guérirait. Les traitements de l'époque étaient restés vains. La mort de Paulette nous plongea tous dans le chagrin. C'était au pire moment de la guerre, en 1943.

Claudius, Kathrine et Robert quittèrent Ladignac Le Long (Haute Vienne), où leur fille est enterrée, pour s'installer à Sainte Reine de Bretagne chez la sœur de Claudius, Joséphine Perraud. Claudius mourut en 1952 et est enterré à Ladignac. Kathrine et Robert restèrent en Bretagne. Robert apprit la mécanique dans l'entreprise Perraud. Il habite avec sa famille à Saint Nazaire. Kathrine repose auprès des siens en Limousin.

Claudius était un homme assez grand. Un accident avait endommagé un de ses yeux, ce qui lui donnait un air rébarbatif, faussement, car je me souviens qu'il nous aimait bien, nous les enfants. Quand il se rendait à Mayence dans sa belle-famille, il nous rapportait des cadeaux : de jolies petites tasses à Gil et à moi ; je conserve la mienne. Et à Josette et à moi, de belles poupées, aux têtes en porcelaine fragile, qu'il fallait souvent remplacer ! A la fin de la guerre en 1918 il avait rapporté d'Allemagne à sa « petite sœur » Jeanne deux petits flacons en porcelaine, joliment décorés, que je garde précieusement.

Claudius avait des idées politiques avancées. Il admirait le régime de l'URSS. Il y avait chez eux quantité de journaux et de revues politiques. Kathrine partageait ses idées, elle dont les frères avaient été arrêtés à Mayence, et envoyés en camp de travail – on ne parlait pas encore de camp de concentration – pour leurs opinions communistes, et cela dès 1930-31.

Nous aimions beaucoup « Tante Kath », elle était gaie, bonne, nature. Elle confectionnait de bons gâteaux ; elle s'emportait souvent contre sa fille qui n'avait pas d'appétit. Paulette semblait fragile ; elle était grande, très maigre, jolie, intelligente. J'ai conservé longtemps des lettres qu'elle m'écrivait d'un sanatorium des environs de Toulon, où elle était hospitalisée. Robert était un garçon placide et tranquille. Il y a plus de dix ans que nous n'avons pas eu de ses nouvelles ; il habitait Saint Nazaire.

Devenues veuves, Nini et Kathrine sont venues plusieurs fois chez nous, à Toulon ou à Grenoble. Jean-Yves, Sylvie et Anne se souviennent bien de leurs deux grand'tantes de « Bretagne », de Tante Kath, surtout, la « tante Panthère », ainsi que la nommaient à cause de son accent allemand, nos cousins de Bretagne.

Joséphine Veyet (1893-1972), dite Nini, fille de Joseph et de sa première épouse, était une femme douce, gentille, dévouée à ses enfants, petits-enfants, et à bien d'autres encore, qui profitaient de sa bonté.



En 1952, Tante Kath avec Sylvie, devant la gare de Strasbourg

Orpheline de mère toute petite, elle a été élevée à Pont-Evêque avec son frère, ses deux demi-sœurs et son demi-frère. En fait, elle a passé une grande partie de son enfance et de son adolescence à Beaucaire. La sœur de sa mère, sa tante, la gardait très souvent chez elle, mais pas son frère Claudius, je ne sais pourquoi. Cette tante lui a légué à sa mort sa maison et son commerce de Beaucaire, un petit « mas » dans les environs, et de très beaux bijoux ; lors d'un séjour à Grenoble, elle m'en a offert quelques uns.

C'est à Beaucaire, à la fin de la guerre de 14-18, qu'elle a fait la connaissance de Jean Perraud, encore mobilisé. Il était originaire de Sainte Reine de Bretagne (Loire Atlantique). Après leur mariage, ils habitèrent d'abord la région de Vienne, puis partirent avec leurs trois enfants aînés s'installer dans le village de Jean ; là naquirent leurs quatre autres enfants.

Très actif, Jean avait fondé une société de cars, cars Perraud, services réguliers et aussi ce qui était nouveau à l'époque, organisation de voyages. Malheureusement à sa mort en 1951, les enfants dilapidèrent la succession et l'affaire sombra. Nini vécut alors jusqu'à sa mort dans une petite maison sauvée du désastre financier à Saint Nazaire. J'ai passé chez eux à Sainte Reine en 48 un été de merveilleuses vacances. Je découvrais la Bretagne ; je découvrais aussi chez mon oncle Jean une personnalité remarquable. Il était accueillant ; il aimait la compagnie des jeunes. J'ai beaucoup discuté avec lui sur toutes sortes de sujets, l'affaire Sez nec, par exemple, et il appréciait. Je revois l'immense table

de la salle à manger : combien étions-nous, 12, 14 ? Pendant quelques semaines, ma cousine Georgette Veyet séjourna aussi à Sainte Reine. Jean nous voulait à table à côté de lui pour discuter. Généreux, il nous a emmenées faire de beaux voyages, dans sa luxueuse Delage au Mont Saint Michel, à Sainte Anne d'Auray, à Lisieux. En route, il nous racontait l'histoire de sa chère Bretagne. Nous déjeunions dans les meilleurs restaurants, nous descendions dans les meilleurs hôtels.

Jean était le maire de sa commune. Souvent, il allait rendre visite à ses administrés ; il nous emmenait avec lui chez les paysans, où il fallait boire un verre de cidre – atroce – mais c'était la tradition. Après la mort de Jean, je suis allée plusieurs fois à Saint Nazaire chez la Tante Nini. Elle avait eu le malheur de perdre sa fille aînée Jeannette, qui laissait quatre orphelins. Son fils aîné Jean mourut peu après, avant elle, puis ensuite Pierre, peu après. Malheureusement, il y a longtemps que nous n'avons plus de nouvelles de nos cousins de Bretagne.

Pour les enfants du deuxième mariage de mon grand-père Joseph et de Léonie, je commencerai par Louise Augustine, que l'on a toujours appelée Augustine. Pourtant, elle préférait son vrai prénom, et les dernières années de sa vie, elle a fini par l'imposer à certaines personnes.

Née à Pont-Evêque en 1901, elle y a passé pratiquement toute sa vie. Elle a fréquenté l'école publique, laïque, jusqu'au Certificat, et selon la volonté du père de famille, elle est restée à la maison, s'occupant de travaux manuels en attendant le mariage..... Décidément, il est surprenant de voir comment Joseph, qui avait des idées « avancées », n'ait pas envisagé de faire faire des études à ses filles. Augustine s'est mariée très jeune avec Clément Magnat, fils d'une famille très proche, à la fois par le métier - ses parents avaient un commerce de chapeaux sur les marchés – et par les idées socialistes, celles de l'époque. Clément et Augustine ont eu une fille, Josette, épouse de Charles Déodat, qui vit à Lyon, c'est Marraine Josette, pour vous les enfants. Elle est née deux jours après Gilbert, en février 1926. Elle a partagé une partie de notre enfance. Que de souvenirs communs ! Toujours très proches, nous nous voyons souvent.

Le père de Josette, Clément Magnat, passait des heures avec nous. C'était un homme plein de talent : il était musicien à la fanfare de Pont-Evêque ; il dessinait avec un crayon très sûr. Josette conserve deux tableaux à l'encre de Chine, en gris et noir, très réussis. Clément, comme beaucoup de jeunes de son temps, avait suivi les cours de l'«Ecole Pratique» ; il était dessinateur en draperie, et il travaillait à Vienne. Quand survint la grande crise de 1929, beaucoup d'usines fermèrent, et il perdit son emploi. Avec son épouse Augustine, ils montèrent un commerce de beurres et fromages, qu'ils vendaient sur les marchés, où ils retrouvaient les parents et l'oncle de Clément, les Barbier : beaucoup de « forains » dans la famille ! Malheureusement, Clément mourut jeune. A la guerre de 14 il avait été gazé, et ses poumons avaient été atteints. Il contracta une tuberculose, dont il mourut à 43 ans. Augustine, restée

seule avec sa fille Josette, passa des années difficiles. Elle vendait les fruits du verger qu'elle avait hérité de son père ; elle percevait les loyers de sa maison, mais c'était bien peu de chose. Les loyers de ces vieilles maisons étaient d'un rendement très faible. Josette fit une formation de secrétaire et commença à travailler très jeune à Vienne. Elle habita avec sa mère jusqu'à son mariage avec Charles Déodati. Elle vécut alors au Maroc, jusqu'à son installation à Lyon au moment de sa retraite.

Augustine avait dû recueillir dans un petit logement sa mère Léonie, forcée de quitter sa propre maison. Dans le petit appartement d'à côté, vivait seul, depuis que sa femme Tante Phiphi était morte, le frère de Joseph, Claude, beau-frère de Léonie. Son loyer était dérisoire.

Vers la fin des années de guerre, mon père Paul, voyant d'une part la solitude de son frère aîné Charles, resté veuf depuis 1942, avec son fils Jacques encore tout enfant, et d'autre part la vie mélancolique d'Augustine, prit la décision de les faire se rencontrer, et cela se termina par un mariage, qui fut réussi. Ils partageaient leur vie entre Pont-Evêque et Le Teil.

Augustine était bonne et douce ; vous, les enfants, vous l'appeliez Tantine. Elle s'occupait très bien de Jacques, dont la santé exigeait des soins. Elle sut très bien comprendre Charles qui, de son côté, lui était reconnaissant de ce qu'elle faisait pour lui et pour son fils. Ils moururent de façon rapprochée, et reposent à Pont-Evêque.

Le plus jeune des enfants de Léonie, Auguste-Louis, était né et était allé à l'école primaire à Pont-Evêque. Je ne sais pas s'il a fréquenté l'école pratique de Vienne. Je sais qu'il était mécanicien. J'ai une petite photo prise pendant son service militaire en 1922 : il était mécanicien dans l'Armée de l'Air.

Après l'incendie de la maison Veyet, et la mort de Joseph, je ne sais pas où il a travaillé. C'est plus tard qu'il est revenu à Pont-Evêque avec son épouse Fernande et ses deux enfants Georgette et Raymond. Il a transformé la maison familiale dont il avait hérité, en l'agrandissant. Pour cela, il a dû, au désespoir de sa mère Léonie, abattre deux des beaux platanes de la cour. Il n'en restait plus qu'un (« ma platane », disait-elle). Grand-mère Léonie avait théoriquement la jouissance de son logement dans la maison jusqu'à sa mort. Mais, quand Auguste vendit sa maison, Grand-mère fut forcée de quitter ces lieux qu'elle avait habités toute sa vie ; le nouveau propriétaire exigeait son appartement. Ce fut un désespoir qui toucha toute la famille. Par chance, Augustine lui offrit un petit logement au premier étage de sa maison. Mais elle voyait sans cesse « sa » maison, habitée par d'autres. Bien des années plus tard, Auguste travailla chez son fils Raymond, qui avait une usine de peinture sur soie, à Caluire près de Lyon. Auguste et Fernande sont enterrés au cimetière de Vienne. Georgette, leur fille, devenue veuve, vit maintenant en Savoie, elle a deux enfants et deux petits-fils. Quant à Raymond, le plus jeune des cinq petits-enfants de Léonie, il

est décédé en 2005. Il avait trois enfants, et onze petits-enfants. Monique, sa veuve, réside à Lyon.

L'aînée des enfants de Léonie, ma mère, Jeanne-Marie

Elle est née à Pont-Evêque en mars 1900. En fait, Léonie m'avait dit une fois qu'elle avait eu un premier enfant, mort à la naissance. Avec son mari, elle était partie à l'aube dans la voiture à cheval. Elle ne se sentait pas bien ; le bébé vint au monde pendant le trajet et mourut aussitôt.

Comme ses frères et sœurs, Jeanne alla à l'école à Pont-Evêque, école fondée sur les instances de son père, et dont sa sœur Joséphine avait été la première inscrite.



Ecole de filles de Pont-Evêque, vers 1910. Jeanne Veyet est la 5^{ème} à partir de la gauche, dans la rangée du haut

Elle nous parlait souvent de sa scolarité. Elle avait gardé des photos de classe, de 1908, 1909, 1910 : je les ai conservées. Les classes étaient nombreuses ; les maîtresses portaient de jupes longues et de hauts chignons.

Tout ce petit monde a l'air bien sévère... De fait, les maîtresses étaient rigoureuses et ne laissaient rien passer. Il fallait montrer qu'on avait les mains propres, et quelques fois aussi les pieds. Dans la «classe enfantine», une aide passait un chiffon mouillé, le même, sur le visage de tous les enfants : on voit l'hygiène ! Les punitions étaient fréquentes : privations de récréation, retenues en fin de matinée ou le soir, lignes à copier, conjugaisons... Bien entendu, les classes avaient lieu du lundi 8h au samedi 16h, sauf le jeudi. Les enfants, garçons et filles, qui habitaient loin, arrivaient le matin avec leur « gamelle » pour leur repas de midi, et cela ne choquait personne, c'était la règle.

Jeanne parlait surtout de la maîtresse qu'elle avait dû subir pendant deux ou trois ans : les classes à trois divisions étant fréquentes. Cette institutrice s'appelait Mademoiselle Venise Pellat-Finet. Jeanne et ses sœurs en parlaient comme d'un phénomène, à la fois monstre, sorcière, brutale, sans la moindre sensibilité à l'égard de ses élèves, dont elle raillait les défauts et les fautes. C'est pour cela que notre mère a voulu nous mettre, Gil et moi, pour autant que cela était possible, dans les classes élémentaires des lycées : elle pensait ainsi nous éviter ces désagréments. J'ai commencé en 10^{ème} au lycée de filles Edgar Quinet à Lyon, et j'ai terminé les classes primaires en 7^{ème} au lycée Ampère. Entre ces classes, nos parents habitaient en banlieue lyonnaise, et les transports jusqu'au lycée étaient impossibles : c'est pourquoi je suis allée quand même à l'école publique. Gilbert, lui, a pu aller en 9^{ème} au lycée Ampère, puis en 8^{ème} et 7^{ème} au lycée Champollion à Grenoble. Tels étaient les détestables souvenirs de l'école de filles de Pont-Evêque.

Que d'anecdotes avons-nous entendues sur cette institutrice ! Elle a été je crois la première institutrice de l'école primaire de filles à Pont-Evêque.

Joseph n'était pas encore le maire, mais il avait ses entrées auprès de l'Administration. En ces temps-là, ceux qui faisaient de la politique avaient voix au chapitre pour la nomination des instituteurs. C'est ainsi que Mademoiselle Pellat-Finet, anticléricale et socialiste de bon teint, fut nommée à Pont-Evêque. Elle venait souvent voir Joseph à la maison pour des questions de travail, ce qui terrorisait les filles : elles se cachaient quand la maîtresse était là. Comme ses sœurs, Jeanne a arrêté ses études après le Certificat. J'ai toujours pensé que c'était vraiment dommage, qu'elle aurait pu continuer quelques années encore. Restée à la maison elle s'occupait de travaux ménagers, de lingerie, de broderie.

Pendant la guerre, elle avait alors entre quatorze et dix huit ans, ses parents accueillirent à leur foyer des enfants réfugiés de l'Est de la France, entre autres une petite fille Simone, de Reims, dont la maman était morte, et une petite Lisette de Paris, dont le père était l'importateur pour la France des machines que Joseph vendait. Ces deux enfants gardèrent longtemps des liens avec leur famille d'accueil. Jeanne s'occupait d'elles ; elle leur apprit à lire, à écrire, à faire leurs devoirs. Il y avait aussi une autre fillette, Geneviève, dont les parents cultivateurs habitaient loin du village. Elle restait la semaine à la maison ; son

père venait la chercher le samedi et la ramenait le dimanche soir. Jeanne m'a souvent parlé des heures passées auprès de cette fillette pour lui apprendre à lire. Elle aurait peut-être aimé faire ce travail. D'ailleurs, quand j'ai commencé l'école à six ans, je savais lire et écrire : c'est elle qui me l'avait enseigné. En plus de cela, je savais, et Gil aussi, réciter des fables de La Fontaine : nous les récitions fort bien, en particulier « *Le Chat, la Belette, et le Petit Lapin* ». Nous avons appris quantité de chants : chants patriotiques « *Que notre Alsace est belle* ».... chants des métiers « *Camarade forgeron..* » : ils sont dans notre mémoire à jamais.



1916 ou 1917 : devant la maison de Pont-Evêque, Augustine, Jeanne Veyet, et leur mère Léonie, avec la petite réfugiée de Reims

Entre ses années d'adolescence et son mariage : c'étaient les années de guerre. Peu d'évènements importants : quelques séjours à Beaucaire, chez la tante de sa sœur Joséphine, où elle aimait séjourner. La société de mandolines dont elle faisait partie. Nous conservons son vieil instrument. Des représentations théâtrales à Vienne, théâtre parlé ou opérettes, après quoi il fallait rentrer à pied à Pont-Evêque dans la nuit – 4 km. Beaucoup de liens sociaux avec les gendarmes, et leurs familles en particulier, et avec les voisins.

Jeanne et Paul se sont mariés en 1922. Paul travaillait-il encore à Lyon ou déjà à Vienne ? Comment se sont-ils rencontrés ? On était discret, surtout devant les enfants ; j'avais entendu Paul raconter qu'un jour il était arrivé par hasard sur la place de Pont-Evêque, ce village lui avait plu, et il y avait trouvé sa future épouse. Après leur mariage, ils s'installèrent à Vienne.

Ma mère nous consacrait une grande partie de son temps. Nous avons quitté Vienne quand j'avais à peine six ans, mais je me souviens nettement de certains détails. Il y avait les promenades sur le quai le long du Rhône ; quelquefois nous traversions le pont en bois : entre les planches disjointes je voyais l'eau du fleuve et je n'osais pas avancer. Ma mère nous menait au jardin public, où elle nous montrait le fragment de voie romaine. Et tout près il y avait le manège où j'ai fait tant de tours sur les chevaux de bois. Chez nous, chose rare à l'époque, il y avait le sapin de Noël ; nous chantions « *Mon Beau Sapin* ». J'ai même le souvenir d'une séance de cinéma dans la petite rue qui aboutit à la cathédrale Saint Maurice : était-ce un film muet ? Sans doute.



Paul et Jeanne Laffont à Marseille en 1948

Un évènement avait marqué sa vie. Elle était allée à Paris, c'était la première fois. Le but de ce voyage, c'était le Salon de l'Auto, en 1927 ou 1928. Paul, garagiste et concessionnaire de la marque Donnet-Zedel s'y était rendu pour son travail. Elle nous parlait de ce voyage avec un tel enthousiasme à nous ses enfants et à toute la famille, que, visiblement, elle avait été éblouie par ce qu'elle avait vu. Que de fois nous avait-elle raconté la soirée au célèbre cabaret « Le Chat Noir », à Montmartre, les chansonniers qui l'avaient tant amusée, puis la découverte de la Tour Eiffel, et des beaux magasins sur les Champs Elysées. Elle avait acheté un petit coffret en verroterie que je conserve. Elle m'avait rapporté un livre illustré en couleurs : je le revois encore, et je me souviens avec quel plaisir je l'avais lu.



*Mariage de Gilbert et Marcelle en 1949
A gauche : Paul Laffont et Jeanne Bard, à droite, André Bard et Jeanne Laffont*



1964 : le 70^{ème} anniversaire de Paul Laffont

Des photos de cette époque montrent une jeune femme élégante, souriante, les cheveux courts bien coiffés, elle était visiblement à la mode de ces années-là (très « modern-style »).

Je suis persuadée qu'elle a toujours regretté cette période de sa vie à Vienne. Il est vrai que les années suivantes à Villeurbanne et à Lyon, jusqu'à notre installation à Grenoble, n'ont pas toujours été faciles en comparaison de ce qu'elle avait vécu jusque là. Ce furent les difficiles années de « la crise ».

Un peu réservée quand elle ne connaissait pas bien les personnes qui l'entouraient, elle devenait vite parleuse, et elle aimait la société. Tant que son mari vivait, elle a vécu un peu dans son ombre, même s'il lui arrivait parfois de prendre certaines décisions importantes. Devenue veuve, et revenue à Grenoble, elle s'est très vite affirmée beaucoup plus indépendante. Elle fréquentait le Club du 3^{ème} âge du quartier des Eaux Claires, elle aimait les activités et les voyages qui y étaient organisés, et elle y était très estimée. Le dimanche et le mercredi, elle se rendait chez Gil et Marcelle rue Léon Jouhaux. Elle y retrouvait son petit-fils Philippe, encore tout enfant. Régulièrement, elle se retrouvait avec Madame Bard, « Marraine Bard », avec laquelle elle s'entendait bien. Ensemble, elle préparaient les repas ; l'après-midi, elles avaient souvent la visite de Tante Marthe (belle-sœur de Madame Bard) et d'une amie, appelée Lili-Belle. Le dimanche, Gil et Marcelle, souvent, emmenaient les mamies faire une promenade en voiture ; elles étaient heureuses et bavardaient sans cesse : « 45 tours » disait Gil, en faisant allusion aux premiers disques en vinyle. Le soir Gil la ramenait chez elle. Nous avons pu l'installer au 10^{ème} étage, 13 rue Charles Péguy, dans l'ancien appartement de nos vieux amis, M. et Mme Cottignies ; ainsi, elle était proche de nous tout en ayant son indépendance. Elle préparait les repas de la famille avec beaucoup de soin. L'après-midi, elle sortait, allait au Club, ou faire un petit tour en ville. Le soir après le dîner, elle remontait chez elle regarder la télévision : il n'y en avait pas chez nous à l'époque. Assez vite, Sylvie et Anne s'installèrent au 10^{ème} auprès d'elle, avant de partir, l'une pour Mulhouse, l'autre pour Dijon.

Ma mère s'est très bien entendue avec son gendre Adolphe, lui l'aimait beaucoup : c'est lui qui avait décidé qu'il n'était pas question de la laisser manger seule chez elle, alors que la table était assez grande ici pour tous : « Quand il y a de la soupe pour cinq, il y en a pour six ». Souvent, il lui jouait au piano de vieilles chansons qu'elle aimait, et elle était contente.

Bien que vivant avec nous, elle ne s'est jamais mêlée des affaires du ménage, ou de l'éducation des enfants : sa discrétion était parfaite.

Je me souviens avec émotion des dernières semaines de sa vie. Elle avait été opérée d'un cancer en 1972 ; son état se détériora brusquement quatre ans plus tard. Nous l'avions installée chez nous, dans la petite chambre. Madame Grégori et une garde-malade venaient veiller sur elle pendant mes heures de travail. On

préparait Noël. Trop malade pour sortir acheter ses cadeaux pour la famille, elle m'avait chargée de m'en occuper. Elle rêvait d'acheter un landau pour Jean-Yves et Véronique Laffont, qui venaient de nous annoncer une future naissance : ce serait François. Elle écoutait avec plaisir les répétitions des chants de Noël. Le 24 au soir, elle n'a fait qu'une brève apparition durant la veillée, puis elle m'a demandé de la remettre dans son lit, en laissant les portes ouvertes pour nous entendre. Le 25 à midi, je l'ai levée juste avant le repas. Voyant la table de fête, elle a dit : « Que c'est joli ! Il faut chanter *Mon beau sapin* ! » La gorge serrée, on a chanté pour elle. Elle a regagné sa chambre. J'ai toujours pensé qu'elle avait lutté jusqu'à Noël pour être avec toute sa famille, puis qu'elle s'est laissée mourir ensuite. Le 19 janvier 1978 à 22 heures, il a fallu la transporter d'urgence à l'hôpital. Gil et moi, nous avons dû la laisser aux Urgences. Un samedi de janvier, il y avait foule : accidents de ski, de la route, drogués ; les infirmières nous ont ordonné de partir. Nous lui avons dit au revoir, en lui demandant si elle nous entendait : il nous avait semblé qu'elle avait eu un imperceptible mouvement de compréhension. Elle est morte à l'aube du 20 janvier. Si j'avais su que son séjour à l'hôpital soit si bref, je l'aurais gardée à la maison : c'était une promesse que je m'étais faite, qu'elle termine sa vie auprès de nous.

Je souhaite de tout mon cœur que Jean-Yves, Sylvie, Anne, Marc et Philippe se souviennent avec affection de leur grand-mère. Elle les aimait beaucoup, elle me parlait d'eux avec tendresse, et ne voyait que leurs qualités. Elle me disait, en parlant de Marc et Philippe encore enfants : « Ils ne sont pas des anges, bien sûr, mais ils sont si gentils et si affectueux ! ». Elle les comparait avec les petits-enfants de personnes de sa connaissance, et les trouvait infiniment mieux. Au fond, elle a été plus indulgente avec ses petits-enfants, qu'avec ses enfants !

Elle est enterrée à Pont-Evêque, près de tous les siens : ses parents, sa soeur Augustine, son beau-frère Charles Laffont, et son mari Paul.



En 1972, Marc, Anne, Jean-Yves et son chien Urcey, Philippe, Sylvie (de gauche à droite)



Marc Bussière, et Marc Baltzinger, Noël 1998

Noël 1997, Grenoble - De gauche à droite : Anne, Ophélie, Marc Bussière, Hélène, Henri, Sylvie, Renaud, Thierry, Sylvain, Marc Baltzinger avec Hermine devant lui



Été 2006, les trois cousins et leurs conjoints, à Nogent/Marne : Marc et Anne Bussière, Thierry et Sylvie Schwartz, Véronique et Jean-Yves Laffont (de g. à d.)



Vienne

Pour en terminer avec ma famille maternelle, les Veyet et les Vidon, je vous parlerai de Vienne et de Pont-Evêque, qui tiennent une grande place dans notre vie à tous.

« Tout d'un coup, magnifique au tournant, apparaît dans son plein l'antique Vienne assise en autel sur les contreforts du noble Dauphiné »

Frédéric Mistral, « Le poème du Rhône ».



Vienne compte aujourd'hui environ 30000 habitants. Située à 30 Km au sud de Lyon, elle s'étire sur la rive gauche du Rhône, dans une conque formée par cinq collines. Dès avant la période romaine, ce site se manifeste comme une croisée de routes reliant le monde méditerranéen et le monde alpin aux contrées septentrionales.

Aujourd'hui, le département de l'Isère la délimite sur la rive gauche du fleuve ; mais jadis la ville s'étendait sur les deux rives. Elle englobait le territoire de Saint Romain en Gal, Sainte Colombe, situés aujourd'hui dans le département du Rhône, rive droite.

La ville a toujours vécu une relation très étroite avec le fleuve. Son nom viendrait d'un mot celte, qui signifie zone de marais ou zone inondable. Les divagations du Rhône, ses bras multiples, ont sans doute favorisé le passage à

gué avant la construction de digues, qui permirent la construction d'un pont. Le site a été habité dès le IV^{ème} millénaire avant J.C. Pour l'âge du Bronze (entre 2003 et 750 avant J.C.), des trouvailles de haches, faucilles, poignards.... laissent supposer que non seulement ces lieux étaient habités, mais que la traversée du fleuve était possible.

Devenue capitale des Allobroges, Vienne se développa à la période romaine. Elle devint une très belle ville : « ornatissima, valentissima (très puissante), pulchra (belle) » ; Son nom officiel était alors : « Colonia Iulia Augusta Florentia Viennensium » ; *fiorentia* témoigne de sa prospérité.



Vienne, temple d'Auguste et de Livie

La ville se couvrit de monuments grandioses : temples dédiés aux divers dieux, déesses et empereurs, vaste forum, théâtre, odéon, cirque, villas ; de plus, les Romains installèrent des systèmes de canalisation d'eau très efficaces : d'où les thermes, fontaines, bassins, qui ornèrent la ville. Plusieurs empereurs lui accordèrent leur faveur : Claude, qui y séjourna, Auguste, Tibère, Caligula, Germanicus...

A son apogée, au premier siècle après J.C., ses habitants libres deviennent citoyens romains, bénéficiant des mêmes droits que ceux de Rome. Des Viennois vivent à Rome dans l'entourage de l'empereur, par exemple le sénateur Décimus Valerius Asiaticus. La ville très peuplée connaît une économie florissante. De grandes familles se font construire de somptueuses villas. L'artisanat est très actif : le site de Saint Romain en Gal en témoigne : ateliers pour le travail de la laine, bassins pour la teinture des étoffes, bassins pour la pisciculture, et sans doute ateliers de fonderie pour les tuyaux d'eau en plomb qui mentionnent le nom de Vienne. Des fouilles ont mis à jour quantités de mosaïques, statues, poteries, monnaies,.... Les musées de Vienne et de Saint Romain en conservent un très grand nombre. Vienne était alors une des villes les plus importantes de la Gaule Transalpine (future Narbonnaise).



Vienne, cathédrale Saint Maurice

Mais en 44 avant J.C. la fondation de Lyon suscite entre les deux villes une rivalité qui va perdurer pendant des siècles. Finalement, Vienne fut supplantée par Lyon, mieux situé au confluent Rhône-Saône.

Dès le milieu du deuxième siècle après J.C., le christianisme gagne la ville. S'en suivirent des persécutions et des martyres. Au même moment, la prospérité de la ville commence à décliner. Des quartiers sont abandonnés, le nombre des habitants décroît. Cependant elle devient capitale d'une nouvelle province : la Viennoise. La communauté chrétienne s'accroît, dirigée par un évêque qui siège à Vienne. Au moment de la Révolution, Vienne perdra sa qualité d'évêché.

De cette époque du haut Moyen Age restent quelques beaux monuments : la Basilique Saint-Pierre est du Ve siècle ; l'église Saint-André Le Bas et son cloître sont de très bons exemples de l'architecture romane (XIIe siècle). De l'époque gothique, reste la cathédrale Saint Maurice, très endommagée au cours des guerres de religion (entre autres par le Baron des Adrets). Au cours des siècles, colonnes, chapiteaux, et autres éléments décoratifs romains, sont réemployés par les architectes aussi bien pour les monuments religieux que pour les bâtiments civils. Et dans les cimetières des environs, il n'était pas rare, il n'y a pas si longtemps, de voir sur les tombes des stèles romaines réutilisées portant encore le nom de ceux auxquels elles avaient été destinées. Il reste aussi le vieux pont sur la Gère avec une seule arche, toujours utilisé pour les piétons.

Au cours des siècles qui suivirent, la ville ne se développa guère. Grenoble était devenue la capitale de la province du Dauphiné, puis préfecture du département de l'Isère. Vienne, éloignée de Grenoble d'environ 90 Km par des routes peu pratiques, vivait dans l'ombre de Lyon, sa puissante rivale. Aujourd'hui encore, il est clair que Vienne a bien plus de rapports avec Lyon qu'avec Grenoble. Il n'y a jamais eu de ligne de chemin de fer pour relier ces deux villes du département de l'Isère, sauf à la fin du XIXe et au début du XXe, un petit train à vapeur qui mettait presque une journée pour faire le voyage, et qui fut remplacé par des cars dans les années 1930.

Au XIXe siècle, l'industrie se développa à Vienne. Une population industrielle, une main d'œuvre expérimentée, permirent le développement de l'industrie textile (à l'époque romaine déjà on travaillait la laine).

Puis s'installèrent des tanneries, des fabriques des chaussures, des constructions métalliques ; depuis longtemps, il y avait des fonderies d'argent, des papeteries. L'eau de la Gère, rivière qui se jette dans le Rhône à Vienne, est utilisée depuis toujours pour toutes ces industries.

La crise économique de 1929 dont je reparlerai plus loin a porté un très grave coup à la ville, qui a mis du temps à se relever. Vienne a toujours accueilli une importante main d'œuvre étrangère. Des travailleurs vinrent en grand nombre d'Italie, d'Espagne ; puis de nombreux Arméniens arrivèrent dans la ville à la fin de la première Guerre Mondiale.

Aujourd'hui la ville a perdu la plupart de ses industries. Comme beaucoup d'autres, elle a dû se diversifier.

C'est une ville animée, qui tire parti des richesses léguées par son passé romain et moyenâgeux.

Elle reste pour nous une ville qui nous est proche ; nous nous y rendons assez souvent.

Pont-Evêque

Après Vienne, voici Pont-Evêque, dont il est si souvent question dans ce récit.

Pont-Evêque est une commune située sur la Route Nationale 502 qui joint Grenoble à Vienne. A quatre kilomètres du centre de Vienne, Pont-Evêque en est devenu une banlieue. C'est un village sans caractère : aucun monument digne d'intérêt. La rue principale est la route le long de laquelle se pressent les maisons.

A la sortie de Pont-Evêque une pente abrupte vers la vallée de la Gère a longtemps rendu la circulation difficile : les relations de Vienne, comme celles de Pont-Evêque, avec Grenoble n'étaient pas aisées. Vers 1900, après bien des difficultés en raison de la raideur de la pente du versant gauche de la Gère où elle s'accroche, on ouvrit la « route neuve » (comme l'appellent les Viennois). Récemment améliorée, cette route permet aux poids lourds d'éviter la traversée de Pont-Evêque.

Quelques notions de l'histoire de Pont-Evêque

Au début du Ve siècle, dans une petite église dédiée à Saint Romain, on vénérât les restes de trois martyrs viennois : Séverin, Exupère, et Félicien ; ces reliques firent ensuite transférées par l'archevêque de Vienne, Barnard, à Romans dans l'église du monastère qu'il fit construire. Jusqu'à sa destruction en 1562 (guerres de religion), Saint Romain était le point d'aboutissement de la procession des Rogations instaurée par saint Mamert, très populaire dans la région.

Un premier moulin à papier fut installé sur la Véga, affluent de la Gère, en 1578. Un autre fonctionnait déjà sur la Gère à Gémens, depuis 1575. Ces papeteries alimentaient les imprimeurs de Vienne, où l'imprimerie s'implanta dès 1478.

Au XIXe siècle apparaît la sidérurgie : en 1819 les fonderies et forges de Pont-Evêque produisaient des plaques de blindage pour navires, rails de chemin de fer, poutrelles... Elles comptaient 500 ouvriers. Mais la concurrence des aciéries lorraines, puis l'absence de moyens de transport directs, causèrent en 1889 la fermeture de ces usines.

C'est seulement le 20 juillet 1867 que Pont-Evêque, détachée de Septème, devint commune.

La création du district de Vienne en 1960 (sept communes) donna une grande impulsion au développement de Pont-Evêque. On assista à un triple bouleversement : industriel, démographique, et équipements collectifs.

Au plan industriel, création de nouvelles entreprises qui viennent s'ajouter aux anciennes telles que les papeteries Sibille ; en 1964, société Calor, puis Cazeneuve (outillages mécanique), Hassler (appareils électroniques de pesage), chaussures Pellet, qui étaient auparavant à Vienne. Il s'en suit un spectaculaire développement démographique : de 1962 à 1975, on passe de 1800 habitants à 5600. On construit de grands ensembles de HLM pour loger de nombreux travailleurs étrangers. Depuis 1960, ce sont surtout des Nord-Africains. En 1962, on comptait 20% d'étrangers. Il a fallu multiplier les équipements collectifs : nouvelle mairie, nouveau bureau de Poste, collège, gymnase.

Il reste encore une vaste surface agricole : blé maïs, colza. En 1980, plus de 100 personnes vivent sur 32 exploitations agricoles.

J'ai beaucoup vu changer Pont-Evêque, vous pouvez l'imaginer.

J'ignore quel était le chiffre de la population quand Joseph Veyet vint s'y installer vers 1890-1900. Il est certain que la commune comportait beaucoup plus de ruraux qu'aujourd'hui, et sans doute moins d'actifs dans l'industrie. Cependant cette population ouvrière était déjà importante.

Quand j'étais enfant, tout le plateau qui se trouve à l'est de Vienne quand on arrive par la route de Grenoble, était une zone déserte : zone de cultures, et même présence d'un champ de courses avec de petites tribunes. Ce champ de courses était utilisé comme aérodrome ; j'y ai assisté à un spectacle aérien avec de tout petits avions bi-plans à hélice : c'était une innovation ! Aujourd'hui, ce plateau est recouvert d'entreprises, d'établissements industriels, et de cités HLM.

La proximité de Vienne, où par manque d'espace constructible le prix des terrains devenait prohibitif, a incité beaucoup de Viennois à s'installer à Pont-Evêque. C'est ainsi que dans les années de l'immédiat après-guerre, notre cousine Josette Déodati et notre cousin Raymond Veyet ont vendu des lots de terrain sur ce qui était jadis, pour nous, « les abricotiers », notre petit royaume.

Du côté de l'Alsace : les Baltzinger et les Sturm

Je voudrais maintenant vous raconter ce que je sais de votre famille paternelle. Naturellement, n'ayant fait sa connaissance qu'au moment de mon mariage, je la connais beaucoup moins bien que les Laffont et les Veyet. Beaucoup de détails m'ont été transmis par ma belle-mère Salomé, mon beau-père Albert, et par votre père, Adolphe.

Les Baltzinger sont originaires de Jepsheim, village de la plaine d'Alsace, proche du Rhin et de l'Ill son affluent. Village important, construit le long de la route D9 qui va de Colmar à Strasbourg, voie parallèle à la Nationale n°83, à quatre voies, grand axe routier Nord-Sud de l'Alsace.

Jepsheim est un gros bourg agricole, dont les fermes typiques sont construites perpendiculairement à la rue principale, la « Grand' Rue ». Autrefois, comme partout, il y avait un très grand nombre d'exploitations agricoles. Aujourd'hui, même si les terres cultivables sont toutes exploitées, il y a beaucoup moins d'agriculteurs que dans le passé. Village jadis essentiellement protestant, qui abritait toutefois des familles juives, car une tradition familiale racontait qu'un membre de la famille Baltzinger avait agrandi sa ferme avec les décombres de la synagogue. De quand datait cette histoire, je l'ignore.

Quelques notions de l'histoire de Jepsheim.

Jepsheim existait déjà du temps des Romains. Situé près du croisement de deux voies romaines qui invitaient ici les Légions et les marchands de passage à s'y arrêter.



Les premiers documents qui mentionnent Jepsheim datent de 861.

Au Moyen Âge, deux familles nobles résidaient ici : la famille de Berckheim et la famille Wetzel de Marsilie. Le village comptait alors deux châteaux, deux moulins et deux églises (Saint Martin et Saint Ulrich).

En 1521 Jepsheim, suivant ses maîtres nobles, accepta la Réforme et devint protestant.

Au cours de son histoire, Jepsheim a connu deux périodes particulièrement sombres, au XVII^e siècle pendant la Guerre de Trente Ans et au cours de la deuxième Guerre Mondiale.

En 1940, le village fut détruit par des tirs d'artillerie allemande. À Libération, du 25 au 30 janvier 1945, la Bataille de Jepsheim dura 5 jours et 4 nuits et laissa un bilan dévastateur. Avec l'aide d'anciens combattants américains, français, allemands et autrichiens, un Mémorial a été érigé à l'emplacement de l'ancien moulin de Jepsheim détruit pendant la bataille.

La Croix du Moulin de Jepsheim : ce Mémorial doit rappeler les durs combats qui ont eu lieu sur le territoire de Jepsheim faisant plus de 900 morts et plus de 2000 blessés (américains, français, allemands, autrichiens) du 25 au 30 janvier 1945.



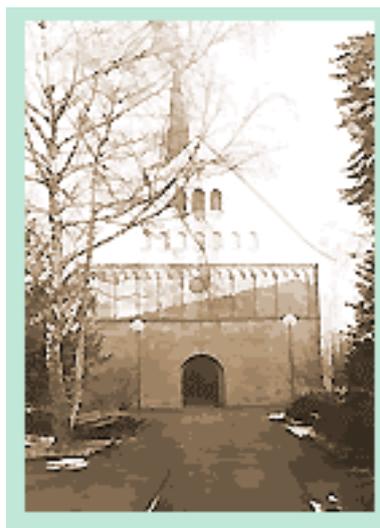
Le monument est une croix, représentée par le vide laissé par trois panneaux de pierre, un pour chaque nationalité de belligérants : France, USA, Allemagne. Ces trois murs en pierre de taille d'Alsace (grès rose) sont disposés en étoile sur un socle circulaire et portent le nom des régiments ayant combattu à Jepsheim.

Le socle circulaire porte l'inscription suivante en trois langues : ILS SONT REUNIS DANS LA MORT, UNISSONS-NOUS DANS LA PAIX.

Eglise Saint Martin de Jepsheim : l'église Saint-Martin de Jepsheim est l'un des plus vieux sanctuaires chrétiens d'Alsace.

Consacrées, il y a plus de mille ans à l'évêque Saint-Martin de Tours, ses fondations laissent reconnaître au moins six périodes de construction différentes

depuis sa création avant 891 jusqu'à la période moderne et la reconstruction des années 1945 à 1957.



Jebsheim a été, pendant l'hiver 44-45, un village martyr. Les violents combats de la « poche de Colmar » (qui ont aussi détruit Ostheim) ne l'ont pas épargné. En particulier, toutes les archives du village ont disparu dans les flammes. Ainsi, nous n'avons pas pu obtenir un acte de naissance de mon beau-père Albert, dont j'avais besoin pour obtenir un certificat de nationalité, que me réclamait l'Education Nationale. Il a fallu « ruser » avec des complicités pour obtenir ce document.

Les Baltzinger sont donc originaires de ce village. Un cousin intéressé par la généalogie est remonté jusqu'au 16^{ème} siècle, grâce, j'imagine, à des registres de mariages et de baptêmes. Mon fils Marc et Christian Emig ont pu aussi nous fournir quelques renseignements, par exemple :

Baltzinger Gervais, Muntzenheim, 1530,
Muntzenheim , 13/4/1567

Baltzinger Georges, Muntzenheim, 23/2/1561,
Muntzenheim, 28/2/1593

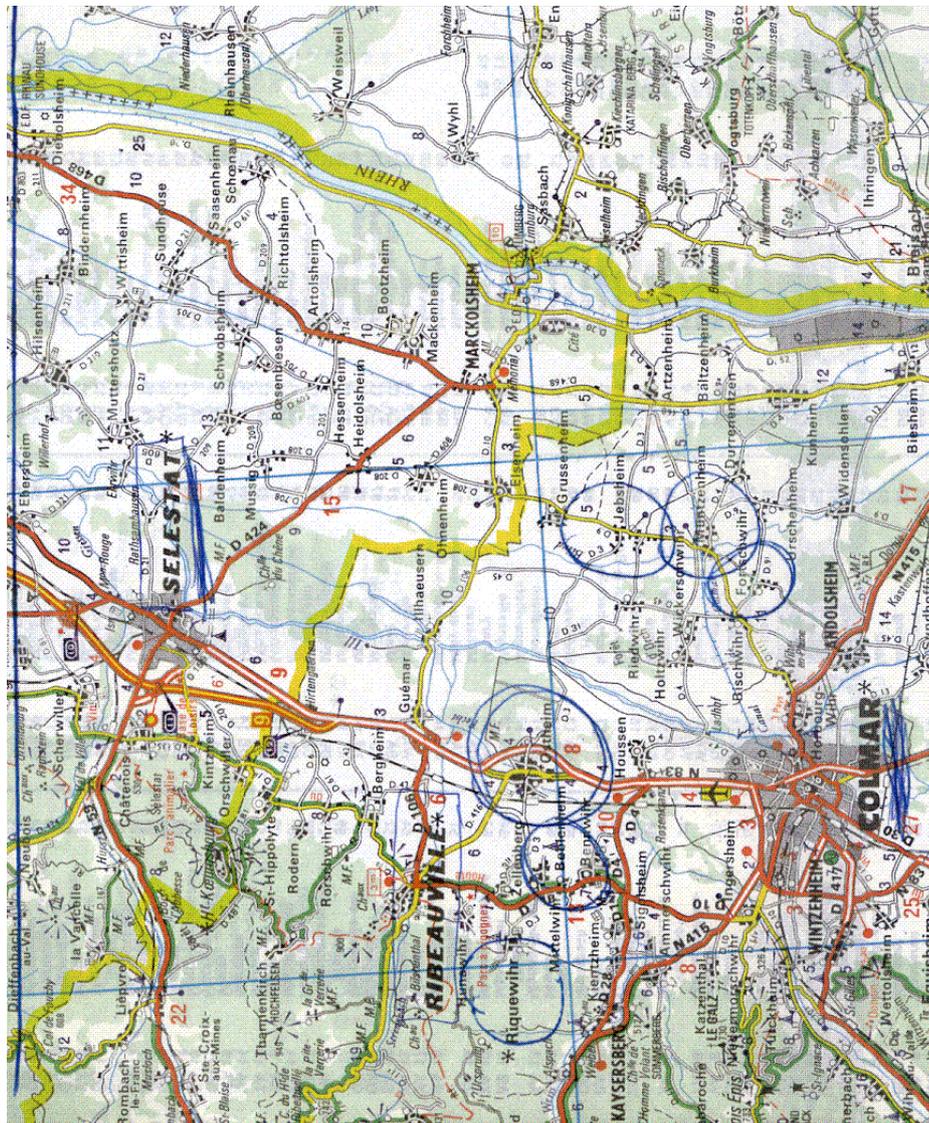
Baltzinger Jean , Muntzenheim, 1/11/1590,
Muntzenheim, 24/10/1632

Baltzinger Anne, Muntzenheim, 21/11/1622,
Mittelwihr 8/7/1698

(Ces deux villages sont à moins de 10 Km de Jebsheim)

Peu, semble-t-il, sont partis au loin; tout au plus, dans les villages des environs, à une dizaine de kilomètres à la ronde, à l'occasion de mariages, souvent arrangés par les familles: on épousait la jeune fille (ou le jeune homme) en attendant d'hériter des terres et d'agrandir son bien.

Mon beau-père Albert est né à Jebnheim le 18 octobre 1891, de Jean-Jacques Baltzinger, cultivateur, et de son épouse née Bentz Marie. La maison natale existe toujours, agrandie et embellie. Elle est actuellement habitée par Colette Oberlin, veuve du fils de Marie Baltzinger, épouse Oberlin ; Marie était la plus jeune des enfants de Jean-Jacques Baltzinger.



Les lieux de l'Alsace

Albert était l'aîné de sept enfants, dont cinq survécurent : Albert, donc, Anna, Charles, Jeanne et Marie. Charles et Marie passèrent leur vie à Jebnheim, certains de leurs enfants y vivent encore, tandis que Jeanne et Albert s'installèrent à Ostheim (où vivent Albert Geyl, fils de Jeanne, et Richard Baltzinger) ; Anna alla vivre à Fortschwih, où habitent ses descendants.

Tous, naturellement, étaient cultivateurs.

Mon beau-père Albert évoquait parfois son enfance. En ce temps-là, les parents étaient sévères, et les enfants devaient aider, jeunes, aux travaux agricoles. Mais tous allaient à l'école, régulièrement. Beaucoup jouaient d'un instrument de musique et faisaient partie de la société de musique du village.

Ces sociétés de musique étaient un creuset social. Elles participaient à toutes les fêtes ; on organisait des rencontres, des concours ; les fanfares récompensées étaient la fierté du village. Beaucoup de fêtes, aussi ; des bals champêtres, des réunions de famille : les photos des mariages présentent un nombre incroyable d'invités ! Baptêmes et confirmations étaient aussi l'objet de grandes réjouissances.

Les dimanches se déroulaient toujours de la même manière : le matin, culte au temple, puis repas familial ; l'après-midi, on le consacrait à la « visite » des familles. Il y avait toujours les gâteaux - faits maison, bien entendu - le café, le vin blanc. Mais, dimanche ou pas, il fallait vers les 17 heures retourner chez soi pour traire les vaches : les vaches ignorent le dimanche ! Combien de fois ai-je assisté à Ostheim, dans les années 50, à ces rencontres dominicales ! J'ai aussi vu, quelques fois, lors de fêtes de mariage par exemple, que les invités retournaient chez eux pour s'occuper des bêtes, et revenaient pour le repas du soir. En moins d'un demi-siècle, ces coutumes ont beaucoup changé.

Albert me racontait souvent un souvenir qui le faisait beaucoup rire. Le dimanche, sa mère, en grande tenue, allait au Temple. Lui, l'aîné, était chargé de veiller sur les petites sœurs et le petit frère. Une fois, pris d'une excellente intention, il décida d'aller avec les petits attendre la maman à la sortie du culte, afin de lui faire une agréable surprise.... Horreur ! Quand la mère, au milieu des villageois endimanchés, vit ses enfants barbouillés et pas changés, elle entra dans une colère noire dont le pauvre Albert fit les frais ! Il se souvenait encore, des années plus tard, de la punition. Bien sûr, à ses yeux, elle était injuste.

Chose étonnante, quand on y réfléchit : Jean-Jacques Baltzinger envoyait chacun de ses enfants, garçons et filles à tour de rôle, faire un séjour de quelques mois, en France (à l' « Intérieur »), dans la région de Montbéliard, chez des amis français, cultivateurs eux aussi. Pensez que nous étions bien avant 1914, que l'Alsace n'est redevenue française qu'en 1918. Albert étant né en 1891, on peut penser qu'il est parti le premier de sa fratrie vers 1902-1903. La dernière à être allée en France, c'était la plus jeune, Marie : elle s'y trouvait en août 1914 à la déclaration de guerre, si bien qu'elle a dû attendre novembre 1918 pour revenir dans sa famille. Pourquoi ces séjours en France ? Le père de famille souhaitait que ses enfants connaissent et pratiquent la langue française. Cette coutume était, semble-t-il, fréquente dans ces années d'entre 1871 et 1914. C'est un bel exemple de fidélité de la part de ces familles paysannes. Ainsi tous les enfants de Jean-Jacques Baltzinger savaient parler le français. Marie, qui est restée quatre ans en France, parlait un français sans accent.

Pourquoi vouloir apprendre le français ? Il faut savoir que les villageois et même les gens des villes parlaient l'alsacien, dialecte germanique ; comme tous les dialectes, c'est une langue essentiellement concrète qui concerne la vie quotidienne : les offices religieux étaient célébrés en allemand, la langue administrative était la langue allemande. Sans doute les Alsaciens considéraient-ils la langue française comme une langue de culture, qui avait été parlée en Alsace, du moins dans les villes, durant plusieurs siècles.

A l'âge de 23 ans, en 1914, Albert a été mobilisé sous l'uniforme « prussien ». Il a terminé la guerre le 11 novembre 1918. Avait-il fait auparavant un service militaire ? Où a-t-il combattu ? Sur quels fronts, pendant les quatre ans de guerre ? J'aurais dû le lui demander. Une photo de lui, sans date, destinée à son frère Charles, prise chez un photographe de Colmar, le montre en uniforme avec des bottes, un uniforme et un sabre. Etait-il dans la cavalerie ? Un mot griffonné en allemand (on n'écrivait pas en dialecte) précise : « Souvenir de ma permission du 2.V au 21.V ».



Jean-Jacques Baltzinger, son épouse Marie, et leurs enfants, de gauche à droite : Jeanne, Albert, Marie, Anna, Charles. Colmar, 1903-1904

En 1939, Albert fut à nouveau mobilisé, sous l'uniforme français, cette fois. Bien sûr, il n'a pas combattu. Mais il a reçu, nous l'avons, sa carte de combattant.

En juin 1919, il épousa à Ostheim Salomé Sturm, née à Ostheim en 1892. Comme le voulaient les habitudes de l'époque, le jeune ménage s'installa dans la maison des parents et avec eux. La chose allait de soi, d'autant plus que Salomé était la seule enfant du couple Sturm, son frère Adolphe étant mort à la guerre en 1917. Albert, tout naturellement, travaillait avec son beau-père, Jacques Sturm.

Les Sturm étaient de modestes cultivateurs, ayant assez peu de terre. Albert, dynamique, énergique, jugea trop petite l'exploitation des ses beaux-parents. C'est ainsi qu'il eut l'audace, et le courage, d'acheter une maison beaucoup plus grande, avec des dépendances. Il put mieux s'équiper et développer l'exploitation. Or, il me l'a souvent raconté, quand il a acheté cette maison, cela s'est fait très vite - en une soirée - il avait fait une bonne affaire ! Un certain Daniel, négociant en bestiaux et en biens, qui connaissait Albert, savait que celui-ci recherchait une maison plus grande. Une famille de Sélestat possédait à Ostheim une maison, avec un atelier de tonnellerie, un étage avec plusieurs chambres, de grands greniers, des étables, des écuries - et un petit café de campagne. Les propriétaires étaient exaspérés parce que la maison était mal tenue, les locataires n'étaient pas soigneux.

Un jour de découragement, ils dirent à Daniel qu'ils avaient envie de vendre ce bien (1924). Aussitôt Daniel alla chercher Albert, ils prirent le train pour Sélestat (12 Km), et l'acte de vente fut signé. Il paraît que, dès le lendemain, les propriétaires regrettaient leur décision, mais c'était trop tard. Cette maison, vous la connaissez. Elle s'appelle toujours Restaurant-Hôtel Baltzinger, bien qu'elle n'appartienne plus à la famille.

Sur les conseils de ses amis, et malgré son épouse, Albert garda le café, qui lui permettait d'écouler son vin, excellent et réputé. Petit à petit, le café devint restaurant : ma belle-mère cuisinait fort bien; ils avaient une clientèle fidèle. Mais le dimanche, le restaurant était fermé, et la journée consacrée à la famille.

Quand j'ai connu cette maison, en 1949, elle portait encore des stigmates de la guerre. Le village avait été détruit en hiver 44-45 ; bien peu de maisons restaient debout. Il y avait eu, tout le long de la Fecht, des combats sanglants, la « poche de Colmar ». La maison n'avait pas été totalement détruite : l'état-major allemand l'occupait – les civils avaient été expédiés à Colmar. Dès qu'une bombe l'endommageait, elle était réparée. Après l'Armistice, les « dommages de guerre » permirent de la remettre en état. Elle a été par la suite agrandie et embellie : Richard, quand il prit la succession de ses parents, a développé l'hôtellerie et a abandonné l'agriculture. Mes beaux-parents, eux, n'ont jamais abandonné la culture, celle des vignes en particulier. Ma belle-mère, l'après-midi, exécutait des travaux agricoles dans les vignes ou les vergers. Mon beau-

père, tous les matins, allait travailler au-dehors ; vers 11 heures, il rentrait, se changeait, et s'occupait dans la salle du restaurant. Il adorait parler avec les clients. Il avait ainsi trouvé un équilibre à son existence.



Un tableau de 1945 montre le village détruit ; le pan de mur resté debout avec son nid de cigognes est devenu le Monument aux Morts



Albert et Salomé eurent trois enfants. Une petite fille, Salomé (comme sa mère et sa grand-mère), naquit en février 1920, et mourut le jour même. Cette enfant aurait pu vivre. Mais, à cette époque, les médecins n'étaient pas formés pour les accouchements difficiles, et les femmes accouchaient à domicile. Ma

belle-mère m'a souvent raconté avec tristesse les péripéties douloureuses de cette naissance : « Le docteur Valles (il me semble me souvenir que c'est ainsi qu'elle le nommait), avec ses gros doigts, il n'a rien su faire ». J'ai vu la tombe de cette petite fille à Ostheim : elle a été supprimée il y a quelques années. Chaque fois que nous allions, Adolphe et moi, sur la tombe des grands-parents, nous allions voir la tombe de la « petite sœur ».

Adolphe naquit le 6 janvier 1922, à Ostheim, et faillit bien subir le sort de sa sœur. Mon beau-père m'a souvent raconté qu'après une naissance difficile, l'enfant ne bougeait pas. Il a fallu du temps avant que le père puisse annoncer dans la maison : « Il vit ! ».

Quant à Richard, né en 1927, il est né à Colmar. Pour plus de sûreté, la future mère avait été transportée à l'hôpital de cette ville, où elle se reposait et où elle était suivie médicalement.

Les deux garçons grandirent donc à Ostheim. Ils fréquentèrent l'école primaire, puis le lycée Bartholdi à Colmar. Pour cela, il fallait prendre le train à la gare du village. Ma belle-mère m'avait souvent dit qu'Adolphe partait de la maison au dernier moment. « Il m'agaçait tellement, disait-elle, que j'attendais qu'il soit parti pour me lever ». Il n'a pourtant, paraît-il, jamais manqué le train pour Colmar. Adolphe était très doué pour les études. Aussi la famille souhaitait qu'il devienne instituteur. A cette époque, le cursus ordinaire était, après l'école primaire, l'école primaire supérieure, puis l'école normale d'instituteurs. Or allant à Colmar pour inscrire son fils, Albert s'est rendu par erreur au Lycée Bartholdi, où Adolphe a été inscrit en 6^{ème}. Il y a fait toute sa scolarité. En 1940, il était en « Math. Elem. » (Terminale S), après avoir suivi une filière Latin-Grec. Mais, en juin 40, les Allemands ont fermé l'université de Strasbourg, obligeant les étudiants à aller étudier en Allemagne... Quant aux professeurs français, qui durent quitter Strasbourg, beaucoup se replièrent sur Clermont-Ferrand et sur Grenoble.

Richard, lui, après le lycée, fit une formation de cuisinier, car il avait été décidé que ce serait lui le successeur de l'hôtel-Restaurant. Il a été élève à l'école hôtelière de Strasbourg. Excellent cuisinier, il a obtenu le brevet de maîtrise l'autorisant à former des apprentis.

Après la mort des parents, je l'ai dit, il cessa l'activité agricole : les bâtiments de ferme furent transformés en habitations. Par ses qualités professionnelles et son énergie, il a su donner un essor à ce petit établissement modeste au départ. Bien secondé par sa femme Annette, il en a fait une maison très connue dans la région : elle porte toujours notre nom.



Ostheim, 1935. A l'arrière, de gauche à droite : Salomé Sturm, Albert Baltzinger, Salomé Baltzinger. Devant, de gauche à droite : 2 employées du restaurant, Richard, un petit voisin, Adolphe

De votre père Adolphe, je vous parlerai plus loin avec davantage de détails.



Ostheim, 1948 : Albert Baltzinger, Richard B., X, Adolphe B.

Albert était un homme énergique et dynamique. De taille moyenne, blond, le teint très clair, les joues roses, il avait des yeux d'un bleu porcelaine, qui, dans les moments de colère, lançaient des flammes. Il était gai, bon, généreux, optimiste. Pendant la guerre, en 44-45, alors qu'on était depuis des mois sans nouvelles d'Adolphe, que toute sa famille le croyait tué, lui n'a jamais désespéré. Il avait acheté pour le retour de son fils un portefeuille en cuir et une ceinture : nous avons gardé des années ces modestes objets en souvenir de cet amour paternel. Il avait le caractère vif, « soupe au lait ». Je l'ai vu une fois lancer rageusement ses chaussures à travers la pièce : il devait aller à un enterrement - et on y allait « en habit », encore à cette époque -, or ses souliers

n'avaient pas été cirés correctement par la personne qui aurait dû s'en occuper. Mais ses colères étaient de courte durée.

Ma belle-mère Salomé était d'une nature plus calme en apparence. Timide, effacée, elle a vécu dans l'ombre de sa mère et son mari. Elle était grande, une peu voûtée, peu parleuse ; elle était très active à la maison, mais elle préférait le travail des vignes : elle me l'a souvent rappelé. Excellente cuisinière, elle a légué ce don à ses fils. Quand je l'ai connue, elle avait 60 ans. Sans que personne n'en sache rien, elle était déjà atteinte de sclérose en plaque, maladie qui devait l'emporter à 63 ans (1955). Il lui arrivait parfois de s'affronter avec ses fils, avec Adolphe surtout, qui lui ressemblait physiquement.



*Adolphe Sturm (1890-1917)
et sa sœur Salomé Sturm (1892-1955)*

Elle adorait ses trois petites filles, Sylvie, Anne, Huguette. Quand André est né, elle était déjà très malade. Il était bébé quand elle est morte. C'est avec ses petites filles qu'elle riait et manifestait de la joie. Je lui suis reconnaissante de m'avoir si bien accueillie, moi qui venais de loin, de « l'Intérieur ». Elle aimait me raconter sa vie. Elle évoquait son père, mais je ne me souviens pas qu'elle m'ait beaucoup parlé de son frère, Adolphe Sturm, mort à la guerre en 1917 ; le nom de ce frère est inscrit sur le « Mur des Cigognes », qui est le monument aux morts d'Ostheim. Il nous reste de lui une photo, où il figure avec sa sœur.

Pour la seconder dans son travail d'hôtellerie, ma belle-mère avait besoin d'employées ; elle engageait généralement deux jeunes filles, dont l'une au moins était originaire des Vosges, c'est-à-dire d'une région francophone. Elle était ainsi obligée de parler français avec cette employée. Elle-même, avant son mariage, avait passé une année en Suisse Romande, à Neufchatel, afin de se perfectionner en français. Elle était lingère dans un pensionnat de jeunes filles ; une photo d'elle à cette époque montre une jolie « soubrette » en tablier de dentelle.



Albert Baltzinger, 1891-1955



Salomé Sturm, épouse Baltzinger, 1892-1955

J'ai appris récemment par ma belle-sœur Annette, originaire de Beblenheim (4 Km d'Ostheim) que Salomé avait été fiancée avec un jeune homme mort durant la guerre de 14-18. Ce jeune homme était de Beblenheim. Elle a fait cette confidence à Annette quand celle-ci est venue pour la première fois à la maison. C'est plus tard que Salomé rencontra et épousa Albert. Parmi les souvenirs de son enfance qui l'amusaient, elle racontait volontiers celui-ci :

Avant la première Guerre Mondiale, le château du Haut Koenigsbourg appartenait à la ville de Sélestat. Ce monument prestigieux tombait en ruine, et la ville n'avait pas les moyens de l'entretenir. On décida donc de l'offrir au Kaiser Guillaume, qui l'accepta. A grands frais, il le fit restaurer, on peut même dire reconstruire en grande partie. On y mit des meubles, des objets d' « époque », du Moyen Age : c'est ainsi que vous le connaissez aujourd'hui. Il avait été décidé, que pour la venue de l'Empereur, qui venait voir son château, les enfants des écoles seraient rangés tout le long de la route qui mène de la ville au château ; ils devaient agiter des drapeaux et des bouquets de fleurs. Hélas ! « Ce jour-là, disait Salomé en riant, il pleuvait, il pleuvait ! (je l'entends encore). Nos drapeaux, nos fleurs, tout ruisselait, on était trempés. On n'a vu de l'Empereur que son carrosse qui montait au château à toute allure ».

Salomé évoquait aussi des souvenirs de la guerre de 14-18 ; un, en particulier, l'amusait encore : en 1918, à la fin de la guerre, les premiers soldats français qu'on voyait à Ostheim étaient des Chasseurs Alpins, les fameux « Diables Bleus ». Ce sont souvent, du moins c'était ainsi à l'époque - des montagnards trapus de petite taille. Evidemment les gens d'Ostheim ignoraient ces détails, et ils étaient étonnés de voir « les Français si petits », me disait-elle en riant.

A la maison vivait sa mère, Salomé Sturm (née Sturm en 1870). Elle est morte après sa fille et son gendre.



Salomé Sturm, née Sturm, 1870-1957

C'était une femme de petite taille, qui dégagait une incroyable énergie : bien après 80 ans, elle travaillait sans relâche. Elle avait une très forte personnalité, qui avait marqué sa fille. Son gendre Albert, et ses petits fils Adolphe et Richard n'osaient pas trop la contrarier.... Elle ne parlait pas un mot de français. Ses yeux lançaient des regards terribles quand elle me parlait et que je ne la

comprenais pas, malgré mes efforts réels et désespérés... Elle aussi, elle m'avait comme toute la famille accueillie avec chaleur. Très pieuse, elle lisait tous les soirs sa grosse Bible en allemand, et je comprenais que toute sa vie était éclairée et guidée par sa foi. Elle m'expliquait : « Je suis née Française ; en 1871 je suis devenue Allemande ; en 1918, de nouveau Française, en 1940 Allemande, en 1945 Française : je ne suis rien de tout cela, je suis Alsacienne ».

Elle appelait ses arrière-petites-filles : Sylvala, Annala, et Huguettala. Anne, très affectueuse, restait de grands moments auprès de la « petite Grand-mère ». Celle-ci m'a dit plusieurs fois : « Annala is mi Mäidala »

Au moment de notre mariage, la maison hébergeait aussi Georgette et Charles Penaud. Georgette était la cousine germaine de ma belle-mère. Charles, originaire de l'Île de Ré, avait fait sa carrière de gendarme en Alsace. Il y était resté après sa retraite. Quand je l'ai connu, il travaillait à la mairie comme secrétaire, et dirigeait l'Harmonie de Ostheim. Leur maison avait été totalement détruite. Ils vivaient donc chez mes beaux-parents, en attendant de pouvoir s'installer chez eux. Georgette servait au restaurant, ce que ma belle-mère, timide, n'aimait pas faire. Charles et Georgette n'avaient pas d'enfant, Georgette était la marraine de Anne.

Une autre cousine germaine de Salomé et de Georgette, Madeleine Nadelhoffer, vivait à Ostheim. Elle avait une petite exploitation agricole, qu'elle gérait seule après la mort de ses parents et de sa sœur. Comme beaucoup de jeunes filles de son époque, Madeleine avait perdu son fiancé à la guerre de 14-18, et n'avait, disait-on, jamais voulu se marier malgré les prétendants. Elle était pourtant très jolie...

Au village habitent encore aujourd'hui Albert et Lydie Geyl. Albert est le fils de Jeanne, sœur de mon beau-père Albert. Quelques lointains cousins du côté Sturm résident toujours à Ostheim.

Je vous ai dit que Richard avait fait une formation de cuisinier. Il a repris le petit hôtel-restaurant des parents. Après son mariage avec Annette, née Ortlieb, l'affaire a pris plus d'ampleur. La maison a été agrandie, tout en gardant son caractère typique. Une belle salle à manger, de jolies chambres, en font un établissement agréable. Annette n'avait jamais travaillé dans le commerce : issue d'une famille de viticulteurs, elle avait travaillé avec ses parents. Avec beaucoup de courage et d'énergie, elle a aidé Richard à faire de la maison une maison connue et réputée.

Annette aussi, comme tous ceux des précédentes générations d'Alsaciens, est allée « à l'Intérieur » : une grande partie de sa scolarité jusqu'en 1945 (elle est née en 1929) a été faite en langue allemande. Aussi ses parents l'ont-ils envoyée à Lagny, près de Paris, dans une famille de pharmaciens, où elle s'occupait des enfants. Elle semble avoir été très heureuse durant cette période de sa vie. Le but de ce séjour était bien sûr de se perfectionner en français. Le résultat a été excellent, car elle parle et écrit parfaitement le français. Le fait d'être bilingue

l'a beaucoup aidée dans son commerce. Richard et Annette ont eu deux enfants : Hugnette est dessinateur industriel, et réside à Epernay avec son mari Patrice Anthoine et leurs trois fils. Quant à André, il vit à Ostheim avec ses parents, et travaille comme cuisinier à Sélestat.

Avant d'aller plus loin, je voudrais maintenant évoquer pour vous cette époque de la guerre 39-45 qui a dévasté l'Alsace. C'est une époque sombre, dramatique, qui était encore toute récente et bien présente au moment de notre mariage. Naturellement, on en parlait dans les familles. Le principal souci était de reconstruire sa maison, de pouvoir travailler. Et aussi, hélas, on pleurait ceux qui ne reviendraient pas, et on attendait le retour de ceux qui, peut-être, reviendraient.... Mais quand ? On n'avait pas de leurs nouvelles.

Cette période a été très dure à vivre. Les Allemands avaient installé à Ostheim un maire, un « Burgmeister » auquel il fallait obéir. Il était obligatoire d'avoir un portrait de Hitler dans chaque maison, dans chaque commerce. Il était interdit de parler français ; les Allemands se méfiaient même du dialecte qu'ils ne comprenaient pas toujours : ils disaient que les villageois parlaient français. Interdiction de porter un béret basque : c'était un signe de résistance ! Plus dramatiquement, des habitants d'Ostheim avaient été emprisonnés, déportés, fusillés, leurs biens avaient été confisqués, parce que le fils ne s'était pas soumis à l'obligation d'intégrer l'armée allemande. Beaucoup de jeunes essayaient de franchir la frontière des Vosges, mais bien peu y réussissaient.

Ajoutez à cela en 1944 l'incorporation d'Adolphe, dont la famille était sans nouvelles depuis de nombreux mois. Ses parents auraient voulu qu'il se cache pour ne pas être incorporé. Mais lui, il avait toujours refusé, connaissant les conséquences dramatiques de cette désobéissance.

On écoutait les émissions françaises de la radio anglaise, qui annonçait comme prochaine la fin de la guerre. Ainsi, Adolphe pensait que son passage dans l'armée allemande serait de brève durée. En fait, il a été versé dans une unité combattante en 1944, après le débarquement allié en Normandie. Ce furent les mois les plus dramatiques, dont je parlerai plus loin.

En 1945, juste avant la Libération et l'arrêt des combats, Richard a eu la chance de s'enfuir et de se cacher.



L'hôtel, à la fin de la guerre, vu depuis la rue Albert Schweitzer. Et ci-dessous, après les agrandissements faits à droite et à gauche de l'ancienne maison ; photo prise depuis la route de Colmar.



Quant à Albert, mon beau-père, il avait hébergé à la maison, en 1942 ou 43, en le cachant, un prisonnier de guerre français évadé d'Allemagne, qui était arrivé épuisé. Après quelques jours, cet homme reprit sa route vers le Jura. Mais il fut arrêté; on trouva dans sa musette du pain et du fromage, provisions qu'Albert lui avait données. Comment les Allemands apprirent-ils le nom et l'adresse de celui qui l'avait aidé ? Toujours est-il qu'Albert fut arrêté, emprisonné à Colmar ; il risquait le Struthof, de sinistre mémoire. Ma belle-mère, par des cadeaux de denrées rares sans doute, mais je n'en sais pas plus, cadeaux offerts au Burgmeister, finit par obtenir sa libération au bout de quelques semaines.

Si je vous rapporte toutes ces épreuves qu'ont subies vos grands-parents et arrière grands-parents, c'est pour vous faire comprendre l'horreur de la guerre en général, pour les populations civiles en particulier. Et particulièrement aussi

pour cette région de l'Est de la France qui, au cours de son histoire, a été tant de fois dévastée lors d'innombrables batailles.

Quand on vit à l'« Intérieur », comme on dit en Alsace, c'est-à-dire dans le reste de la France, on n'a pas conscience des drames qu'ont vécus ces populations. C'est souvent aussi à cause de cette ignorance que ces malentendus perdurent. Et en 1945 comme en 1918, après l'euphorie de la victoire, après la reconquête de l'Alsace-Lorraine, des incompréhensions s'établirent entre l'Alsace et le reste de la France. Des jugements injustes aux yeux des Alsaciens les blessèrent profondément. Heureusement, les années ont estompé en grande partie ces différents. Il ne faut pas oublier que le reste de la France était libéré en 1944. La guerre dura encore un an dans l'Est de la France. La reconstruction rapide des villes et des villages atteste de la vitalité de l'Alsace. Mais il ne faut pas oublier non plus le nombre de jeunes Alsaciens mobilisés de force, les « malgré-nous », morts sous l'uniforme allemand. En 1960 encore, des familles attendaient leur fils dont elles ignoraient tout. Elles supposaient qu'il était sans doute retenu prisonnier en Russie. Reviendrait-il un jour ? Beaucoup ne sont jamais rentrés.

Je voudrais dire que j'ai beaucoup aimé mes beaux-parents. Ils étaient bons, accueillants, compréhensifs, très attachés à leur famille. Ils se complétaient : Albert, tourné vers le monde extérieur, Salomé, réservée. Ils formaient un couple uni. La seule chose qui les opposait, disait-on en riant dans la famille, c'était l'art de faire des tartes aux fruits ! Les « gens d'Ostheim » disaient que les fruits des « gens de Jepsheim » n'étaient pas savoureux, car ils poussent « les pieds dans l'eau » (ce qui n'est pas faux : on est près du Rhin, la nappe phréatique n'est pas profonde). C'est pourquoi, afin de rendre meilleures les tartes de Jepsheim, il fallait y ajouter un flan aux œufs, chose inutile à Ostheim où les tartes étaient bien plus succulentes.

Albert et Salomé aimaient le travail de la terre. J'ajouterai qu'Albert, outre les soins donnés aux bêtes, aux cultures des champs et aux vignes, adorait l'arboriculture. Il était très fier de son diplôme d'arboriculteur obtenu à Colmar. Il a légué ce goût à ses fils. Il récoltait de beaux fruits, mirabelles, quetches, poires, pommes, qui donnaient d'excellentes confitures et fruits au sirop, que Salomé savait si bien confectionner. Albert avait aussi des ruches, à Ostheim et hors du village. Il s'occupait de ses abeilles avec beaucoup de soin, et il en parlait avec chaleur.

Ouvert à la vie sociale de son village, il a été de très nombreuses années conseiller municipal, membre d'associations diverses et nombreuses, conseiller presbytéral de l'Eglise Protestante d'Ostheim ; accueillant, jovial, énergique, il était connu et estimé loin des limites de son village.

Albert et Salomé sont morts en 1955, à trois mois d'intervalle : Salomé en janvier, Albert en mars. Nous savions que Salomé était très malade, qu'il n'y

avait aucun traitement capable de la sauver. Albert, persuadé qu'elle allait guérir, la soignait avec des attentions touchantes. Peu avant la mort de sa femme, il eut une première crise cardiaque. La seconde lui fut fatale : il mourut subitement un soir, en allant se coucher. C'est la vieille grand-mère qui le trouva effondré sur son lit. La pauvre femme avait vu mourir son mari, sa fille et son gendre moururent avant elle à trois mois d'écart. Et son fils avait disparu à la guerre.



1964 : confirmation de Huguette, avec ses parents et son frère André.



Sur le chemin du Temple, Marc et Paule

La mort de Salomé était prévisible. Celle d'Albert, brutale, nous plongeait dans une infinie tristesse. Nous habitions alors Toulon (1953-55). Avec notre

petite voiture, la première, une « Simca », on prit la route pour Ostheim. Je me souviens que votre père, Sylvie et Anne, pour vous distraire de ce long voyage, - vous aviez trois ans et demi et deux ans et demi - vous demandait de chanter. Il chantait avec vous, et de grosses larmes roulaient sur son visage. Il avait profondément aimé et admiré son père. Avec sa mère, ses rapports étaient plus complexes : affectueux, mais parfois tendus. Au fond, l'un et l'autre étaient assez violents.

Albert et Salomé reposent à Ostheim, avec les parents de Salomé, dans ce cimetière si paisible, d'où la vue sur les Vosges est si belle.

Les Sturm

Que sait-on de la famille Sturm, dans laquelle entra Albert en épousant Salomé ? Pas grand-chose. Une photo d'avant 1939 montre Jacques Sturm au milieu d'ouvriers agricoles. C'est un homme de très grande taille. Ma belle-mère Salomé ne m'a pas donné beaucoup de détails sur son père et, quand il est mort, Adolphe et Richard étaient tout enfants. Je n'ai jamais su s'il avait des frères ou des sœurs.

Par contre, j'ai bien connu son épouse, née Sturm Salomé, je vous en ai déjà parlé et vous en avez des photos. C'est votre arrière grand-mère, et arrière-arrière grand-mère.

Si l'on sait que les Baltzinger étaient déjà installés au 16^e siècle à Jebnheim, on ne sait rien de précis concernant les Sturm. Ce nom est très répandu en Alsace. A Ostheim, plusieurs familles portent ce nom, sans être forcément parentes entre elles.

Une tradition orale chez mes beaux-parents expliquait de la manière suivante l'origine de la famille.

A la fin de la guerre de 30 ans (1648) qui a laissé un souvenir précis dans l'inconscient collectif de la région, l'Est de la France avait subi de très graves dommages. Beaucoup d'habitants avaient été tués, ou étaient morts à cause de la famine, ou des épidémies de peste, qui sont souvent les conséquences des guerres. Quantité de villages ont été définitivement détruits : on connaît leur emplacement ainsi que leur nom, mais ils n'ont jamais été reconstruits. Cette région de l'Alsace autour de Riquewhir, était une possession des Ducs de

Wurtemberg, princes protestants ; donc la région, en vertu de la loi « *cujus regio, ejus religio* » (un prince, une religion), était protestante. Les ducs, voyant cette province, jadis riche et maintenant ruinée et dépeuplée, décidèrent d'envoyer quelques uns de leurs sujets, pour la remettre en valeur. Parmi ceux-ci, un Sturm, instituteur. C'est de lui, de cet ancêtre, que descend la famille de ma belle-mère Salomé, donc vous aussi !

Une remarque à ce sujet. Les instituteurs, à l'époque, étaient payés, non par le Prince, sauf quelques exceptions, mais par les habitants des villages. L'instituteur allait de village en village, enseigner la lecture, l'écriture, le calcul, quelque fois un peu de latin. Dans les régions protestantes d'Alsace, de France et d'Europe, l'instituteur avait un rôle essentiel. Il fallait que les enfants soient capables de lire et de comprendre la Bible. Si, dans un village, il n'y avait pas d'instituteur, c'était le Pasteur qui remplissait cette fonction. Au musée du protestantisme dauphinois, à Poët-Laval (Drôme), on conserve le matériel usuel du maître : une petite écritoire, des plumes, et un chapeau orné de plumes de volaille, dont le nombre indiquait ce qu'il savait enseigner (lecture et écriture seules, calcul,...). Le rôle de l'instituteur était d'une telle importance que, lors des persécutions religieuses en France, après la révocation de l'Edit de Nantes (1685), les réfugiés partaient avec leur pasteur et leur instituteur. Et, dans les pays du « Refuge » (Allemagne, Pays-Bas) lorsqu'ils fondaient leurs nouveaux villages, les « colonies huguenotes » sur les terres qui leur étaient données par les Princes qui les accueillaient, ils construisaient d'abord l'école, avant le temple, et avant leurs habitations définitives. Ce même phénomène a eu lieu avec les Vaudois du Piémont (protestants des vallées vaudoises italiennes) qui ont dû s'exiler en même temps que les Huguenots français. Bien plus tard, à la fin du 19^e siècle, à l'époque des grandes migrations d'Italie vers l'Amérique latine, le pasteur et l'instituteur partaient avec leur village, pour fonder les « colonies vaudoises ». Des « Colonies huguenotes », en Allemagne, « colonies vaudoises » en Allemagne et en Amérique latine existent encore aujourd'hui dans ces pays, et sous ce nom.

Pour en finir avec ce sujet de l'importance de l'éducation dans les pays protestants, je citerai deux exemples qui concernent le Dauphiné. A Mens (Isère), dès le début de la Réforme (XVI^e siècle), l'école était obligatoire pour les enfants, garçons et filles, jusqu'à 14 ans. C'est à Mens que fut fondée une des toutes premières « Ecoles modèles » (juillet 1829, par le pasteur André Blanc). Cette « Ecole modèle » (qui devint Ecole Normale) formait les instituteurs à l'aide de méthodes pédagogiques originales ; elle eut un rayonnement considérable et forma un grand nombre de maîtres. Plus surprenant encore, dans un minuscule hameau, Dormillouse (Hautes Alpes), situé à plus de 1700 mètres d'altitude, et sans route carrossable encore aujourd'hui, un jeune pasteur suisse, Félix Neff, créa en 1825 une « Ecole modèle », la première école normale de France.... A la fin du XIX^e siècle, on constatait que les jeunes montagnards des hautes vallées alpines marquées par la Réforme (par exemple

le Queyras), étaient bien plus instruits que les jeunes venant de régions moins inaccessibles.

On peut s'émerveiller qu'au milieu du 17^e siècle, dans un pays ruiné, des villageois aient eu à cœur de payer un instituteur pour leurs enfants, garçons et filles, qu'ils aient compris l'importance de l'instruction.

C'est une constante dans les pays qui sont passés à la Réforme, dont l'Alsace.

La tradition de la famille raconte donc qu'un Sturm instituteur se fixa à Ostheim et y fonda une famille. Je pense qu'il serait impossible, étant donné que les archives d'Ostheim ont brûlé pendant la guerre, d'en savoir plus ; peut-être en allant chercher dans les archives départementales aurait-on trouvé plus de renseignements.

Jacques et Salomé Sturm étaient de petits cultivateurs. Quand Albert entra dans la famille, il voulu tout de suite agrandir son exploitation. Je vous ai raconté comment il y arriva, et comment il développa en même temps le commerce d'hôtellerie, qui finit par évincer l'agriculture. Albert était un gros travailleur ; il était aussi d'une grande gentillesse, et je suppose qu'il s'est bien entendu avec son beau-père Jacques. Avec sa belle-mère, il avait véritablement des rapports affectueux ; il supportait ses remontrances et ses colères en souriant, et tout s'apaisait. Jacques et Salomé Sturm, leur fille Salomé et leur gendre Albert Baltzinger, avaient une morale rigoureuse, bien luthérienne : le travail était la valeur essentielle, la famille était sacrée, l'honnêteté scrupuleuse était la base de leur vie. La grand-mère avait le sens du devoir poussé au sens le plus haut, et elle avait inculqué cette valeur à ses petits fils. Travail, « Arbeit », était le mot qu'elle utilisait le plus souvent au cours d'une journée ; la notion de repos lui était inconnue. Pour vous donner un exemple de ce sens du travail, ma belle-mère Salomé me racontait l'histoire de son voyage de noces. Il avait été décidé qu'après la cérémonie, les jeunes mariés partiraient quelques jours dans le midi de la France. Salomé n'avait jamais vu la mer, et Albert peut-être non plus. Mais au moment du départ, on s'aperçut qu'un gros orage menaçait : il fallut vite rentrer le foin. C'est ainsi que le voyage fut remis et n'eut jamais lieu. C'est peu de temps avant notre mariage qu'Adolphe prit des billets auprès d'une agence de voyage de Colmar, et obligea ses parents à partir quelques jours sur la Côte d'Azur, afin que Salomé puisse « voir la mer ». Comme tout cela doit vous sembler lointain ! Et pourtant, il n'y a que trois générations d'écart.

Les rapports familiaux avec la « parentèle » de Jebsheim (comme disait Albert) étaient étroits. On se fréquentait beaucoup entre oncles, frères, neveux ; on était parrains de ses neveux et nièce (Irma était la seule fille au milieu de sept cousins). Le dimanche était réservé à ces rencontres familiales chez les uns et chez les autres. Naturellement, avant 1939, on se déplaçait en voiture à chevaux. Je me souviens que, au tout début des années 1950, on était tout fiers de la première voiture automobile ! C'était les fils qui conduisaient, ils avaient appris

à l'armée. Mon beau-père avait acheté d'occasion une Citroën « moteur flottant », dite « Rosalie », à la famille Hugel de Riquewihr. Il ne l'a jamais conduite lui-même.

Personnellement, si j'ai bien connu et fréquenté les membres de la famille d'Albert, je n'ai connu que peu de personnes de la famille de ma belle-mère Salomé, seulement des cousins et cousines. Il y avait bien sûr Georgette Penaud, il y avait Madeleine, dont j'ai parlé, puis Marie, qui habitait Mulhouse, avec son mari et sa fille Annie. Ces Mulhousiens passaient assez souvent le dimanche soir à Ostheim : ils avaient hérité à Riquewhir d'une maison, où ils se rendaient régulièrement et s'arrêtaient chez Albert et Salomé à leur retour. Enfin, certains d'entre vous connaissent bien Christian Emig, vous vous souvenez aussi de sa sœur Rose-Marie, décédée, et de leurs parents, Charles et Nelly, qui habitaient Colmar. Christian vit et travaille à Marseille, avec Annie son épouse. Leurs trois enfants, Jean-Philippe, Marc, Eve, sont aussi dans la région de Marseille. Charles Emig était un jeune cousin de ma belle-mère. Christian m'a remis des tableaux généalogiques très complets. On voyait souvent les Emig. Adolphe était le parrain de Christian, qui est le parrain de Marc, et Sylvie est marraine de Marc Emig... Adolphe, Charles et Christian adoraient discuter, et avec beaucoup de vivacité ; ils aimaient ces rencontres.



Parrains et filleuls réunis à l'occasion du baptême de Sylvain et Hélène, en 1983 au chalet...mais il manque Christian Emig sur la photo...

Lorsque nous allions en Alsace en été, on allait scrupuleusement rendre visite à toutes ces familles... Les parents qu'on n'allait pas « visiter » nous en faisaient reproche l'année suivante.

La « parentèle » c'était un point d'ancrage dans leur vie. On ne manquait pas les fêtes : mariages, baptêmes, confirmations, simples réunions dominicales.

Maintenant, les tantes, les oncles sont morts, certains des cousins germains aussi. Depuis le décès d'Adolphe, je vais moins souvent en Alsace. Les liens se sont donc un peu distendus, et

je le regrette. Quand nous arrivions de Grenoble, nous étions reçus avec une telle chaleur ! Je me souviens des bûches de Noël de Tante Marie, qui auraient pu rivaliser avec celles des meilleurs pâtisseries ; chez Tante Marthe, chez Tante Anna, c'étaient des tartes aux fruits ou des gâteaux typiques – sans oublier le vin blanc.

Adolphe était le parrain de Christian Emig, d'Anita Geyl, fille de Albert et de Lydia, d'Huguette, fille de Richard et d'Annette. Cela créait entre eux des liens supplémentaires. Que de voyages, de Grenoble en Alsace, pour la confirmation, le mariage de tel ou tel filleul !



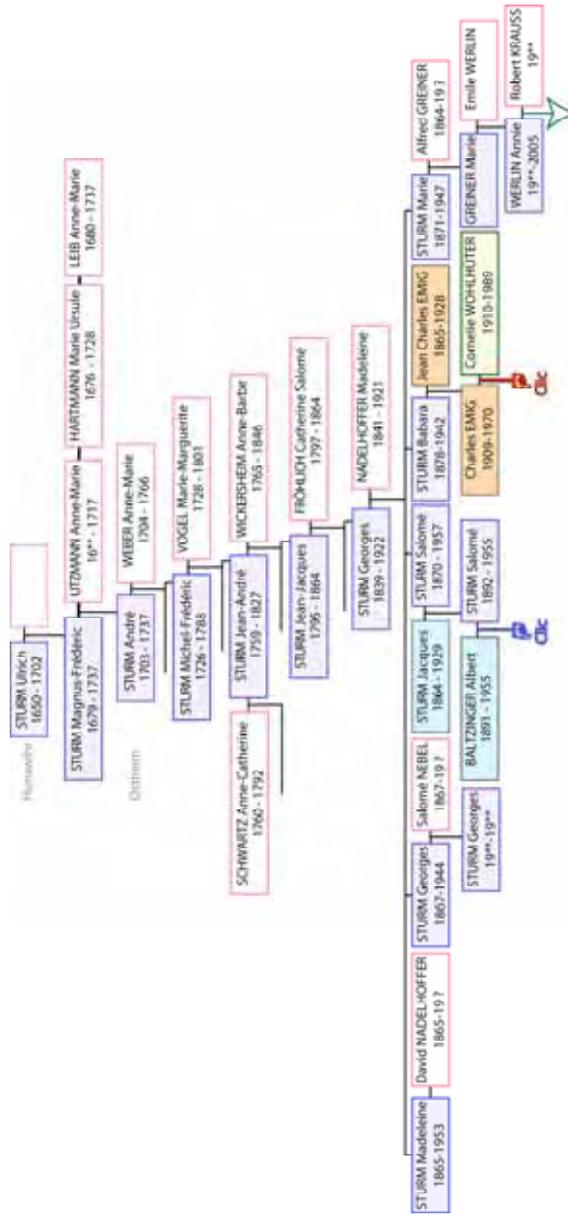
*Sur la charrette de foin des parents Geyl, en 1961,
de g. à d: Jean-David Geyl, Sylvie Baltzinger, Freddy G., Michel G., derrière lui Roland G,
Anne B, Huguette B., André B. Photo prise par Anita G.*

Adolphe ressentait aussi très fort ces liens de famille : il regrettait que ses parents et sa grand-mère n'aient pas pu connaître Marc, né après leur mort. C'est le seul petit enfant de la descendance d'Albert qui porte aujourd'hui le nom de Baltzinger, André n'ayant pas d'enfant. Il existe à Jepsheim plusieurs cousins qui portent notre nom : ce sont des descendants de Charles, frère d'Albert. Il s'agit de Gérard, Jean-Daniel, Christian et Richard, qui ont tous des enfants.

Voilà ce que je voulais vous faire connaître des générations qui vous ont précédés en Alsace.

Christian Emig écrit : *Les relations de la famille Emig avec la famille Baltzinger sont restées fort étroites malgré un certain éloignement généalogique - ce maintien a été favorisé par une succession de choix parrain/marraine - filleul.*

Un des arbres généalogiques du site Internet <http://emig.free.fr>



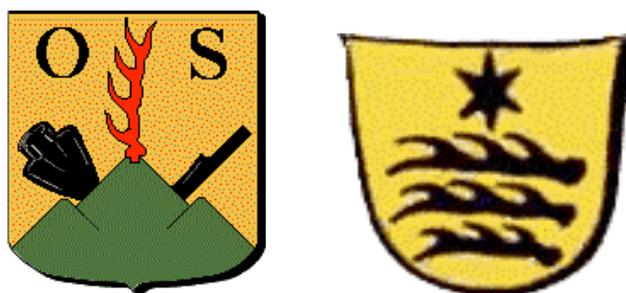
Un dessin de Hansi (1873-1951), dessinateur alsacien originaire de Colmar



Ostheim

Avant d'évoquer pour vous votre père et grand-père Adolphe Baltzinger je vous présente le village dans lequel il est né, où il a passé son enfance et sa jeunesse, et auquel il est resté toujours attaché.

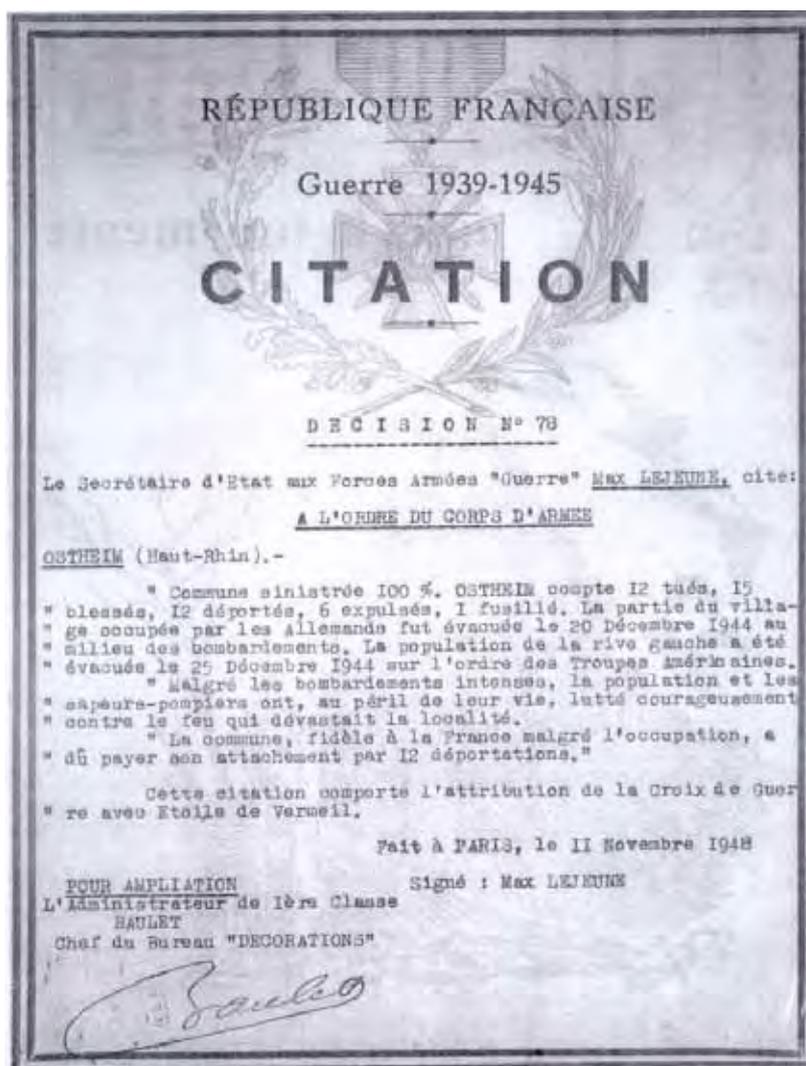
En l'an 78 déjà Ostheim est répertorié. Jusqu'à la Réforme introduite en 1535 la paroisse faisait partie de l'Evêché de Bâle. L'agriculture, l'élevage, puis, grâce à la proximité d'une eau courante, la pêche, furent depuis les temps historiques les plus reculés l'occupation primitive des habitants. Faisant partie au XIIIe siècle des domaines de comtes de Horbourg, le village d'Ostheim passa en 1324 à la maison de Wurtemberg et y resta attaché jusqu'à la Révolution Française comme membre de la Seigneurie de Riquewhir avec les villages voisins (Bebenheim, Mittelwihr, Hunawihr, et Aubure). Ostheim eut à subir bien des vicissitudes : guerre des Armagnacs, guerre des paysans 1618-1648, guerre de Trente Ans, provoquant parfois le dépeuplement complet du village. En 1686, le village devint la résidence de la princesse Anne de Wurtemberg, dite « Duchesse aux chiens ».



*Les cornes de cerf sont les armoiries
des Ducs de Wurtemberg.
On les retrouve dans le blason d'Ostheim*

Ce qui restait encore de son manoir fut totalement détruit en 1944. Ce n'est qu'en 1854, que chaque confession, catholique et protestante luthérienne eut son église propre. Les paysans d'Ostheim, fidèles à leur passé, restaient rivés, malgré les changements de nationalité, notamment aux XIXe et XXe siècles, à leurs terres et riches cheptels. En 1944, la guerre s'installe au sein même du village pour près de 60 jours durant la bataille de la « poche de Colmar ».

Quartier par quartier, les maisons sont pilonnées par l'artillerie, Ostheim est détruite à 98%.



1948 : Citation d'OSTHEIM à l'Ordre du Corps d'Armée

Le nid de cigognes, construit sur le mur de pignons de la maison Ostermann - ancien Relais de la Poste aux Chevaux - a défié la tourmente. Les cigognes sont revenues sur leur ancien nid, et le mur « survivant » est devenu le Monument aux Morts des guerres de 1914-18 et 1939-45.

Sur ce monument figurent les noms d'Adolphe Sturm, frère de ma belle-mère Salomé, disparu en 1917, et celui d'Alfred Geyl, victime civile en janvier ou février 1945 pendant la bataille de « la Poche de Colmar », qui vit la destruction d'Ostheim. Son fils, Albert, était alors immobilisé dans l'armée allemande. Il n'est rentré qu'en août 1945.

Quand je suis venue à Ostheim la première fois, il se dégagait de ce village martyr une impression d'infinie tristesse. Pas un arbre ; tout un quartier provisoire de chalets en bois, des chantiers de partout. Peu à peu, le village a

pris un aspect plus souriant. L'ancienne route nationale a été déviée : elle passe maintenant derrière la maison de la famille ; elle s'appelle rue du Docteur Schweitzer. Des arbres ont été plantés, les maisons ont été reconstruites. Il est dommage que l'urbanisme y ait été si rudimentaire : on a construit les maisons d'habitation le long de la nouvelle route nationale, comme autrefois.

Les « dommages de guerre » ont permis une reconstruction soignée. On a évité après 1945 l'erreur commise en 1918, où on avait dédommagé les habitants dont les maisons étaient détruites en leur versant directement une somme d'argent qui aurait dû être utilisée à la reconstruction. Mais beaucoup investirent cet argent ailleurs que dans la commune. Aussi, le Ministère de la Reconstruction surveilla strictement les travaux. Cependant il y eut des erreurs qui se manifestèrent plus tard. On reconstruisit de grandes fermes, avec toutes les dépendances nécessaires à une agriculture en plein essor. Malheureusement, beaucoup de jeunes agriculteurs ne revinrent pas de la guerre. Quand ils arrivèrent à l'âge de la retraite, nombre de cultivateurs âgés n'avaient pas de successeur et bien des bâtiments restèrent vides et inoccupés.

C'est à cette époque que fut décidé le remembrement des terres agricoles. Naturellement, tout le monde était mécontent. Chacun était persuadé que l'on avantageait le voisin en lui donnant les meilleures terres. Que de fois ai-je assisté à des explosions de colère de ma belle-mère, qui ne voulait pas céder telle parcelle, héritage de ses parents, et surtout la donner à tel voisin, favorisé par qui ? Comme on ne savait pas, toutes les réponses étaient bonnes à envisager.

Les trois bâtiments « phares » d'Ostheim sont : la mairie, qui a été très vite reconstruite et qui est assez réussie ; puis les deux églises, la catholique et la protestante, qui sont en vis à vis de chaque côté du pont sur la Fecht. Par rapport aux églises d'autres villages reconstruites en même temps, elles sont sobres et ont une certaine élégance. Il faut dire que les architectes venus de toute la France s'en sont donné à cœur joie pour construire ces monuments importants, symboles des villages. Certaines de ces églises sont très laides, surchargées, et d'un modernisme agressif.

Quand le pasteur Marc Boegner, président de la Fédération Protestante de France, vint inaugurer le nouveau temple d'Ostheim aux environs de 1955, il fut très en colère qu'on n'ait pas profité de cette occasion pour élever un seul bâtiment qui aurait servi aux deux cultes, catholique et protestant. Dans certains villages du Haut Rhin, la même église est utilisée pour les deux cultes. Cette tradition s'appelle s'appelle le Simultaneum. Cela se passe dans l'ensemble assez bien.

Aujourd'hui Ostheim, environ 2000 habitants, n'a plus guère d'industrie : les fromageries Rentz ont transféré dans les Vosges la partie la plus importante de la fabrication. La majorité des habitants travaille à Colmar.

La première déviation d'Ostheim a eu pour conséquence pendant des années une intense circulation, de poids lourds en particulier. Une deuxième dérivation a rendu du calme aux habitants.

L'attraction du village, c'est le nid de cigognes sur la « Place des Cigognes ». De nombreux touristes s'arrêtent pour admirer les oiseaux qui sont presque familiers. C'est leur retour en 1946-47 qui marqua véritablement pour les habitants la renaissance de leur village.

Adolphe Baltzinger

Je sais que vous, mes enfants, vous souhaitez que je vous parle de votre père ; certaines périodes de sa vie sont pour vous dans des zones d'ombre. Et vous, ses petits-enfants, vous l'avez peu connu, ou pas connu du tout.



Adolphe Jacques Baltzinger est né le 6 janvier 1922, le « jour des rois, c'est pour cela que j'ai des goûts de luxe », disait-il en riant.

A sa naissance, Albert, son père, n'avait pas encore acheté sa grande maison ; Adolphe n'avait gardé aucun souvenir de sa maison natale qu'il avait quittée tout petit.

J'imagine que, venu après au monde après un premier enfant mort à la naissance, ses parents et grands-parents maternels durent d'autant plus l'entourer de tendresse et d'affection. Il reçut le prénom du frère de sa mère,

disparu pendant la Grande Guerre et, en second, le prénom de ses grands-pères, Jacques et Jean-Jacques.

Enfance campagnarde, bien sûr ; il a gardé toute sa vie un intérêt très vif pour le monde rural. Une photo de lui, vers l'âge de cinq ou six ans, montre un enfant joufflu, un peu engoncé dans ses beaux habits, dans le décor installé par le photographe, selon l'usage de l'époque, le même que celui qu'on voit sur toutes les photos de ces années.

Il est allé naturellement à l'école primaire d'Ostheim à l'âge de six ans.

Ici, une précision pour vous faire comprendre ce que je vous rapporte maintenant.

Vous savez sans doute que l'Alsace est toujours sous le régime du « Concordat », instauré par Napoléon 1^{er} en 1801 : ainsi, prêtres, pasteurs, rabbins, sont fonctionnaires, au même titre que par exemple les instituteurs. On doit donner aux enfants dont les familles le souhaitent un cours de religion à l'intérieur même de l'école primaire. Du coup, il n'existe pas en Alsace, sauf à de très rares exceptions, d'écoles religieuses privées. Mais, au moins jusqu'à ces dernières années, l'Administration veillait, dans les villages surtout, à ce que l'instituteur soit de la même confession que la majorité des habitants. Je ne sais pas comment cela fonctionne actuellement. Par deux fois, en 1918 et en 1945, le gouvernement français voulut abolir ce régime. Devant la vive réaction de ces départements, il recula, peut-être par crainte du développement de l'autonomisme. Les Alsaciens et les Mosellans tiennent à ce régime, qui leur convient. Les « Prussiens », en 1871, et les Allemands en 1940 n'y avaient pas touché.

Ostheim était un village protestant depuis la Réforme. Lors de la première Guerre Mondiale, la région avait beaucoup souffert des combats. Il fallait reconstruire villes et villages. Après 1918 on fit appel à une main d'œuvre étrangère : beaucoup de maçons italiens s'installèrent alors dans la région, ainsi que, dans une moindre mesure, des travailleurs de Pologne et d'Europe Centrale. Ils étaient généralement catholiques. C'est ainsi que la population d'Ostheim devint à moitié catholique, et à l'école primaire il y eut des instituteurs catholiques.

Pourquoi ces détails ? D'abord parce qu'il est important de savoir qu'aujourd'hui en Alsace et en Moselle certaines lois diffèrent du régime général en usage dans le reste de la France : organisation de la Sécurité Sociale, pouvoirs des maires, lois sur l'héritage,

Ensuite, parce que cette situation pouvait donner des résultats cocasses, si on avait affaire à des gens peu intelligents. Jugez plutôt. Un souvenir que m'a raconté souvent Adolphe de ses premières années de Primaire, c'est celui d'une institutrice catholique qui menaçait ses élèves de jours de purgatoire comme punition..... Si certains enfants étaient terrorisés, les petits protestants riaient

sous cape et racontaient l'histoire à leurs parents. D'ailleurs cette institutrice fut assez vite mutée.

Vous me direz que je fais souvent allusion à des faits qui se sont déroulés il y a bien longtemps pour vous. Mais je voudrais vous faire comprendre que la « petite » histoire, celle des gens modestes, « des gens sans importance » comme les appelle un philosophe contemporain, et qui sont ceux de qui vous descendez, leur petite histoire, donc, s'inscrit dans le déroulement de l'Histoire tout court. Et que le passé, comme on dit souvent, rattrape le présent. Vous en verrez d'autres exemples encore dans la suite de mon récit.

Adolphe fit donc une excellente scolarité à Ostheim. Il aurait dû, pour être instituteur comme le souhaitait la famille, aller à Colmar à l'Ecole Primaire Supérieure, puis entrer à l'Ecole Normale d'Instituteurs, je l'ai déjà mentionné.

Les élèves qui se présentaient au concours de l'Ecole Normale devaient savoir jouer d'un instrument de musique, afin d'être capables d'accompagner les chants pendant cultes et messes. C'est ainsi que la grand-mère acheta à son petit-fils le piano qui se trouve à la maison, sur lequel vous avez appris à faire vos gammes. A vrai dire, Adolphe enfant n'était pas très « emballé » par les leçons. « Souvent, me disait-il, j'allais chez le professeur à Colmar sans avoir travaillé mes exercices ». C'est bien plus tard, quand nous étions à Toulon, qu'il se remit sérieusement au piano. Il y en avait un dans la villa meublée que nous avions louée. Il prit des cours avec un professeur du Conservatoire de la ville. Il faut croire que ses premières leçons colmariennes n'avaient pas été inutiles, car il arriva vite à un bon niveau. Vous savez combien il aimait cet instrument. Il passait de longs moments à déchiffrer ses partitions, exercice qu'il aimait particulièrement. Il disait que cela le reposait des copies et des préparations.

C'est un excellent piano qu'il a légué à Marc. Et ce piano a égayé tant de Noël à la maison ! Maintenant il est muet, et cela me serre le cœur. Heureusement qu'il y a quelques fêtes de temps en temps pour le ranimer.

Adolphe entra au 6ème au lycée Bartholdi à Colmar. Pendant ces années de lycée, il continuait bien sûr à habiter au village. Il était Eclairer Unioniste. Il participait aux camps dans les Vosges. Avec ses copains, ils allaient se baigner dans la Fecht – ce qui est bien impossible aujourd'hui – ils faisaient des promenades dans les forêts des environs ; bref, la vie d'un enfant d'avant guerre vivant à la campagne. Encore lycéen, il lui arrivait durant les vacances d'été d'aider son père dans les travaux agricoles. Quand il fut adolescent, qu'il commençait à aller danser le soir dans les bals des environs, son père venait le réveiller le lendemain matin de bonne heure pour qu'il aille travailler avec lui : « Si tu as de l'énergie pour danser, tu en as pour travailler ». Ces bals étaient organisés à l'occasion des « kilbes » ; les kilbes étaient des fêtes villageoises qui avaient lieu chaque année à date fixe : celle d'Ostheim était à Pentecôte. Tout l'été, les villages organisaient leurs fêtes de manière à éviter la concurrence avec les voisins. Ainsi, on avait la possibilité de passer, l'été, des

fins de semaines agréables. Chaque kilbe était préparée sur le même modèle : on installait une grande tente sur la place avec de longues tables et des bancs de bois. La fête était organisée chaque fois par une Société différente : pompiers, sociétés de musique, anciens combattants.... Sous la tente, on buvait du vin et de la bière : on pouvait aussi manger des saucisses (wurtzala) et autres cochonnailles locales. Les « autorités » de la commune, maire, conseillers, participaient régulièrement à ces agapes. On était flatté quand un de ces notables venait s'asseoir à notre table. L'essentiel de la fête, c'était l'orchestre et le bal : orchestre de cuivres, bien entendu, avec les musiciens en costume local. C'était très gai et bon enfant. Plus tard, je l'ai constaté de mes yeux, les choses ont changé, en mal, selon moi. Des manèges, des stands divers, ont donné à cette fête un air peut-être plus « moderne » mais moins typique. Ensuite, l'arrivée d'orchestres avec une sono bruyante, le remplacement des danses traditionnelles par des danses d'aujourd'hui, tout cela banalisa et dénatura ces fêtes. Je ne sais si elles existent encore. Je garde un souvenir ému de tant de soirées d'été dans les kilbes d'Ostheim, de Beblenheim, de Ribeauvillé,... Il va sans dire que, pour les jeunes, ces fêtes étaient l'occasion de rencontres qui débouchaient parfois sur des mariages.

Adolphe fut au lycée Bartholdi un très bon élève. J'ai conservé des attestations d'inscription au Tableau d'Honneur. Il aimait à parler de ses années de lycéen. Il s'était fait beaucoup d'amis, dont certains sont morts à la guerre. Il parlait avec émotion de son meilleur ami tué au front, et dont il gardait des photos. Il évoquait certains de ses professeurs, qui malgré un séjour obligatoire à l' « Intérieur », après 1918, gardaient un accent alsacien épouvantable. Il parlait en particulier d'un professeur de mathématiques, Monsieur Greiner, que les élèves avaient surnommé, allez savoir pourquoi, Cacadou. Il m'a présenté un été dans les Vosges à Monsieur « Cacadou », qui prononçait le quatre « gatre ». Les élèves qui récitaient « gatre mille gatre cent garante gatre » écopaient de « gatre » heures de retenue.

En juin 1940, il passa le Baccalauréat ; les Allemands fermèrent aussitôt après l'Armistice l'Université de Strasbourg. Il me semble me souvenir qu'elle est restée fermée toute la durée de la guerre. Un choix s'imposa alors : selon les directives des Allemands concernant l'Alsace, il n'était pas question pour les jeunes de rester à la maison. Si on ne continuait pas ses études en Allemagne on devait aller travailler dans les usines allemandes. Adolphe opta, en accord avec ses parents, pour les études. Deux possibilités s'offraient aux jeunes Alsaciens : Fribourg en Brisgau, juste de l'autre côté du Rhin en face de Colmar, ou Tübingen, dans le Wurtemberg. Comme beaucoup de ses camarades, il choisit Fribourg. Il avait une chambre dans une famille. Plus tard, à Tübingen, il logeait dans une résidence, un petit foyer plutôt, qui, selon la coutume de l'époque, était géré par les anciens étudiants. Changer d'université après deux semestres était une tradition en Allemagne à l'époque. Je ne sais si c'est toujours ainsi.

Ces deux villes universitaires sont de très jolies villes de taille moyenne, ayant beaucoup de charme et de cachet : Fribourg tout près de la Forêt Noire, avec ses maisons anciennes et ses remparts en pierres rouges, Tübingen, perchée sur une colline qui domine le Neckar. Fribourg fut ravagé en 44-45. Quand j'y suis allée la première fois, il y avait encore des quartiers entièrement détruits. Tübingen eut plus de chance.

Adolphe y commença donc sans enthousiasme, et sans croire un instant qu'elles auraient un jour une valeur, des études de physique et de mathématiques. En plus de leurs cours principaux, les étudiants devaient suivre un ou plusieurs cours de leur choix. Il avait opté pour l'histoire et l'histoire de l'art.

Ces villes universitaires n'avaient pas le renom des brillantes universités comme Berlin ou Göttingen. Cependant, elles offraient aux étudiants la possibilité de suivre d'excellents cours, avec des professeurs remarquables ; en voici la raison.

Hitler avait exilé loin de Berlin, au fond des provinces les plus reculées de l'Etat, les intellectuels et universitaires qui refusaient d'adhérer au parti nazi, mais dont il avait besoin. C'est ainsi que Adolphe put suivre les cours de Karl von Weizsäcker, grand physicien et astrophysicien, dont le frère fut par la suite président de la République Fédérale. Si Schrödinger (mécanique ondulatoire, prix Nobel en 1933) avait déjà quitté l'Allemagne nazie, les étudiants connaissaient et discutaient ses théories.

Après les premiers revers de la campagne de Russie, un bruit commença à courir avec insistance en Alsace : « Nos jeunes vont être enrôlés dans l'armée du Reich. » La propagande nazie veillait et démentait énergiquement : « Vous pensez bien, disait cette propagande dans les journaux, à la radio, que si le Reich a besoin de Volksdeutscher (c'est-à-dire des Allemands d'origine étrangère), cela voudrait dire que nous sommes en difficulté ; il n'en est rien, on vaincra. » Cependant, à la fin de 1942, ces jeunes gens furent enrôlés, non pas dans l'armée, mais dans une organisation paramilitaire dite Arbeitsdienst (service du travail) peut-être comparable à nos chantiers de jeunesse du gouvernement de Vichy. Des photos de cette époque montrent des jeunes gens habillés comme des ouvriers du bâtiment, avec des pelles et des pioches. Que leur faisait-on faire exactement, je ne le sais pas ; mais il n'y avait pas de manipulation d'armes. La discipline cependant était assez sévère. Les parents d'Adolphe avaient pu aller le voir, on a des photos de cette rencontre. Je sais qu'il n'était pas très loin de la frontière. Il fut ensuite envoyé à la frontière germano-danoise, à Flensburg, dans le Schleswig-Holstein, où, disait-il, les enfants étaient d'une étonnante blondeur. Puis, au Danemark, à Randers, où il devait garder un pont important franchissant un estuaire et une voie ferrée.

Puis en juin 44, alors que les Alliés débarquaient en Normandie, il fut incorporé dans la Wehrmacht à bord d'un Sturmgeschütz, un char d'assaut,

comme canonnier. Il fallut un certain temps avant qu'il soit opérationnel. Les Allemands se méfiaient de tout « Volksdeutscher (Elsässer) », ainsi était-il nommé dans son livret militaire. C'est pourquoi, dans un équipage de chars, il n'y avait qu'un seul Volksdeutscher, pour pouvoir mieux le surveiller. Sa « chance », disait-il, c'était d'avoir été incorporé dans la Wehrmacht, armée normale, peut-on dire, et pas dans les Waffen SS, dont les soldats avaient la plus grande peur, parce que, à leurs yeux, les SS étaient chargés des plus basses besognes.

Au printemps 45, après sa formation, Adolphe se retrouva donc sur le front de l'est. Il était bien conscient que si son char était atteint par un obus, tout son équipage périrait. Il mettait beaucoup de mauvaise volonté pour remplir son rôle de canonnier. En tirant, il ratait si souvent sa cible que le chef de char finit par s'en apercevoir ; il lui mit un revolver sur la tempe et lui dit qu'il n'était pas dupe : « Je lui expliquai que j'étais gaucher, que mon œil droit voyait mal, et le chef me changea de poste ». Ce chef voulait à tout prix recevoir la « croix de fer », et avait même refusé d'aller en permission pour l'obtenir. Autre ruse d'Adolphe : se frictionner les jambes avec de l'essence et je ne sais plus quel produit, de manière à déclencher un eczéma. Il y réussit si bien que longtemps après il en souffrait encore. Plusieurs fois pendant cette période, il pensait à son oncle, le frère de sa mère, mort en 1917, dont il portait le nom ; il se disait que son sort à lui serait sans doute le même que celui de son oncle. Vers les derniers mois de la guerre, il était en Pologne, dans la région de Danzig : c'était l'horreur. En face d'eux, les Russes leur criaient par haut parleur : « Vous allez entendre les orgues de Staline. » Et aussitôt des milliers de canons crachaient un effroyable déluge de feu. Le bruit était intolérable, et les tirs terriblement efficaces. A ce moment-là, en avril-mai 45, l'armée allemande avait perdu beaucoup d'hommes et avait reculé sur tout le front. Ce qui restait des troupes allemandes dans cette région de Pologne se retrouva dans la ville de Danzig (aujourd'hui Gdansk) et sur l'embouchure de la Vistule. Les armées russes avançaient, les villes brûlaient. La vision de Gdansk en feu était un de ses pires souvenirs. Les habitants mouraient de peur de voir arriver les Russes. Si les soldats avaient un mince espoir de fuir, les civils n'en n'avaient aucun. Adolphe eut une chance inouïe. Un officier ayant appris que l'Armistice allait être signé le lendemain informa les soldats qu'un petit convoi de bateaux allait partir. Il fallait faire vite si on voulait en profiter. Cet officier fut obligé de compter les hommes le revolver à la main ; c'était la ruée, tous voulaient monter ; mais il ne fallait pas surcharger les embarcations. Il s'agissait de grosses barques à fond plat sans aucun abri. Le convoi se dirigea vers le Nord-Ouest. Le lendemain de la signature de l'Armistice, les bateaux étaient en pleine mer, quand des avions russes les mitraillèrent, et il y eut des morts. Les garde-côtes suédois refusèrent de les laisser accoster ; ils n'avaient pourtant aucune arme, ni nourriture, ni boisson ; ils se rendirent au Danemark, et furent prisonniers des Anglais qui occupaient tout le pays. Cette région danoise était un immense camp, curieux car il était sans barrière ; c'était toute une province, avec ses villes et ses

villages. Les Anglais, n'ayant pas le temps de s'en occuper, avaient confié le commandement du camp aux officiers allemands, auxquels ils avaient laissé leurs armes..... Ces officiers surveillaient étroitement les prisonniers. Adolphe et quelques camarades alsaciens travaillaient dans une ferme danoise. Ils ne savaient combien de temps allait durer cette situation, ce qui allait advenir d'eux. Et bien entendu, ils n'avaient aucune nouvelle de leurs familles et aucun moyen de leur en faire parvenir.

Un jour, ils entendirent parler d'un camp de prisonniers français situé assez près du leur. A plusieurs, et en prenant des risques, ils se hasardèrent vers ce camp. Ce jour-là, ils eurent vraiment très peur : ces Français, c'était les « Volontaires de la légion Charlemagne », c'est-à-dire des Nazis français qui avaient été volontaires pour se battre sur le front de l'Est dans l'armée allemande. Il y eut un certain nombre de Français et de Belges (Légion Degrelle) pour se faire ainsi enrôler. Ils avaient des mines patibulaires. Effrayantes. Saisis d'effroi quand ils comprirent qui étaient ces hommes, les prisonniers regagnèrent leur camp sans avoir été repérés. Ils préféraient rester là où ils étaient.

Ils avaient beau essayer d'expliquer aux officiers anglais qu'ils étaient alsaciens, donc français, les Anglais ne comprenaient pas et ne les libéraient pas.

Je ne me souviens pas exactement comment il se trouva seul, laissé à lui-même, dans une ville du Nord de la France, Dunkerque, je crois. Il se demandait quand et comment il allait pouvoir rejoindre Ostheim. On était en juin 45. En France, tout était désorganisé, personne ne pouvait le renseigner.

Autre coup de chance : alors qu'il errait dans la ville, il s'entendit appeler par son nom. C'était un camarade alsacien qui circulait sur un camion militaire français et qui l'avait reconnu. Il le prit avec lui. Il me semble me rappeler qu'il lui fit donner des vêtements civils, car Adolphe n'avait que son uniforme allemand. C'est ainsi qu'il fut pris en charge par les organismes qui s'occupaient de rapatrier les civils et les militaires. De la Croix Rouge, il reçut de la nourriture. Et il put prendre des trains qui, au bout de quelques jours et après bien des difficultés, le ramenèrent à Ostheim en juillet 1945. Sa famille était sans nouvelle de lui depuis plusieurs mois, et lui ne savait rien des siens. Beaucoup de ses camarades étaient morts ; d'autres restaient prisonniers des Russes, en particulier au camp de Tambov, dont on apprit ensuite l'effroyable réputation. Par chance, tous les cousins, Albert Geyl, René et Fernand Baltzinger, Arthur Bollenbach, tous « Malgré-Nous », revinrent en Alsace.

J'ai résumé ce que je sais de cette période de sa vie. Des détails me manquent sûrement. Un ami ne m'a jamais rendu les notes qu'il m'avait dictées. Pendant des années, il parlait peu de cette période de guerre. Il en parlait d'autant moins que des collègues stupides ignorant tout de la situation et pérorant méchamment se permettaient de porter des jugements sans nuance. Avec ses amis les plus proches, et avec moi bien sûr, il évoquait cette époque de sa vie. Je me rends

compte, que, moi-même, je n'ai peut-être pas assez compris combien ce passé était une souffrance pour lui. Peu avant sa mort, en 1987, il avait envisagé un voyage dans ces régions où il avait combattu, Francfort sur Oder, et bien sûr Gdansk. Nous étions allés à Paris chercher des cartes routières et documents aux offices du tourisme de la République Démocratique d'Allemagne et de Pologne. L'itinéraire était prêt : nous envisagions d'y aller avec nos amis Pierre et Elisabeth Castanié. Ce voyage était prévu pour l'été 1988, et il est mort en décembre 1987.... Je suis allée sans lui à Gdansk, en pensant fort à lui. Il avait vu la ville en flammes, il aurait découvert une ville reconstruite, merveilleusement belle. Je suis allée sur l'estuaire de la Vistule à l'endroit où s'élève un monument à la paix, sans doute tout près du lieu d'où il a pu fuir. J'en ai rapporté une pierre que j'ai mise sur sa tombe. Peut-être que s'il n'avait pas eu de problème cardiaque nous aurions pu préparer ce voyage plus tôt.

Lorsque l'historien Henri Amouroux publia sa série de livres « La grande histoire des Français sous l'occupation », voyant que l'auteur ne parlait pas des Alsaciens incorporés de force, Adolphe lui écrivit : Amouroux lui demanda de lui faire parvenir le récit de sa guerre. Des fragments en parurent dans le tome 7 « Un printemps de mort et d'espoir – Novembre 1943 – 6 juin 1944 » Editions Robert Laffont 1985, page 377 :

« Gustave Dehen, qui appartient à l'équipage d'un Sturmgeschütz (canon d'assaut) de 24 tonnes et a combattu au sein de la Panzerjägerabteilung II dans le secteur de Riga, écrira: « Les engagements auxquels il me fallut prendre part m'apportèrent tous la preuve de ce que je ne pouvais admettre, c'est-à-dire qu'on ne s'évade pas d'un char et surtout qu'on ne s'évade pas avec le char. »

Adolphe B..., qui habitait dans la région de Colmar, sera mobilisé en 1943 et, après six mois passés au Danemark - dont il se souviendra toujours comme d'un pays de lait, de poisson fumé, de pain abondant et de civils courtois -, sera envoyé comme canonier dans une unité de chars engagée à l'automne de 1944 près de Varsovie.

« Quand on a vu à côté de soi, m'a-t-il confié, des chars atteints par les obus des chars russes, le canonier chargeur que j'étais n'hésitait pas à charger le canon quand on lui criait: " Char russe devant! " On tirait pour se défendre. »

Si le chef de char d'Adolphe B..., un Silésien qui avait refusé d'aller en permission avant d'avoir obtenu la croix de fer de 1^{ère} classe, se montrait nazi intraitable, bien des soldats allemands se comportaient, envers les Alsaciens et les Lorrains, en bons camarades, lorsqu'il s'agissait de faire face aux mêmes épreuves. »

D'autres fragments de ce même livre corroborent ce qu'il me racontait.

Pages 362 et 363 :

« 200000 Alsaciens et Lorrains mobilisables, 132000 incorporés 27000 morts, 20000 disparus, 10000 grands blessés, tel est le prix payé par l'Alsace et par la Lorraine à l'annexion.

Mais les chiffres ne diront jamais le poids de douleurs aggravées par l'incertitude puisque, en Alsace comme en Lorraine, le sort des hommes mobilisés demeurera si longtemps ignoré que, le 11 juillet 1946, devant l'Assemblée nationale, le député Pierre Clostermann pourra dire, avec raison, qu'en Alsace « toutes les questions économiques et politiques sont dépassées par cette question des "malgré nous" ».

Au 1^{er} juillet 1946, 70000 soldats ont regagné leurs foyers, 8000 Alsaciens et Lorrains sont *officiellement* tombés au combat contre les Russes, mais, sur les 65000 incorporés du Bas-Rhin, on ne sait rien de 26671; sur les 35000 incorporés du Haut-Rhin, 16292 n'ont pas donné de leurs nouvelles, non plus que 12050 des 32000 Mosellans incorporés.

Morts ? Prisonniers ? Nul ne peut le dire avec précision. Dans les derniers mois du conflit, la Wehrmacht - 16500000 mobilisés pour toute la guerre - a été dans l'impossibilité de prévenir les familles des décès intervenus au combat et dans les hôpitaux. Il faut rappeler également que la Lorraine et l'Alsace sont libérées alors que se poursuivent toujours des batailles dans lesquelles se trouvent engagés, sous uniforme et commandement allemands, des Alsaciens et des Lorrains.

Le sort des « malgré nous » ne préoccupe pas uniquement les familles des disparus qui, dans les journaux locaux, publient photos, dates de naissance et de mobilisation, dans l'espoir d'obtenir un renseignement auquel raccrocher leur espoir, il intéresse également plusieurs parlementaires.

Les 11 et 23 juillet 1946, au cours d'un débat passionné, Clostermann, Pierre July, de Moro Giafferri, Sigrist, Henri Meck prendront la parole, mettant en cause le ministre des Anciens combattants et victimes de la guerre, le communiste Laurent Casanova, et, à travers lui, l'U.R.S.S., dont la politique de silence est vigoureusement dénoncée.

Henri Meck insistera sur l'ignorance dans laquelle les Soviétiques laissent les faibles missions françaises de recherche, sur l'impossibilité pour les Alsaciens et les Lorrains, toujours prisonniers, d'informer leur famille, sur l'extrême lenteur des rapatriements.

Laurent Casanova répondra, non seulement en dénonçant l'anticommunisme des orateurs, mais également en mettant en cause la bonne foi de certains évadés des camps soviétiques. Il ajoutera qu'il est très difficile « de faire admettre à nos alliés [russes] que la plupart des Alsaciens et des Lorrains enrôlés dans les formations de la Wehrmacht [l'ont] été contre leur gré ».

Fernand Grenier, député communiste, accusera de son côté ceux « qui rentrent après avoir vécu un an et plus auprès des femmes allemandes ».

Ainsi, un débat, qui aurait dû demeurer toujours sur le plan humanitaire, sera-t-il, de part et d'autre, constamment politisé. »

Après les mois de guerre, il y eut le retour à la vie civile. Adolphe se retrouva à l'été 1945 à l'âge de 23 ans uniquement avec le Baccalauréat. Les diplômes allemands, ainsi qu'il l'avait compris d'avance, ne servirent à rien.

Reprendre des études à 23 ans, après l'enfer qu'il avait vécu, cela semble difficile. Pour ne pas être à la charge de ses parents, qui avaient vu leur maison endommagée, leurs cultures ravagées, il voulut prendre aussitôt un emploi. Il entra aux Ponts et Chaussées à Colmar (aujourd'hui la DDE) au bureau d'études. Il fallait reconstruire routes et ponts, le travail ne manquait pas. On l'informa qu'au bout de cinq ans, il pourrait passer le concours d'ingénieur TPE (Travaux Publics de l'Etat).

Avec beaucoup de sagacité, ses parents comprirent que ce n'était pas là sa voie. « Au bout de cinq ans, lui dirent-ils, tu n'auras peut-être pas le courage de te présenter à ce concours, et tu auras toujours un emploi subalterne. » C'est ainsi qu'ils le décidèrent à s'inscrire à l'université de Strasbourg, où il commença avec les jeunes bacheliers qui sortaient du lycée. Il n'était pas le seul dans son cas. Je pense que cela n'a pas dû être facile tous les jours. Très vite, il réussit les certificats de licence (la licence d'alors). Monsieur Foëx, professeur à l'Institut de Physique, le prit comme préparateur ; puis Monsieur Ollivier, pour qui il avait la plus grande admiration, le prit comme assistant, poste qu'il occupait à notre mariage. Il avait entrepris une thèse sur le ferromagnétisme. Mais il sentait que la recherche ne l'attirait pas spécialement ; sa thèse semblait n'aboutir à rien ; en fait, celui qui la continua arriva aux mêmes conclusions et fut nommé professeur d'université à Strasbourg. Comme il aimait enseigner, monsieur Ollivier lui conseilla de préparer l'Agrégation. A l'époque, il fallait avoir rédigé un diplôme d'études supérieures avant l'Agrégation. En tant qu'incorporé de force, il en fut dispensé. Ce fut le seul « cadeau » de l'Education Nationale.

Mais l'armée française ne lui fit pas de cadeau. Au moment de la naissance de Sylvie, en août 1951, il dut faire une « période de réintégration dans l'armée française ». Cette période se déroula pendant environ trois semaines, en Allemagne, à Idar-Oberstein, ville du Palatinat. Là, on lui fit comprendre avec autorité que, vu sa connaissance parfaite de la langue allemande, sa formation scientifique, et son affectation dans l'artillerie allemande, il se devait de devenir officier de réserve. Ainsi, en Champagne, à Toulon, puis à Grenoble, il fit quelques brèves périodes (un ou deux week-ends par an), suivit quelques cours, et obtint le grade de lieutenant de réserve. Malgré les sollicitations, il ne voulut pas aller au-delà.

A Strasbourg, il prépara l'agrégation de physique-chimie. Après un premier échec - le premier collé à l'écrit - il fut admissible en 1952. Anne vint au monde

à l'aube même du jour où il devait partir à Paris pour passer l'oral. Echec à l'oral à cause d'une épreuve d'optique mal montée, alors qu'il était très adroit d'ordinaire dans ce travail. En 1953, il fut reçu. Nous espérions un poste à Strasbourg où il y en avait deux vacants. Mais le président du jury lui apprit que ces deux postes étaient réservés à des Normaliens qui faisaient leur service militaire. Toute la France était alors en grève générale, ni téléphone, ni train. Ne pouvant ni me prévenir ni me demander mon avis, il opta pour un poste dans le midi, à condition que j'en aie un : ce qui fut fait ; obtenir un poste double était alors très difficile. Quand j'appris notre affectation à Toulon, j'étais effondrée : je ne voulais pas quitter Strasbourg, ma chère Place de Corbeau, l'appartement vieillot mais sympathique, le lycée où j'avais travaillé un an, les amis, tout ça pour l'inconnu, avec deux enfants de un an et deux ans. Heureusement que je ne savais pas encore exactement ce que serait cette installation à Toulon. Ça aurait pu être pire, mais c'est une ville où je ne me suis pas sentie bien : ni le climat, ni l'ambiance, ne me plaisaient. On habitait loin de tout, dans un joli coin au bord de la mer, qui convenait davantage pour les vacances, dans une villa meublée, sans confort. Seuls avantages : la proximité de mes parents à Marseille, et le jardin pour les enfants. Au bout de quelques mois, on a acheté la petite Simca, ce qui rendait la vie plus facile. Pour moi, j'espérais toujours retourner à Strasbourg ; nous avons gardé l'appartement. Mais quand j'ai passé le CAPES de lettres modernes, je n'ai pas pu avoir de poste à Strasbourg, j'ai été nommée à Grenoble. Après ces deux ans à Toulon, ce fut donc Grenoble, où Adolphe eut tout de suite à Champollion des classes préparatoires. Il s'y est trouvé très heureux, ne regrettant jamais l'université, ni même l'Alsace. La mentalité à Grenoble lui plaisait. Il s'est donné à fond à son travail et à sa charge de responsable de labo de physique, avec quelle ardeur, vous vous en souvenez. Que d'heures passées dans ces labos ! Il a adoré son travail au lycée Champollion où il a fait presque toute sa carrière. Il s'est remis au ski ; on a acheté le terrain à Saint Nizier d'Uriage, et construit le chalet, la « huitième merveille » du Dauphiné. Vous connaissez le « roman du chalet », les petits-enfants peut-être moins. Son voilier lui procura les plus grandes joies.

Il eut une première attaque cardiaque juste à son départ à la retraite. Par prudence, on vendit le « SAMPA ». Il lui restait son cher chalet et ses arbres fruitiers.

Il est difficile d'analyser le caractère d'une personne, cependant j'aimerais que ses petits-enfants le connaissent un peu : au physique, il était grand, il avait le teint clair, les cheveux blonds, les yeux marron. Il avait un caractère complexe, je veux dire par là que se trouvaient en lui des tendances opposées. Il pouvait être gai, enthousiaste, mais aussi angoissé et même violent. Il était généreux, plus prêt à voir le bien que le mal chez les autres. De son éducation luthérienne transmise surtout par sa grand-mère, il avait gardé un côté un peu rigide et un sens moral élevé.



En 1961, Anne (à g.), Marc, et Sylvie

Il avait une clairvoyance qui m'avait toujours étonnée. Il y a bien longtemps – et quand j'écris ces lignes, il y a 19 ans qu'il est mort – il évoquait les grands problèmes de l'époque actuelle : combien de fois il m'a dit que, sous peu, vu notre démographie, nous aurions des difficultés à payer nos retraites : pas assez d'actifs. Bien avant que cela ne soit à la mode, il savait que la pollution était un grand risque : « L'homme est le premier et le plus grand des pollueurs » disait-il souvent. Autre exemple de cette clairvoyance : l'écroulement des dictatures communistes de l'Europe de l'Est ; en fait, le mur de Berlin est tombé juste deux ans après sa mort.

Il était très sociable, c'était son côté alsacien. Il aimait s'entourer d'amis ; il aimait les réunions familiales. Il montrait alors ses talents de cuisinier en préparant bûche de Noël et kugelhopf, et en servant du vin d'Alsace. Il a eu des amitiés très fidèles : Michel Daune à Strasbourg, Jean Réau à Grenoble, qui étaient ses « vrais amis », et aussi Pierre Castanié, Marc Darcissac, Marcel Guimier..... Il détestait les gens prétentieux et pouvait se montrer odieux avec eux. Il était par contre très respectueux des personnes de condition modeste, par exemple les agents de laboratoire ; tous, et en particulier monsieur Choulet, le vénéraient.

Il aimait les enfants, les siens bien sûr, et ses petits-enfants, dont peu ont pu profiter de cette affection. Je me souviens de sa joie débordante à chaque naissance.

Sylvain était son premier petit enfant. Anne se rappelle sûrement encore ce que son père lui disait à son retour de clinique, avec Sylvain qui avait huit jours : « C'est la chose la plus intelligente que tu aies faite jusqu'à maintenant. »



En 1964, Paule et Adolphe, entourés de Anne (à g.), Marc, et de Sylvie

Il me disait souvent : « Renaud, c'est mon remplaçant, il me ressemble, je peux disparaître. » Quand Hélène est née, avant de l'avoir vue, il disait que c'était la plus jolie petite fille. Henri était bien petit à son décès ; mais il réjouissait son grand-père par ses sourires et l'affection qu'il lui témoignait : il arrivait vers lui en courant de toutes ses forces pour se jeter dans ses bras.

Adolphe parlait aux enfants comme aux adultes, disant qu'ils étaient fort capables de comprendre. Je l'entends encore expliquer à Sylvain, deux ans et demi, que « le maire est le premier magistrat municipal. » C'était en Normandie, en face de la mairie de Villers sur Mer. Avec quel enthousiasme il avait organisé au chalet le baptême de Sylvain et d'Hélène ! Et ce fut une belle fête, alors qu'il avait déjà eu une grave crise cardiaque.

A l'automne 1987, nous avons loué un appartement à Chamrousse - c'est lui qui l'avait choisi -, afin de nous y installer en février 1988 avec Renaud et Hélène (4 ans). Il se réjouissait de passer une quinzaine de jours avec eux, afin de les initier au ski. Il est mort quatre mois avant ce séjour à la neige. J'ai tenu à réaliser seule ce que nous avons décidé. Et ce, deux années de suite.

Il n'a malheureusement pas connu ni Ophélie, ni Hermine, ni Roxane.

Adolphe avait un excellent contact avec ses élèves, et ses élèves l'appréciaient : nous en avons eu bien des preuves. Chaque fin d'année scolaire, une joyeuse troupe déboulait au chalet pour une bonne soirée. Brochettes, choucroute....

Un souvenir frappant que je tiens à vous raconter. En 1968 nous étions au Canada, aux chutes du Niagara. C'était une belle soirée d'été. Les chutes étaient illuminées, le spectacle était très beau. Un groupe de jeunes gens et de jeunes filles qui faisaient le même voyage que nous, tournant le dos aux chutes, en demi-cercle autour de lui, écoutaient attentivement je ne sais quelle explication

qu'il était en train de leur donner. Il a fallu que j'interrompe la leçon de physique....



Paule et Adolphe

Il aurait été si heureux du succès de ses petits-enfants et de leur réussite ! Vous, ses enfants, vous l'avez assez connu pour savoir à quel point il vous aimait et combien vous lui étiez chers. Il m'arrivait même parfois de trouver qu'il était trop indulgent.

Sa mort brutale survenue en décembre 1987 me plongea dans le plus profond désespoir et me laissa hébétée. J'aurais dû cependant m'y attendre ; après la très grave opération du cœur qu'il avait subie, il n'avait jamais vraiment retrouvé sa vigueur et sa force de caractère. Mais j'espérais que son énergie l'aiderait à surmonter cet accident de santé ; d'autant plus que, trois semaines avant sa mort, son cardiologue l'avait trouvé bien : « J'ai un cœur à devenir centenaire, m'a dit le docteur ». J'entends encore sa voix joyeuse m'annoncer cette bonne nouvelle.

Ce qui m'a donné de la force pour surmonter cette épreuve, c'est que souvent il m'avait dit : « Si je pars avant toi, promets moi de ne pas être triste. » il ajoutait, mi sérieux, mi plaisant ; « Remarie toi, mieux, sois une veuve joyeuse ! »

J'ai essayé, en repensant à ce que fut notre vie commune, de ne pas me laisser subjugué par cette épreuve. Mais il me manque sa présence, nos longues discussions qui n'en finissaient pas, souvent avec des opinions divergentes, et les années qui passent n'atténuent pas ce manque cruel.

J'ai essayé de surmonter le choc d'un départ si brutal. Par chance, j'ai toujours eu foi dans la vie, et j'ai la certitude que rien n'est fini sur cette terre. J'ai été très entourée par mes enfants, par ma famille, par mes amis, et je le suis toujours. C'est une force et une aide irremplaçables.

Adolphe est enterré à Saint Martin d'Uriage, village qu'il appréciait, près de son chalet qu'il aimait tant, et où il a souhaité reposer.



Le chalet de Saint Nizier d'Uriage construit par Adolphe

Choses vues

Voilà le témoignage que je voulais vous laisser. J'ai été personnellement témoin de certains de ces événements, et j'ai essayé de rendre le plus précisément possible ce que j'ai appris de ceux qui vous ont précédés, tant du côté Laffont et du côté Veyet, que du côté Baltzinger. Vous les faire connaître, mais surtout évoquer pour vous ce que fut leur existence. Il y a un abîme dont les jeunes générations ne se rendent pas compte, entre leur vie d'aujourd'hui et celle de leurs ancêtres, et ce, jusqu'à la fin de la deuxième Guerre Mondiale, on peut même dire jusqu'en 1950. Arrivée de l'électricité, du gaz (« gaz et électricité à tous les étages » pouvait-on lire sur les entrées d'immeubles), du chauffage central, des salles de bains, des appareils ménagers, de l'auto. Pensez que sans réfrigérateur, les maîtresses de maison, dans l'impossibilité de les conserver, ne pouvaient pas faire de provisions d'avance. Il fallait sortir chaque jour, en ville du moins, pour chercher le lait, le pain, la viande. Savez-vous qu'à Lyon, par exemple, le premier Prisunic, qui existe toujours, ouvrit ses portes vers 1935 ? C'était un incroyable changement pour nous qui étions habitués aux petits magasins sans élégance, souvent sombres, avec « la marchande » derrière son comptoir et bien peu de marchandises. Un vrai choc !

La vie matérielle a été extraordinairement facilitée, vous l'aurez compris. Pensez à une chose aussi banale que l'achat d'un paquet de café. Aujourd'hui, on trouve des paquets bien présentés, une grande variété de choix..... Jusqu'en 1945-1950, on allait chez « le marchand » (épiciier), qui torréfiait lui-même son café en grains à l'aide d'un récipient cylindrique sur un feu de charbon de bois ; il fallait tourner à la main avec une manivelle le dit récipient, et être très attentif à ne pas brûler le café, qui était dans ce cas invendable. L'opération se passait dans l'arrière boutique, ou sur le trottoir, devant le magasin.

Et que dire des innombrables appareils, si ordinaires actuellement, et qui n'ont fait leur apparition dans la vie courante que tout récemment ! Le téléphone n'est vraiment entré dans les moeurs qu'après 1950 ; quand nous avons acheté l'appartement de Grenoble en 1956, il a fallu attendre plus d'un an avant d'avoir une ligne. On avait la radio, bien sûr ; la télévision est arrivée ensuite. Puis les premières caleuses, qui remplaçaient les règles à calcul, les premiers ordinateurs, énormes machines qui tenaient à peine dans une chambre ; on n'en n'avait d'ailleurs pas chez soi. Jusque dans les années 1970, il était impossible de penser qu'on créerait les téléphones mobiles, ou sans fil, les ordinateurs portables. Et que le monde, grâce à Internet, viendrait chez nous à tout instant

pour nous apporter des informations venues de partout. Impossible aussi de penser que physique, chimie, biologie, médecine, feraient de tels progrès.

La société a totalement changé. Et ce changement a induit une profonde mutation des mentalités. Les personnes de la génération de mes parents, et même de ma génération, ont eu du mal à s'adapter.

Progrès matériel inouï, qui a bouleversé nos vies, mais bouleversement des mentalités, qui est sans doute bien plus important.

Les générations qui vous précèdent ont vécu des événements historiques de la plus grande importance. L'Histoire est toujours présente dans leurs vies, même les plus modestes.

En 2007, depuis 60 ans, l'Europe, pour la première fois, n'a pas connu de guerre. Fait exceptionnel, dont il faut se réjouir.

Mais d'abord, pensez que certains de vos arrière grands-parents ont vécu pendant trois guerres. Par exemple, mon grand-père Achille Laffont avait huit ans quand la guerre de 1870-71 s'est déclarée. Il en avait sûrement, même dans sa lointaine province d'Ardèche, entendu parler. En 1914-1918 il a vu partir ses deux fils aînés. Et il est mort en 1944 avant la fin de la deuxième Guerre Mondiale. Salomé Sturm, la grand-mère de votre père et grand-père Adolphe, est née en 1870, époque où l'Alsace était française. Elle a perdu son fils à la guerre en 1917 et a survécu à la guerre de 39-45. Ces guerres l'ont obligée à changer cinq fois de nationalité.

Les années de guerre, celle de 14-18 comme celle de 39-45 ont été terriblement meurtrières pour l'Europe. Tant de villes réduites en cendres, tant de veuves et d'orphelins, tant de maladies dues à la privation de nourriture, si sévère dans les grandes villes, et à l'absence de médicaments et de médecins.

Pour la première fois dans l'histoire, les civils ont eu autant, sinon plus, de morts que les soldats. Pensez en 14-18 comme en 39-45 à la destruction presque totale du nord et de l'est de la France, et à celle de Dresde et de Hiroshima, en particulier. Sans oublier, entre 1914 et 1918, l'épouvantable épidémie de grippe espagnole qui fit des millions de morts.

Il suffit de regarder dans nos villages sur les monuments aux morts la liste de ceux qui sont tombés au « champ d'honneur » : on voit quelle hécatombe cela a été pour la France et l'Europe. Et ces événements dramatiques, vos parents et vos grands-parents les ont vécus.

Comme si cela ne suffisait pas, entre les deux dernières guerres, il y eu la « grande crise », que je ne peux passer sous silence, avec le fameux « Jeudi Noir » (24 octobre 1929). Cette crise commença à New York, avec le Krach boursier à Wall Street et déferla un peu plus tard en Europe. L'industrie, le commerce, toute la vie économique fut paralysée, et cela jusque vers l'immédiate avant-guerre en 1939. Une à une les entreprises fermaient, le chômage sévissait. Il n'y avait pas alors d'indemnité de chômage. La vie fut

terriblement dure pour bien des gens. On lisait par exemple dans les magasins d'alimentation : « La maison ne fait pas de crédit », ce qui en disait long.

C'est à cause de cette crise économique que mon père Paul dut cesser son activité de garagiste : ses clients étaient essentiellement des industriels, des commerçants aisés, pour qui la voiture était un superflu qu'ils n'avaient plus les moyens d'entretenir. Plusieurs membres de notre famille perdirent leur emploi. L'industrie textile étant paralysée à Vienne comme ailleurs, Clément Magnat, le père de Josette, fut mis au chômage.

La ville de Vienne, particulièrement sinistrée dans ses industries (textile, chaussures, constructions mécaniques) mit beaucoup de temps à sortir de cette décadence : on ne pouvait pas penser alors que bien des années plus tard, Vienne connaîtrait une notoriété nouvelle due à ses richesses culturelles, héritage de l'Antiquité romaine, et qu'elle deviendrait une ville étape des circuits touristiques.

Je voudrais évoquer pour vous quelques souvenirs personnels de la seconde Guerre Mondiale. J'avais seize ans quand elle a éclaté.

Nous avons vécu des jours difficiles. Ces années-là, il y a eu des hivers extrêmement rigoureux. On n'avait rien pour se chauffer, pas le droit d'utiliser des radiateurs électriques pour suppléer l'absence de charbon. A la maison, les vitres restaient couvertes de givre, même à l'intérieur. A l'université, on se ruait le matin au seul lieu chauffé, la bibliothèque (10°C).

On a eu très faim. On échangeait n'importe quoi pour un peu de nourriture. Mon père se privait de cigarettes – qui pourtant, disait-il, coupaient un peu sa faim – et les échangeait contre des denrées alimentaires, par exemple des œufs. Un jour, un seul œuf pour tous les quatre fut notre nourriture de la journée. Plusieurs fois Gilbert est allé à bicyclette sur le plateau du Vercors, à 1000 mètres d'altitude, chercher quelques fromages de chèvre, en grand danger d'être arrêté à l'entrée de Grenoble par les Allemands. Pour mon vingtième anniversaire, mon père aurait tant voulu nous faire partager un bon gâteau. Hélas, malgré ses cigarettes, le boulanger confectionna une horrible chose qui ressemblait à de la sciure de bois vaguement sucrée.

On a souffert de beaucoup de maladies. Mon père comme ma mère, et moi-même qui ai contracté une primo-infection. Nous avons vu mourir de diphtérie, par manque de médicaments, une jolie petite fille de six ans, dont la maman venait faire quelques travaux ménagers à la maison ; je me souviens encore du désespoir des parents. Mais surtout, on était plongés dans l'affliction de notre défaite de 1940 et de la guerre qui en découla. Sur des cartes murales, on suivait les péripéties des batailles en Europe et en Afrique du Nord. On apprenait la destruction des villes anglaises, allemandes, russes. On parlait des terribles hivers de Russie. En 1942-43, à Stalingrad, la terre était si gelée que les bombes rebondissaient sur le sol sans éclater.

Méfiant à l'égard de la radio de Vichy, on écoutait à nos risques et périls la BBC (radio anglaise), chaque soir, porte close, malgré le brouillage efficace des Allemands. Parfois, on reprenait espoir. Mais le plus souvent, on avait l'impression que cette guerre ne finirait jamais.

Pour nous, chaque jour apportait son lot de difficultés, de peurs, d'angoisses. Les rafles étaient fréquentes : Gilbert y a échappé de justesse. Ma mère Jeanne, allant chez son coiffeur fut raflée devant la Poste de la ville ; nous l'attendions avec inquiétude, elle revint quelques heures plus tard. Mon amie Lina, juive, avait fui Grenoble avec sa famille. Elle et ses parents se cachaient dans un village des environs. Parfois Lina venait à l'université par le tram, et nous confiait combien sa mère la voyait partir avec angoisse.

**DEPUIS HIER SOIR
ET DE 22 H. A 6 H. DU MATIN**

LE COUVRE-FEU EST APPLIQUÉ
sur tout le territoire des communes de
**GRENOBLE, Saint-Martin-le-Vinoux,
Saint-Martin-d'Hères, La Tronche
et Fontaine**

**Tous les spectacles sont interdits
en permanence**

Le Préfet de l'Isère communique :

Les attentats dont la fréquence trouble de plus en plus la tranquillité publique ont amené le Préfet de l'Isère à prendre les mesures suivantes :

A dater du dimanche 11 juillet 1943, et jusqu'à nouvel ordre, le couvre-feu est appliqué sur tout le territoire des communes de Grenoble, St-Martin-d'Hères, St-Martin-le-Vinoux, La Tronche et Fontaine, de 22 heures à 6 heures.

Les personnes qui désireraient obtenir des dérogations présenteront à M. le Commissaire Central une demande motivée et visée de leurs employeurs qui seront personnellement responsables des autorisations délivrées.

L'Ordre des Médecins déterminera la liste des médecins et sages-femmes autorisés à circuler pendant les heures du couvre-feu.

Les cinémas, théâtres, cabarets et foires seront fermés en permanence.

Le Préfet fait un pressant appel à toutes les populations de l'agglomération grenobloise afin que par leur attitude, elles aident à prévenir de nouveaux attentats, dont le renouvellement entraînerait des mesures collectives ou individuelles très graves.

G R E N O B L E

Dans le journal Le Petit Dauphinois, 12/07/1943

Couvre-feu, selon les époques, à 19h, 20h ; le dimanche à 17h, et parfois même à 15h.

La libération de Grenoble, en août 44, fut une immense joie qui faillit mal tourner : les Allemands, ayant quitté la ville s'étaient arrêtés vers Gières, à quelque cinq kilomètres de Grenoble, et tentèrent une offensive aérienne et terrestre qui fut repoussée.

Je n'oublierai jamais l'arrivée des premiers maquisards et des troupes américaines, la foule qui les acclamait, et le cadavre d'un « traître » gisant sur le trottoir Avenue Alsace-Lorraine ; ce meurtre annonçait bien d'autres exécutions de traîtres pendant cette période d'épuration, qui a fait de nombreux morts tués par la foule sans avoir été jugés. Sans oublier les femmes tondues.

Ce jour de la libération de Grenoble on vécut des moments inoubliables ; on espérait des lendemains heureux. Ce jour là, nous n'avions que quelques pommes à manger ; elles nous semblèrent délicieuses.

La guerre n'était pas finie cependant ; mais on avait l'espoir que cela se terminerait bientôt. Si dans notre région nous avions retrouvé la liberté, la guerre continuait ailleurs. La guerre continuait dans le nord et dans l'est de la France, on suivait le difficile débarquement en Normandie, les rudes batailles qui ont fait tant de morts, civils et militaires, et qui ont laissé cette région en ruines. On suivait aussi la marche sur Paris, qui nous semblait si lente. Mais nous sortions d'un tel cauchemar que nous vivions un peu dans une atmosphère irréelle. Quand je repense à cette période d'août 44 à mai 45, date de l'Armistice, j'ai l'impression d'avoir vécu quelque chose d'indicible et d'unique.

La fin de la guerre fut bien sûr une période euphorique. Jamais nous n'avions autant dansé, jamais sans doute nous nous étions autant amusés qu'à cette époque ; nous nous sentions libres. Tout manquait : par exemple, les cartes d'alimentation qui furent en service jusque vers 1949 n'étaient pas toujours honorées, c'est-à-dire que les commerçants n'avaient pas la marchandise à laquelle elles donnaient droit ; ainsi, mon père continuait à fabriquer un savon à base de soude caustique, qui nous écorchait les mains !

Et l'histoire du café qui nous amusés, on en parlait longtemps après. Le lendemain de la libération de Grenoble, des soldats américains en jeep (on n'avait jamais vu de jeep) s'arrêtèrent devant la maison, je ne sais plus pourquoi : c'était le service cinématographique de l'armée. Les soldats nous donnèrent une grande boîte métallique contenant du café en poudre et nous demandèrent de préparer une tasse de café. Ma mère mit la poudre dans le filtre de la cafetière et versa l'eau par-dessus : horreur ! La poudre disparut ! L'opération recommença à plusieurs reprises. Affolée, elle me dit de venir voir. Je ne pouvais pas savoir qu'il s'agissait de « Nescafé ». Les soldats s'amusèrent bien de notre surprise, en nous expliquant la marche à suivre. Nous n'avions ni lait, ni gâteaux à leur offrir. Ils nous laissèrent en cadeau la grande boîte de café moulu, vraie aubaine pour nous qui n'en avons pas bu depuis longtemps.

On se sentait libres, même si la vie matérielle était toujours difficile. Je me souviens qu'on aimait se retrouver dans les rues librement, avec des inconnus, que leur présence nous était amicale, qu'on avait envie de parler après tant de mois d'obscurité.

Puis les prisonniers de guerre, les jeunes gens requis par le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire), du moins ceux qui étaient dans les régions d'Allemagne libérées par les Américains, les Anglais ou les Français, revinrent chez eux. On apprit par la suite que certains ne reviendraient pas tout de suite – et quelques uns ne revinrent jamais – car ils avaient été libérés par les armées russes qui les envoyèrent en Russie dans des camps dont on connut par la suite la triste réputation (camp de Tambov en particulier).

C'est plus tard qu'on apprit l'existence des camps d'extermination nazis, où tant d'hommes de femmes et d'enfants (déportés résistants, déportés juifs) périrent dans des conditions effroyables avec la plus cruelle barbarie. Cela semblait impensable. Même en ayant eu la révélation de ces horreurs, nous n'avions pas l'idée de l'exactitude de cette réalité. En particulier, toute l'histoire du génocide juif nous fut révélée peu à peu, mais nous laissa d'abord incrédules. Ce n'est qu'après visionné des films, vu des photos, que l'on comprit. Mais pas totalement : comment comprendre l'incompréhensible, une telle barbarie contre des gens qui ne demandaient qu'à vivre ? Aujourd'hui encore, la vision du camp d'extermination de Auschwitz-Birkenau est intolérable, mais elle laisse bien des questions sans réponse. A Jérusalem, le monument de Yod Vashem, avec ses millions de noms de disparus inscrits sur les murs laisse les visiteurs ébranlés.

Le 11 novembre 1943, alors qu'ils s'étaient réunis devant le monument aux morts de Grenoble, ce qui était interdit, des centaines de Grenoblois furent déportés à Buchenwald, d'où bien peu revinrent en mai 1945. Si bien que nous connaissions ce nom de Buchenwald. Ce n'est que plus tard que nous furent connus les noms sinistres de Ravensbrück, Auschwitz, et de tant d'autres camps.

Je me souviens que pendant les années de l'après guerre on vécut une période troublée de tensions et de crises gouvernementales, qui atténuèrent la joie de la libération. Les partis politiques, qui avaient été interdits par les Allemands en zone occupée et interdits par Pétain pendant le régime de Vichy, reprirent leur activité, certains avec virulence. Le Parti Communiste, aux premières élections, remporta un très grand succès ; il se faisait appeler le « Parti des fusillés », allusion aux communistes fusillés par les Allemands pour fait de Résistance, oubliant le pacte germano-soviétique entre Hitler et Staline en 1939, oubliant aussi que son chef Maurice Thorez avait passé toute la guerre à Moscou sans prendre de risques dans la Résistance. Ce parti a fait régner pendant des années une terreur intellectuelle dans bien des milieux, l'Education Nationale en particulier, et je l'ai vécu. Et cela a duré bien longtemps après la fin de la guerre. Malheur à celui qui n'était pas au moins « compagnon de route du Parti », malheur à celui qui osait refuser de signer des pétitions, très orientées bien

entendu. Selon le vocabulaire des intellectuels de l'époque, Sartre, entre autres, qui n'adhéra cependant pas au Parti à ma connaissance, ces récalcitrants étaient des « vipères lubriques », « celui qui n'est pas communiste est un chien » - Sartre - et autres injures du même genre.

Malheur aussi à ceux qui osaient parler des camps de concentration soviétiques. Des écrivains, des journalistes (David Rousset) furent traînés devant les tribunaux accusés de faux témoignages. Et les rares clairvoyants, par exemple André Gide (Retour d'URSS, paru en 1936) étaient violemment critiqués.

Pendant de longs mois après 1945 eut lieu le procès de Nuremberg. Les criminels nazis furent jugés par un tribunal international. Bien peu de ces dirigeants nazis qui avaient tant de sang sur les mains reconnurent leur culpabilité, même Goering et Himmler.



En première page du journal « Le Petit Dauphinois » du 1^{er} septembre 1939. Légende de la photo : des enfants parisiens évacués s'apprêtent à monter dans le train, gare d'Austerlitz

Une chose reste gravée dans ma mémoire : en 1945, je suis allée voter pour la première fois, j'étais fière ! Il allait fallu tant d'années de lutte, dans la paix comme dans la guerre, pour que les femmes, grâce à De Gaulle, aient enfin ce droit ! Depuis les femmes ont acquis bien d'autres droits, mais celui-ci fut le premier et le plus important.

Pour en finir avec cette période de l'après guerre, je mentionnerai deux faits de société qui me paraissent importants : la disparition de l'utilisation de l'usage des patois, et la déchristianisation.

Le patois, je l'ai entendu parler en Ardèche et en Dauphiné par mes grands-parents et les personnes de leur génération. En Ardèche, c'est une variante du languedocien. En Dauphiné, c'est le franco-provençal, dont la limite se situe dans la région de Grenoble. Au sud de Grenoble, c'est le provençal. Bien

entendu, ces limites ne sont pas nettement marquées. Par exemple, Grand-mère Léonie disait « ma platane » ; or, en Provence, son pays d'origine, cet arbre est du genre féminin. Le patois, on ne l'écrit pas ; ces dernières années, des chercheurs en linguistique ont travaillé pour recueillir et noter en phonétique cette langue populaire avant qu'elle ne disparaisse définitivement. C'est ainsi que mon neveu Jean-Yves Laffont, étudiant à l'université de Grenoble, rédigea dans les années 70-75 un mémoire sur les patois de l'Oisans. Il enregistra le parler des paysans de cette région.

J'ai toujours entendu parler ces patois. Ils ont des expressions sans équivalent en français. Le vocabulaire de la tendresse maternelle par exemple, le vocabulaire des sentiments en général, ont une saveur intraduisible. Qui ne connaît le célèbre « petit quiquin » chanté dans le Nord de la France ? Les expressions qu'employaient nos grand-mères quand nous avons fait des bêtises, je les entends encore avec émotion. Mais qui, aujourd'hui, à part peut-être de vieux paysans de l'Oisans ou de la haute Ardèche, est capable de comprendre et de parler ce langage ? Dès le début de la troisième République les instituteurs ont veillé, avec la plus grande fermeté, à ce que les enfants, même en récréation, n'utilisent que le français. Si vous avez lu « Le cheval d'orgueil » de P.J. Helias, vous aurez vu comment en Bretagne on punissait les élèves qui parlaient breton, et comment on leur faisait honte.

En Alsace, le dialecte se défend mieux. Peut-être parce que les Alsaciens ont été contraints par les événements historiques à se démarquer à la fois de la France et de l'Allemagne : leur parler était leur refuge. Naturellement, après 1945 en Alsace aussi, les enfants étaient punis s'ils employaient le dialecte. Et c'était vrai ailleurs aussi, pas seulement à l'école. En 1951, à l'hôpital de Colmar quand Sylvie est née, l'infirmière chef réprimandait avec vigueur les infirmières qui parlaient le dialecte entre elles. Ce langage, que je ne connais pas vraiment, a lui aussi une saveur particulière, et traduit dans les fêtes une vraie joie de vivre, rien que par ses sonorités. Après 1945, à Strasbourg, on lisait dans les trams : « Il est chic de parler français ». On assiste aujourd'hui à une certaine renaissance de ce dialecte dans le théâtre populaire : beaucoup de troupes d'amateurs retrouvent ou composent des comédies dialectales.

Quelle différence entre patois et dialecte ? Elle est minime et tient à peu de chose. Le dialecte, plus élaboré grammaticalement, est parlé par des groupes plus importants et garde quelques traces écrites.

Quant à la déchristianisation, elle est survenue très rapidement. Jusque vers les années 1960, presque tous les enfants allaient au catéchisme. On célébrait les premières communions avec faste. Quand j'étais à l'école primaire, les filles de ma classe allaient au catéchisme, et faisaient leur première communion. J'étais un peu jalouse de leurs belles robes et des cadeaux qu'elles recevaient. A Toulon, à Grenoble, mes petites élèves de sixième venaient le lendemain de la

fête en tenue de communiant, à la fois pour faire admirer leur belle robe brodée et offrir des images pieuses, souvenirs de cette célébration.

Aujourd'hui, il est banal de dire que les églises sont vides et qu'on manque de prêtres. C'est vrai en particulier dans la religion catholique. En même temps, on assiste à un renouveau charismatique. Des foules fréquentent des églises, créées récemment, qui se disent protestantes et qui recrutent massivement en Amérique latine, en Afrique.

Il semble que la société française soit en manque de spiritualité. D'où l'importance du développement des témoins de Jéhovah, des Mormons, sans parler d'innombrables sectes et de la diffusion de la spiritualité extrême-orientale. Le bouddhisme, par exemple, possède en France un certain nombre de monastères et déclare 600 000 adhérents.

Depuis quelques années, on assiste à une demande importante de baptêmes d'adultes dans l'église catholique. Est-ce un signe de changement ? Verra-t-on d'ici la fin de ce siècle d'autres changements ?

L'absence de culture chrétienne est dommageable dans bien des domaines. Je me bornerai au plan culturel. En littérature, quantité d'œuvres de grande valeur n'ont aucun sens pour les jeunes générations, car pour les comprendre, il faut un support culturel donné par notre civilisation judéo-chrétienne. Et combien de monuments, tableaux, sculptures,... expressions d'artistes, relatives à ce passé, sont lettre morte et vides de sens pour nos contemporains.

Pour finir

Je me suis arrêtée à la génération qui me précède, celle de vos grands-parents.

Quelques mots cependant pour compléter sur mon frère Gilbert et sur moi.

Mon frère Gilbert Laffont est né à Vienne en 1926. Il a fait la plupart de ses études au lycée Champollion à Grenoble. Après son mariage avec Marcelle Bard, il est allé vivre et travailler au Maroc, où se trouvait notre cousine Josette Déodati depuis 1946, date de son mariage avec Charles Déodati. Gil a travaillé à la Direction du port de Casablanca, Marcelle dans un quotidien marocain. Après l'indépendance du Maroc, ils sont revenus en France. Gil est rentré à la mairie de Grenoble, et Marcelle a terminé une formation d'institutrice. Elle a travaillé dans plusieurs écoles grenobloises. Ils sont maintenant à la retraite et habitent toujours Grenoble. Ils ont deux fils : Jean-Yves qui est actuellement Directeur de l'hôpital de Versailles, son épouse Véronique dirige un institut de jeunes sourds. Ils ont trois enfants, et bientôt un petit enfant ; puis Philippe, informaticien, qui a deux fils et qui habite Grenoble.

Pour moi, je suis née à Vienne en 1923. A six ans, je suis allée au lycée de jeunes filles à Lyon, Lycée Edgar Quinet à l'époque. Puis mes parents habitant la banlieue lyonnaise, j'ai fréquenté deux écoles primaires proches de leur domicile, avant de revenir à Lyon au lycée Ampère en 7^{ème} (CM2). Il fallait à l'époque passer un examen pour entrer en 6^{ème} : c'était mon premier examen. Mes parents sont venus s'installer à Grenoble en 1935. Je suis donc entrée en 6^{ème} au lycée de jeunes filles, qui ne s'appelait pas encore lycée Stendhal – Stendhal y a été élève. Ce lycée est un vieux couvent jésuite du XVII^e siècle, avec sa fameuse horloge murale unique en son genre. Puis ce fut l'université de Grenoble où j'ai obtenu une licence d'italien, licence, qui comme l'indique son nom, était alors un diplôme qui permettait d'enseigner. Je suis restée quatre ans à Privas, où j'enseignais l'italien et le français. A Privas, je me suis fait baptiser et je suis rentrée dans l'Eglise Réformée de France, dont je fais toujours partie. Après notre mariage, à Strasbourg, j'ai repris des études pour obtenir une licence de lettres modernes. J'avais alors un bébé, Sylvie, née en 1951, ce n'était pas toujours facile. Anne est née le lendemain de ma dernière épreuve en 1952. Quand Adolphe a été reçu à l'Agrégation, nous avons dû partir pour Toulon. C'est là que tout en travaillant au lycée de jeunes filles Bonaparte, j'ai pu obtenir le CAPES de lettres modernes. Après deux ans, nous avons quitté

Toulon pour Grenoble. Adolphe a eu un poste à Grenoble en Maths Sup. Moi, une nomination d'abord à Voiron, puis à Grenoble au lycée Fantin Latour, enfin à l'école des Pupilles de l'Air.

Marc est né à Grenoble en 1960.

Votre père est tombé malade aussitôt après sa retraite. Il est mort brutalement quatre ans plus tard.

Et moi je reste ici dans l'appartement que nous avons acheté en 1956, dans lequel nous avons vécu tant d'années avec leurs joies et leurs peines, et que je n'ai pas voulu quitter.

J'en étais à la fin de la rédaction de ces mémoires quand mon beau-frère Richard Baltzinger est décédé en janvier 2007 à Ostheim, où il a été enterré auprès de ses parents et de ses grands-parents. Cette nouvelle a été très douloureuse pour tous. Richard était très aimé pour sa gentillesse et pour sa bonté. Lors de sa mort, quantité de témoignages de parents, d'amis, d'anciens personnels du Restaurant nous ont beaucoup touchés. Ma belle-sœur Annette réside désormais seule à Ostheim avec son fils André.

Après les obsèques, mon neveu Patrice Anthoine évoqua pour nous des souvenirs que lui avait racontés son beau-père Richard. Parmi ces souvenirs, il m'a rapporté un fait que je connaissais mal : comment Richard a pu fuir Ostheim pendant la guerre, alors qu'il risquait d'être incorporé de force dans l'armée allemande. A la fin de l'hiver et au printemps 1945, avant l'Armistice, Ostheim était sans cesse bombardé, pris sous le feu des deux armées ennemies, qui se faisaient face sur les deux rives de la Fecht, les Allemands au sud-est, les Alliés au nord et à l'ouest. C'était, dans cette « Poche de Colmar », le dernier moment de la résistance désespérée des armées allemandes. Les Allemands enrôlaient des jeunes gens de plus en plus jeunes. Mon beau-père Albert, qui avait déjà vu partir à la guerre son fils aîné Adolphe, voulut à tout prix éviter ce sort à Richard. Il imagina un stratagème qui réussit. Il prépara une charrette de foin, tirée par deux bœufs. Il fit cacher Richard à l'intérieur du foin. Avec sa belle-mère, il prit les rênes et ils partirent en direction de Riquewhir, qui n'était pas occupé par l'armée allemande. Évidemment, à la sortie d'Ostheim, les soldats allemands les arrêtaient, leur demandèrent où ils allaient. Albert donna une explication que les Allemands acceptèrent (livraison de foin), non sans avoir fouillé le foin avec des fourches.... Ils ne remarquèrent rien. Les fugitifs arrivèrent à Riquewhir. Là, Richard et sa grand-mère furent hébergés par la famille Greiner, chez une sœur de la grand-mère. Ma belle-sœur Annette m'a précisé combien ces semaines leur avaient semblé longues. C'était un printemps froid, il y avait beaucoup de neige. Richard avait dû aider à déneiger les toits, celui du temple en particulier. A l'Armistice, il revint à Ostheim. Et là eut lieu un épisode tragi-comique qui aurait pu mal tourner. Pour regagner la maison familiale, il hérita (comment, je ne sais pas) d'un vieux vélo. Il mit sa grand-

mère devant lui, sur le guidon, et ils prirent la route d'Ostheim. Mais, à quelques kilomètres après la sortie de Riquewihr, la route est fortement en pente. Il ne put freiner, et ce fut la chute. Ils se relevèrent, le visage en sang. A Beblenheim, où ils demandèrent de l'aide, ils purent nettoyer leur visage, et on leur mit des pansements. Richard, en arrivant à Ostheim, eut un choc en voyant les ruines..... Ma fille Anne a complété ce récit, en me racontant que lors de mon anniversaire de 80 ans, Richard avait évoqué pour elle cette période de sa vie. Il lui a dit combien ces semaines avaient été difficiles à vivre. La plupart du temps, il vivait caché dans les caves de la maison qui l'hébergeait : il valait sans doute mieux ne pas se faire remarquer. On peut admirer la détermination d'Albert pour sauver son fils, son courage et celui de la grand-mère, pour oser franchir les lignes allemandes. Que serait-il devenu d'eux s'ils avaient été découverts et arrêtés ?

Mais la vie apporte aussi des joies. au moment de ce deuil, nous avons appris la naissance d'Arthur, arrière-petit-fils de Gil et Marcelle Laffont, petit-fils de Jean-Yves et Véronique Laffont, fils de Catherine, née Laffont, et de Paul Jourdièr, à Paris.

Des larmes... des sourires...

Remerciements

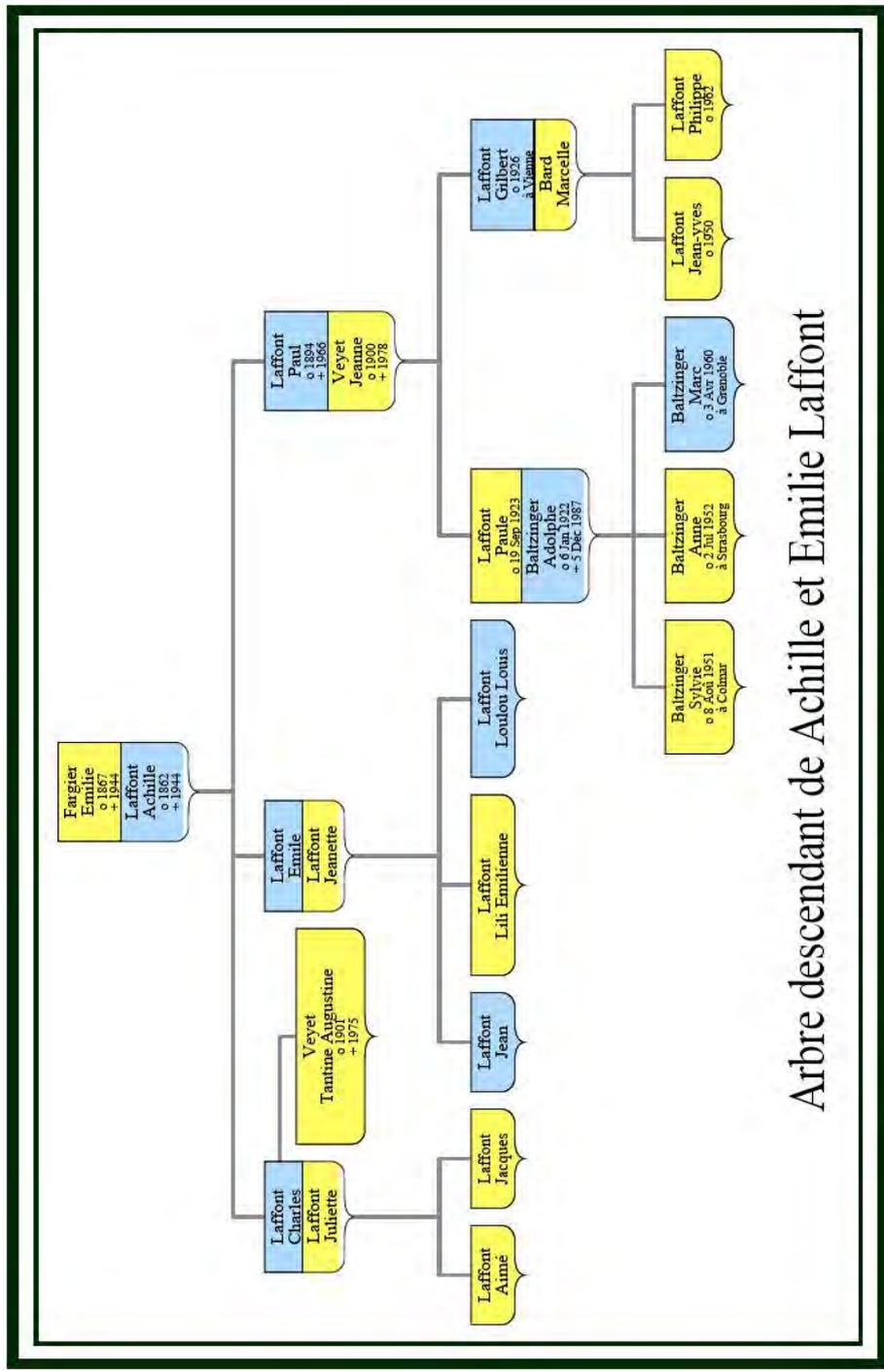
Sans l'affectueuse insistance de mes enfants, ce récit n'aurait jamais été terminé.

Je tiens à remercier tout particulièrement ma fille Sylvie. Mes remerciements vont aussi à ma fille Anne, à mon fils Marc, à mon frère Gilbert et à ma belle-sœur Marcelle, à ma belle-sœur Annette, à mon neveu Patrice Anthoine et à mon cousin Christian Emig.

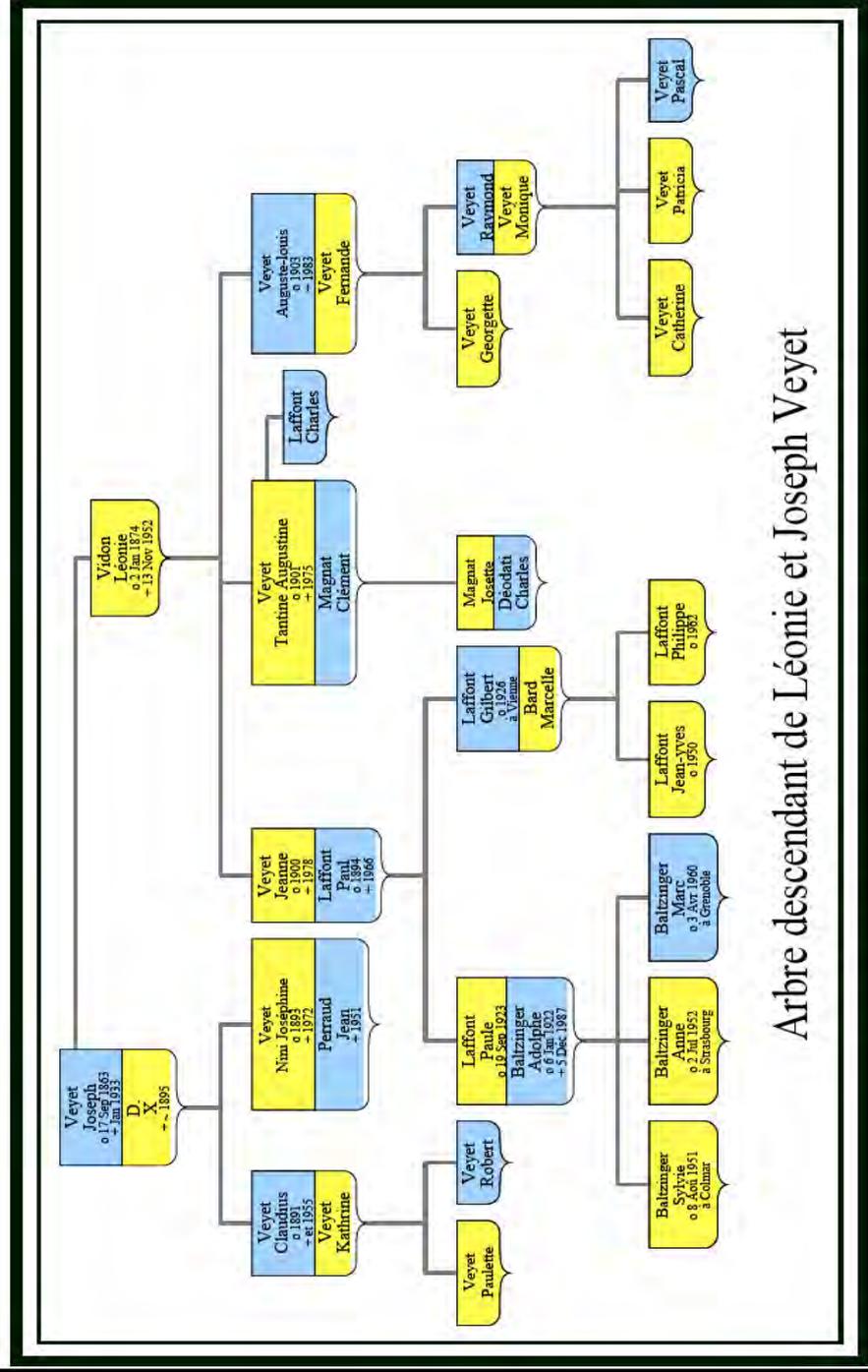
La vue de Grenoble sur la page de couverture est une aquarelle de Mme Huguette Perrin.

Quelques arbres généalogiques

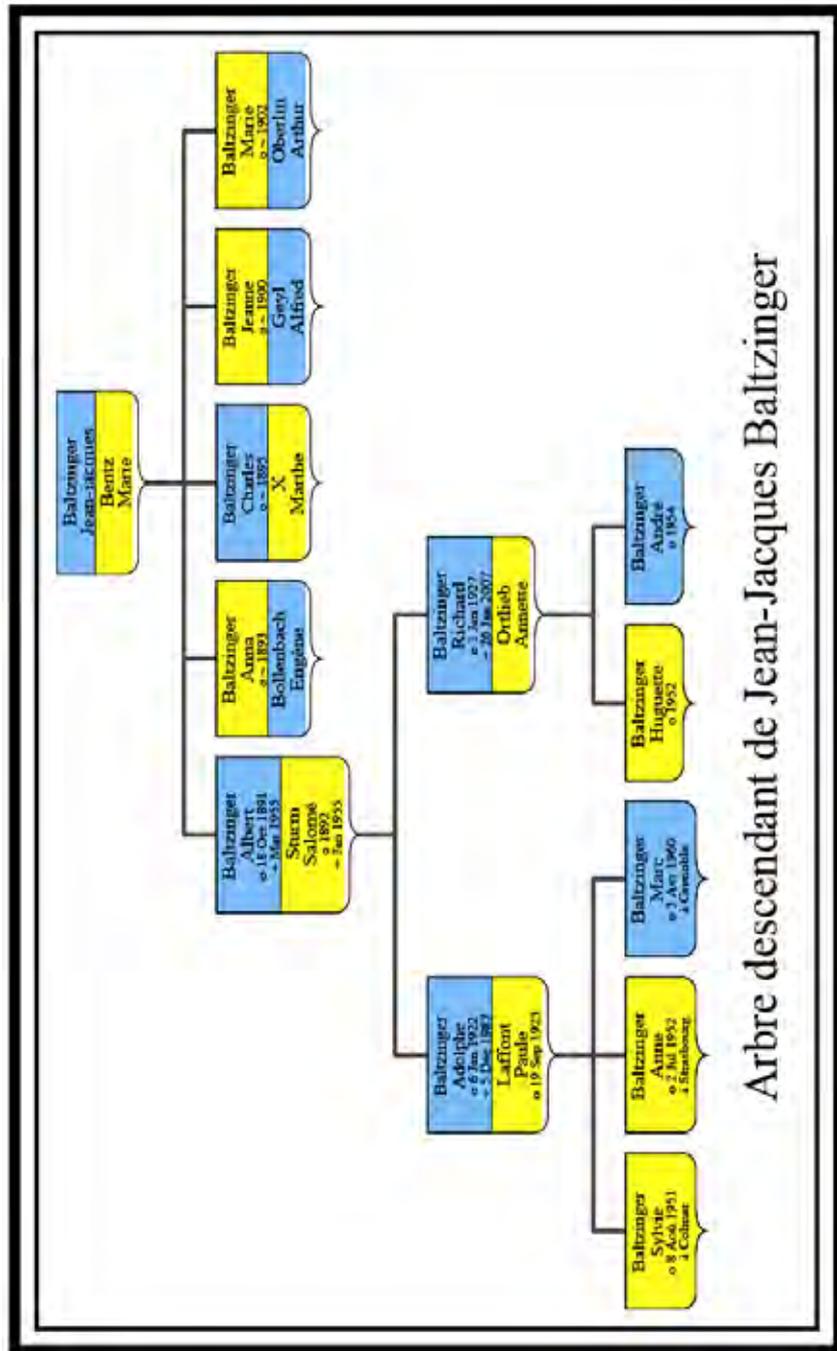
Le signe ~ placé devant la date de naissance des frères et sœurs de Albert Baltzinger indique qu'il s'agit d'une date approximative



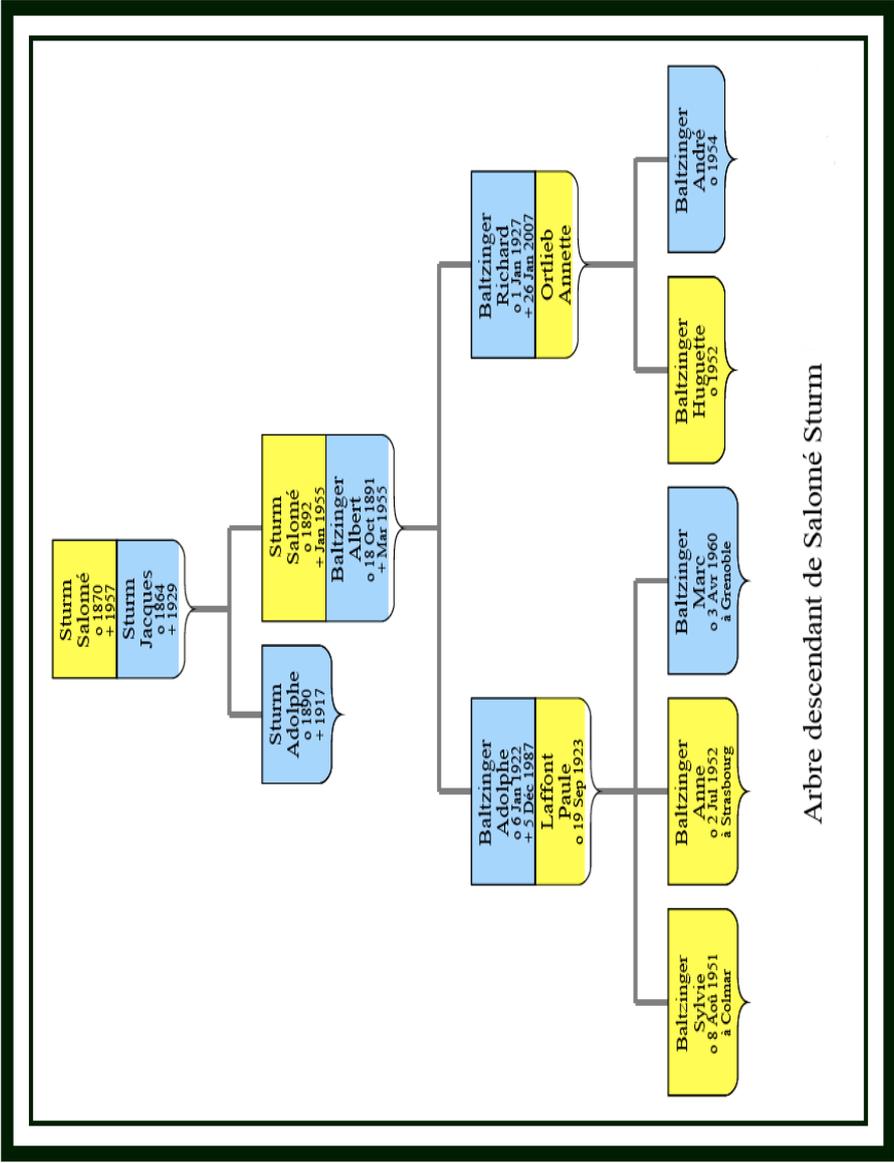
Arbre descendant de Achille et Emile Laffont

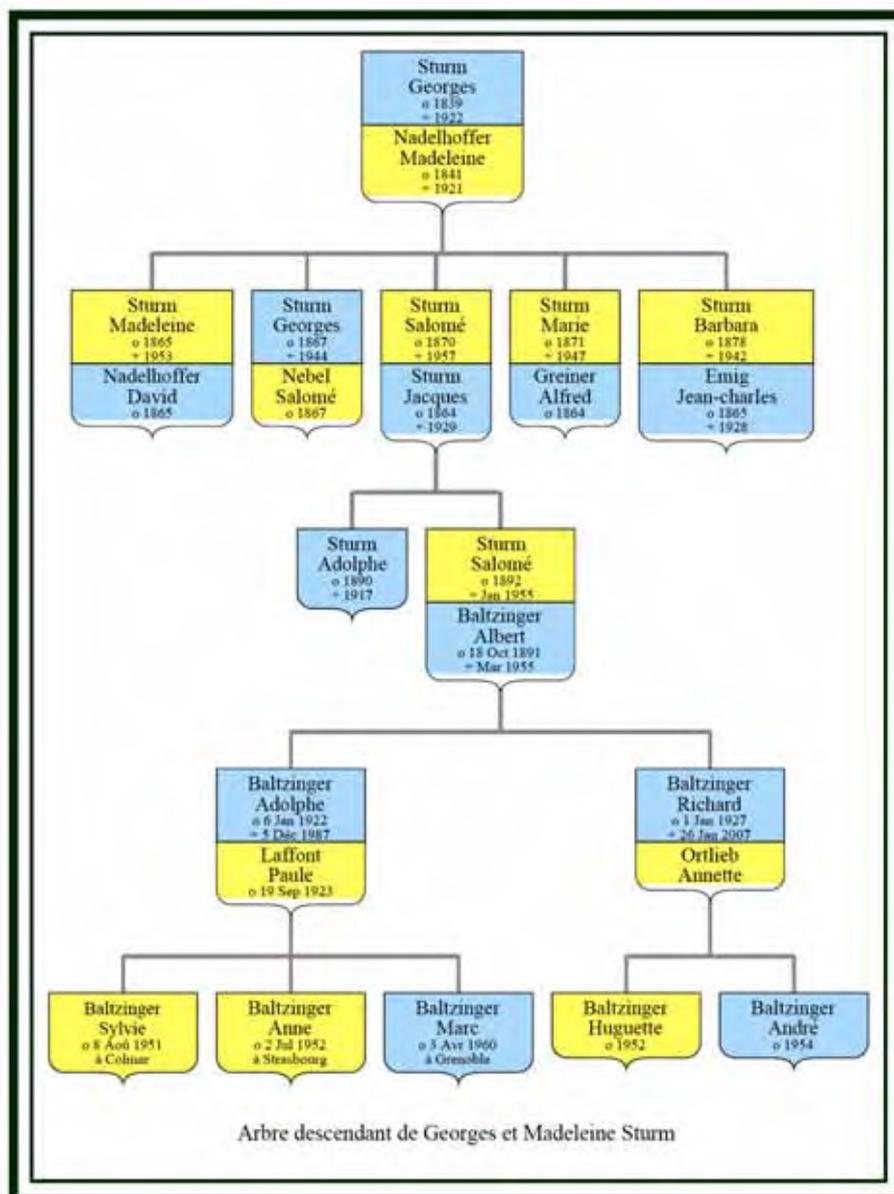


Arbre descendant de Léonie et Joseph Veyet

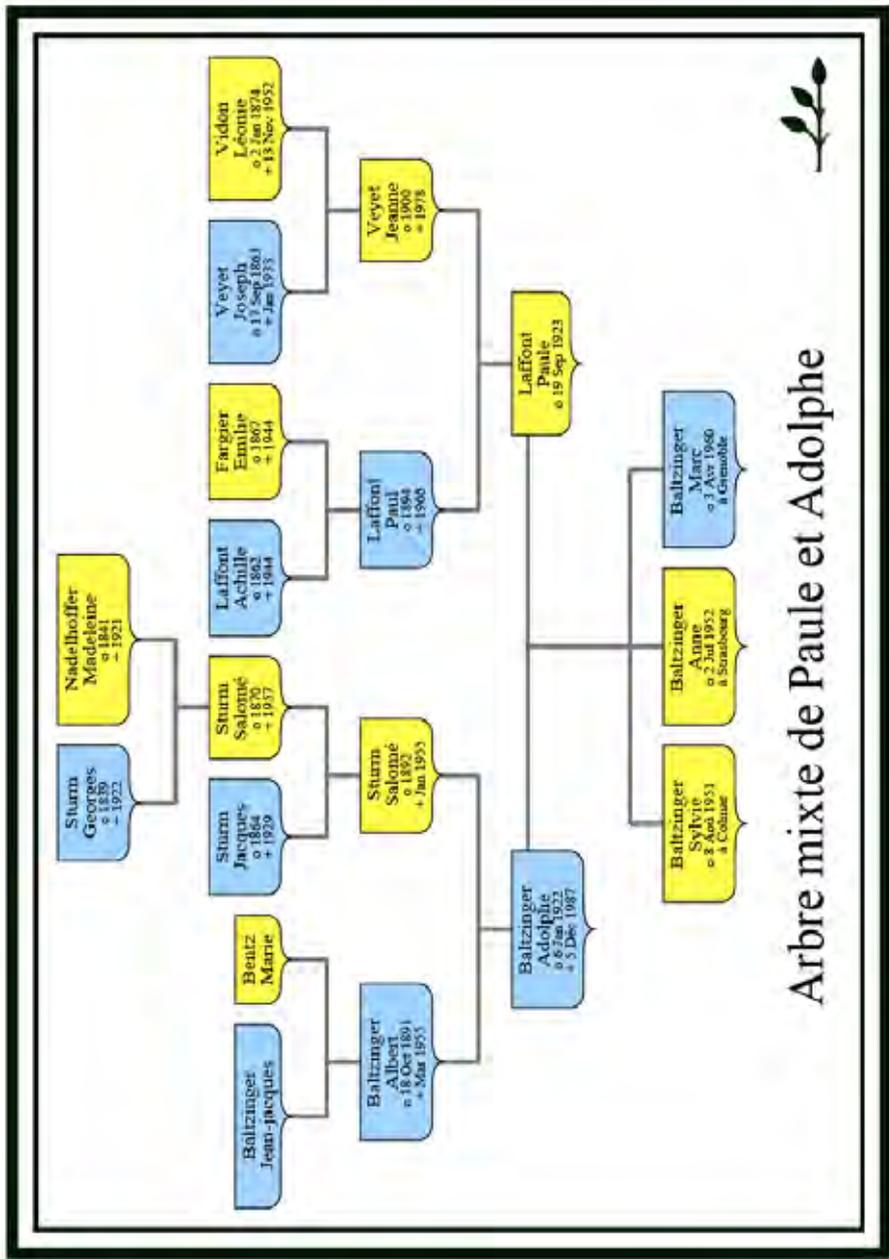


Arbre descendant de Jean-Jacques Baltzinger





Salomé Sturm (1870-1957), épouse de Jacques Sturm, est le seul enfant de Georges Sturm et Madeleine Nadelhoffer dont on a indiqué les enfants.



Arbre mixte de Paule et Adolphe

La première édition de ce livre a été imprimée

*en 30 exemplaires par
SAGIM-CANALE (77181 Courtry)
20 en novembre 2007
et 10 en juin 2008*

*La forme numérisée sur CD-R est une
2^e édition revue et corrigée.*

*Elle a été produite par
CdM Créations
(13007 Marseille)
en mars 2009*

